

# La linguistique soviétique à la recherche de nouveaux paradigmes

édité par Elena SIMONATO et Sébastien MORET



Cahiers de l'ILSL, n° 40, 2014

# **La linguistique soviétique à la recherche de nouveaux paradigmes**

Cahiers de l'ILSL N° 40, 2014

L'édition des actes de ce projet international a été rendue possible grâce à l'aide financière des organismes suivants :

- *Faculté des lettres, UNIL*

## Présentation

Elena SIMONATO, Sébastien MORET

Le présent volume réunit les actes du projet international *Soviet Linguistics in Search of a New Paradigm* réalisé par l'équipe du CRECLECO en coopération avec l'Université de Saint-Pétersbourg. Il s'agissait d'un projet unique en son genre, autant du point de vue des ressources mobilisées que de l'ampleur internationale. Financé par le Fonds *Scientific and Technological Cooperation Program Switzerland-Russia*, il a duré en tout de 2010 à 2011.

Le projet visait à établir une collaboration scientifique, à organiser deux réunions scientifiques, chacune dans une des deux universités partenaires. Deux équipes des deux universités partenaires ont organisé deux réunions scientifiques, la première en octobre 2010 à Lausanne et la seconde en avril 2011 à Saint-Pétersbourg.

Les deux réunions scientifiques ont été un pôle d'échange et ont attiré de nombreux jeunes chercheurs et d'enseignants. Ce *dialogue* entre spécialistes se poursuit à travers les pages de notre volume.

### LES JONGLEURS ET LES LINGUISTES

Le jongleur. La scène. La recherche de l'équilibre. Le tableau intitulé «Le jongleur», peint par Vladimir Sterligov (1914-1973) dans les années 1940-1950 à Leningrad, représenté en couverture de notre volume, symbolise à merveille la recherche de l'équilibre dans la science, l'adaptation à de nouveaux paradigmes.

Le physicien Karl Kelchner Darrow (1891–1982) décrit en termes suivants la genèse des théories. Dans son discours «La physique comme art», il compare une théorie scientifique, ici la physique, à une œuvre d'architecture, plus exactement à une cathédrale. Écoutons-le :

Les cathédrales médiévales n'étaient jamais achevées. On peut dire la même chose des théories physiques. L'argent s'épuisait, la mode architecturale changeait. Dans ce dernier cas une vieille partie de la cathédrale tombait parfois en ruines, parfois on y rajoutait simplement la nouvelle. On peut trouver des chœurs romains, sévères et massifs, côte à côte avec l'arc planant gothique, à la

limite de l'instabilité dangereuse. Les chœurs romains sont une physique classique, alors que l'arc gothique, c'est la mécanique quantique. Je vous rappellerai que l'arc de la cathédrale à Beauvais s'est écroulé à deux reprises (voire même trois), avant que les architectes aient reconsidéré les plans et construit quelque chose capable de ne pas tomber. La cathédrale comprend d'habitude quelques chapelles. La chapelle de la physique des corps solides a une relation plus éloignée à la chapelle de la théorie de la relativité, la chapelle de l'acoustique n'est aucunement liée à la chapelle de la physique des particules élémentaires. Les gens priant dans une de ces chapelles peuvent se passer tout à fait de l'autre partie de la cathédrale. Leur chapelle peut résister, même si tout le reste du bâtiment s'écroule.

Mais la linguistique est-elle de la physique ? Les linguistes sont-ils des physiciens ? Ou sont-ils plutôt des jongleurs ? Comme notre titre l'indique, nous suggérons une clé de lecture de la linguistique soviétique qui voit dans l'édification de chaque nouvelle doctrine comme une *recherche d'équilibre*.

Six domaines de recherche linguistique, ou six numéros de cirque, sont abordés dans ce volume : la stylistique, la phonologie, la typologie, la théorie de la traduction, la géographie linguistique, l'interlinguistique. Dans chacun, on les voit confrontés à la recherche d'un équilibre scientifique pour s'adapter à de nouveaux paradigmes, au choix des concepts, des angles de vue et des positionnements.

Reconstituer l'histoire de la linguistique soviétique revient à reconstituer ce puzzle gigantesque de doctrines. Il s'agit d'un travail de fourmi : rassembler les parties éparses de l'appareil scientifique, assembler les doctrines, reconstruire «en 3D» la pensée d'un chercheur ou d'une équipe, supposer quelles sont les pièces manquantes. Suivre le cheminement d'une doctrine, de la constitution du corpus à la formulation des hypothèses, tels sont les défis que les auteurs poursuivent.

## L'ARCHITECTURE DU VOLUME

Le volume s'ouvre sur deux contributions qui portent sur les années 1920-1930. Elles serviront à introduire le lecteur à la période qui voit naître deux approches qui, plus tard, et notamment après la Seconde guerre mondiale, deviendront deux domaines phares de la linguistique soviétique, à savoir la stylistique et la linguistique sociale. L'article d'Elena Simonato se focalise sur les premiers essais soviétiques portant sur le parler des «rouges», à savoir les ouvriers, les paysans et les soldats. Elle le compare aux études sur le parler des «blancs», c'est-à-dire celui de l'intelligentsia dite «blanche» et celui de la haute société. Les recherches typologiques entreprises dans les années 1960-1970 sont décryptées par Irina Thomières. Sa contribution intitulée «Une affaire d'état» propose une relecture critique et attentive d'un texte fondamental de Lev Ščerba (1880-1944) «A propos

des parties du discours dans la langue russe». Une révision attentive de la classification en vigueur amène ce chercheur à mettre en avant l'émergence d'une catégorie propre au russe, la catégorie d'état.

Irina Znaeševa revient sur l'histoire de la stylistique, considérée dans les années comme une discipline linguistique phare. Elle aborde notamment la doctrine des «styles fonctionnels».

La contribution de Natalia Svetozarova, professeure de linguistique à l'université de Saint-Petersbourg, retrace le chemin qu'a parcouru la phonologie. Son article se focalise sur les particularités caractérisant plus exactement l'école phonologique de Leningrad, et sur ses différences avec les autres écoles phonologiques. L'auteur a participé elle-même aux expériences de phonétique expérimentale réalisées au laboratoire de phonétique de cette université.

Anna Isanina se penche sur l'histoire des théories dans le domaine de la traduction. Enfin, Irina Ivanova étudie les premières études dans le domaine de la stylistique du russe. La contribution de Nikolaj Suhaciov, de l'Institut de recherches linguistiques de l'Académie des sciences de Russie à Saint-Petersbourg, et de Svetlana Kokoškina, de l'université d'Etat de Saint-Petersbourg, parle du développement de la géographie linguistique en URSS et constitue la version française de leur article écrit en italien en 1986.

Dans son article, Sébastien Moret s'intéresse à l'évolution qu'a connue, en URSS, l'interlinguistique, la branche de la linguistique qui s'intéresse aux langues artificielles internationales.

Enfin, nous avons décidé de publier, sur proposition de Yuri Kleiner, une conférence de notre collègue qui a participé au projet, mais qui est décédé depuis, Pavel Klubkov. Spécialiste de linguistique mathématique, il y retrace son parcours de jeune chercheur dans cette nouvelle branche qu'était la linguistique mathématique dans les années 1960.

© Elena Simonato, Sébastien Moret

## RÉFÉRENCES

DARROW Karl Kelchner, 1951, «Fizika kak nauka i iskusstvo», trad. russe, *Physics Today*, N° 11. <http://n-t.ru/ri/fz/fz101.htm>, consulté le 13.05.2014



## «LE JONGLEUR» DE VLADIMIR STERLIGOV

Nous avons choisi comme illustration de couverture le tableau intitulé *L'espace du cirque*, appelé également *Le jongleur*, peint dans les années 1940-1950 par le peintre leningradois Vladimir Sterligov (1904-1973). D'après nous, cette image représente de façon allégorique cette «recherche de l'équilibre» qui caractérise la linguistique soviétique.

«Héritier de l'avant-garde russe», Vladimir Sterligov<sup>1</sup>, proche de l'OBERIOU (Association pour l'Art réel), fait partie de ce mouvement d'avant-garde des futuristes russes, – écrivains, poètes, artistes – qui s'est développé au cours des années 1920 et 1930.

«J'appartiens aux années 1920. Je suis un élève de Malevitch», c'est ainsi que Sterligov explicita sa position artistique.

Fondé en 1928 par Daniil Kharms (1905-1942) et Alexandre Vvedenskij (1904-1941), l'OBERIOU acquiert la notoriété suite à ses manifestations artistiques provocantes, parmi lesquelles des acrobaties de cirque, des lectures publiques de poèmes perçus comme absurdes, et des représentations théâtrales telles qu'*Elizaveta Bam* (1928), de Kharms, qui préfigurait le Théâtre de l'absurde européen. Les représentations avaient lieu aussi bien dans des auditoriums d'université, des foyers ou des prisons, que dans des salles de spectacle.

## «UNE CULBUTE DE LA PERSONNALITÉ»

«Une culbute de la personnalité», c'est l'expression utilisée par une historienne de l'art pour parler de Sterligov. Sa vie ressemble fort peu à un long fleuve tranquille. En 1934, il est arrêté pour des raisons politiques (nous sommes en une année symbolique, celle de l'assassinat de Kirov). Il est condamné à dix ans de camps. Il est envoyé au front en 1944. Une bombe détruit son appartement leningradois et TOUTES ses œuvres périssent.

Le «culte» de Vladimir Sterligov s'est formé dans l'art leningradois dans les années 1960. Sa biographie contenait tous les éléments nécessaires pour former l'image d'un martyr de l'avant-garde russe : en 1934, suite à l'assassinat de Kirov, il fut arrêté, en même temps que d'autres «peintres antisoviétiques», il fut condamné à dix ans des camps ; par la suite, il vécut la guerre, le front [...], le blocus de Leningrad, l'évacuation, il rentra à Leningrad, où il vécut en situation semi-illégale, vivant de quelques rares commandes. (Tolstaja, 2008)

---

<sup>1</sup><http://kkk-bluelagoon.ru/tom4a/sterligov.htm>. V. également «Kul'bit ličnosti» par A.Tolstaja, sur [www.kommersant.ru/doc/872748](http://www.kommersant.ru/doc/872748), consulté le 23.05.2014.

C'est dans les années 1960 que se forme un groupe de jeunes artistes successeurs de Sterligov. Tous s'éloignent notablement des positions artistiques prônées par Malevitch, mais tous suivent un cheminement commun.

#### L'ESPACE DU CIRQUE

L'avant-dernière exposition en son honneur, datant de 2008, s'intitulait «Vladimir Sterligov. Un cirque plein d'historiens de l'art». Ainsi le sujet du cirque traverse toute l'œuvre de ce peintre. L'exposition a réuni des dessins, des aquarelles, des pastels remplis de figures d'acrobates libérés de l'attraction terrestre et flottant dans l'espace à la manière des figures de Malevitch. Le cirque est ainsi un modèle absurde de l'univers. Pour le peintre, c'est une opportunité de dépasser les limites de l'univers dans lequel il vit.

C'est presque une poésie en prose. Voici son sujet. Le jongleur montre toutes sortes de tours, des chefs-d'œuvre de son art. L'univers tout entier tient sur la piste, mais les historiens de l'art et les «bibliophobes» [*knigodury*] n'y comprennent rien. Ils vont et viennent sans cesse au buffet où ils dévorent des gâteaux. En fin de compte, le jongleur est licencié. Tout est aussi triste et tragique que chez Daniil Kharms dans «Quatre illustrations de ce comment une idée nouvelle bouleverse un individu qui n'y est pas prêt», où il décrit un peintre, un écrivain et un compositeur qui tombent morts lorsque le critique du peuple leur déclare «A mon avis, tu es une moisissure». Il est important de rajouter que l'exposition de Sterligov avait des apparences modernistes si typiques de l'OBERIOU : entre les dessins de Sterligov, étaient présentées les pancartes avec les poésies «du cirque» de Zabolotski et de Daniil Kharms.

Le texte «Le cirque» est ainsi la clé de lecture de plusieurs œuvres de Sterligov. C'est la raison pour laquelle nous avons décidé de la traduire en français.

Une exposition de Sterligov est actuellement en cours dans sa ville de Saint-Pétersbourg.

Владимир Стерлигов

## ЦИРК

Цирк был полон искусствоведов.

Выступает жонглер.

Посреди арены высокий столб. На столбе шар. На шаре жонглер... В руках он держит полукружие их проволоки, подобное коромыслу. На концах коромысла белые шары.

Жонглер подпрыгнул вверх – шары куда-то улетели.

На арене стоит столб. Блестит огромный шар. Он пустой. На нем никого нет... Проходят счастливые минуты. Воздух движется со всех сторон. Пахнет цветами полей. ..Искусствоведы шумят. Они думают, что наступил антракт.

Жонглер стоит на песке арены и думает: кажется, я показал им невиданные чудеса, а никто не увидел их. К нему подошел директор цирка.

Хорошо! – восклицает жонглер. Я знаю, что покажу им.

Во втором действии выступает Книгодур. Это огромное детино разного возраста, весь в бородах. Лица не видно. Да и не нужно. На арену везут книги. Возами. Заваливают ими всю арену...Номер Книгодур вот какой. Книгодур сидит среди книг и читает. Цирк полон искусствоведов. Они молчат. Начинают проходить несколько часов. Они молчат. Проходит несколько дней. Искусствоведы молчат и перестают шевелиться. Проходит еще несколько лет. Многие умирают. Но никто не пугается, не замечаний изменений вокруг. На местах умерших сидят другие искусствоведы. Остановиться они не могут: умирают и снова сидят, и Книгодур сидит и читает.

Программа удалась на славу, - говорит директор цирка. Отменный номер! Антракт!

Зазвонили звонки. Искусствоведы ринулись в фойе. Там они жрут пирожные.

Жонглер стоит посреди арены и думает.

К нему подходит директор.

Я знаю! – восклицает жонглер. Я знаю, что покажу им сейчас.

Искусствоведы, стряхивая крошки с кофточек и брюк, занимают свои места. Посреди арены, на столбе, трещит и сияет огромный шар. Жонглер, прозрачный от внутреннего света, раскланивается с вершины шара во все стороны. Тут же возникает

голубая стена вселенной, еще никому не известной, а на ней великолепные тени каких-то отражений и это случилось потому, что по другую сторону цирка открылось золотистое пространство другой вселенной где Альфа украшает ее.

Ударил бубен.

Множественно вселенных, кружась, великолепно стоят на месте. Огромный шар блестит среди арены. На нем никто не стоит. Искусствоведы слышат, как трещат звонки антракта и бросаются в фойе жрать пирожные. Во время действия они ожидали его. Они ничего не заметили. Горы искусствоведческих трупов загромождают цирк. Искусствоведы сидят и смотрят. Книгодур читает свои книги. Видно, как искусствоведы теряют рассудок и не пытаются его отыскать. Они лежат в постелях – они трудились в музеях – телефонные трубки окружают их.

Жонглер стоит на песке арены. Он думает.

Кажется, я показал им невиданные чудеса, а они опять ничего не увидели.

К нему подходит директор цирка. Он говорит:

Тов. жонглер. Я не могу вас больше держать. Никакой выручки ваши номера не дают. Они даже не вызывают никакого интереса. Их просто не замечают. Их нет! Я не могу больше платить бешеные деньги за ваши пустые номера. Считайте себя уволенным.

Как странно, - думает жонглер, - неужели они не видят, не понимают, что это совсем не я показываю им фокусы, свое искусство?

Жонглер пришел домой и с тех пор живет у себя дома. А уж как – спросите у искусствоведов. Они вам наверняка не расскажут.

конец 1960-х гг.

## Les rouges et les blancs Décryptage linguistique

Elena SIMONATO  
*Université de Lausanne*

### **Résumé :**

Notre article, basé sur des sources de l'époque, traitera de la langue des soldats et des ouvriers, et ensuite de la langue de la noblesse et de celle de l'intelligentsia. Nous nous intéresserons à une étude d'Il'ja Rejtynbarg (1899-1988), psychologue de formation et spécialiste de psychologie du travail. Il publie en 1928, avec Isaak Špil'rejn (1891-1937), l'ouvrage intitulé *Jazyk krasnoarmejsca* ['La langue du soldat de l'Armée rouge'].

On sait que ceux qui servaient dans l'Armée rouge étaient des représentants des différentes couches de la société. A partir des journaux intimes et de la correspondance, Rejtynbarg tire ses conclusions sur le lexique des soldats et des officiers. Il examine ensuite l'effet que le discours des militants communistes exerce sur les changements survenus dans le lexique passif des soldats.

La hiérarchie dans l'Armée rouge ne reproduisait pas la hiérarchie sociale, comme c'était le cas auparavant, dans l'Armée blanche. Dans la seconde partie de notre article nous aborderons les traits essentiels qui différencient la langue de l'intelligentsia blanche de celle de l'intelligentsia rouge. Nous tâcherons de voir, à travers ces études linguistiques, ce qui a changé dans l'Armée rouge par rapport à l'Armée blanche. Nos interrogations reprendront celles de Rejtynbarg : les militants révolutionnaires ont-ils réussi à dialoguer avec les soldats ? La langue «littéraire» et la «langue du peuple» pourront-elles se rapprocher ?

**Mots-clés :** parler des soldats, langue des journaux, style langagier, linguistique soviétique, emprunts, standardisation des langues, parler de l'intelligentsia, français en Russie

*Belaja armija, černyj baron  
 Snova gotovjat carskij nam tron  
 No ot tajgi do britanskix morej  
 Krasnaja armija vsej sil'nej !*  
 L'armée blanche et le Baron Noir  
 Préparent le trône du Tsar pour nous à nouveau,  
 Mais de la taïga aux mers britanniques,  
 L'armée rouge est la plus forte

(Chanson révolutionnaire)<sup>1</sup>.

## INTRODUCTION

L'*Abécédaire du soldat de l'Armée rouge* [*Azbuka krasnoarmejca*] paru en 1921 est composé de posters. Ils sont construits sur des oppositions. A chaque lettre de l'alphabet cyrillique, l'auteur fait correspondre une notion. Pour un épistémologue moderne, cet abécédaire est une mine d'or : on a devant nos yeux le système de valeurs du pouvoir soviétique et de la jeune société soviétique.



Image 1. *Azbuka krasnoarmejca*, 1921, série de posters .<sup>2</sup>

<sup>1</sup> *L'armée rouge est la plus forte* est le titre français du probablement plus populaire chant de l'Armée rouge datant de la guerre civile russe. Officiellement, la chanson *Belaja armija, černyj baron*, littéralement *Armée blanche, baron noir*, fut composée en 1920 par Samuel Pokrass avec des paroles du poète P. Grigor'jev.

La composition des posters est très codifiée. Traditionnellement, à gauche sont représentés les «méchants». Ci-dessus, ce sont les «bourgeois» désignés par le terme péjoratif «buržuj», et à droite, en face d’eux, les prolétaires. Les couleurs renforcent davantage l’antagonisme : à gauche le noir, à droite le rouge. Dans le conflit politique et militaire qui a conduit à la guerre civile, les premiers sont les «Blancs», et les seconds, les «Rouges».

On s’en tiendra à ce fil rouge pour dresser le portrait de ces deux camps politiques, mais d’un point de vue linguistique. On décryptera les usages langagiers des uns et des autres.



Image 2. *Azbuka krasnoarmejca*, 1921, série de posters.

## I. LES GRANDES ESPÉRANCES

### 1.1. LA LINGUISTIQUE AU SERVICE DE L'INDUSTRIE SOCIALISTE

Avant de nous plonger dans l’analyse à proprement parler, il est nécessaire de nous arrêter quelques instants sur un champ de recherche novateur des années 1920 au sein duquel la recherche linguistique sur les «Rouges» a été entreprise. Il s’agit de la science nommée psychotechnique.

Écoutons un de ses théoriciens, Solomon Gellerštejn (1896-1967), psychologue et physiologiste soviétique, docteur en biologie. Dans son

<sup>2</sup> <http://nmm.me/blogs/shamba/azbuka-revolycii/>, consulté le 10.04.2014.

article pour la *Grande encyclopédie soviétique* intitulé «La psychotechnique», Gellerštejn la définit comme suit :

Un domaine de la psychologie qui a pour objet l'application de la psychologie à la résolution des tâches pratiques, liées notamment à l'activité laborieuse de l'homme. Par son contenu et ses méthodes, elle coïncide avec la psychologie du travail. La psychotechnique est née au seuil du XX<sup>e</sup> siècle. Le terme «psychotechnique» a été avancé en 1903 par le psychologue allemand William Stern (1871-1938). En 1908, le psychologue allemand H. Munsterberg a tenté de fonder la psychotechnique en tant que science, il en a défini le contenu et les méthodes. La psychotechnique poursuivait les tâches suivantes : la sélection professionnelle, la consultation professionnelle, la rationalisation du travail, la lutte contre la fatigue et les accidents au travail, ainsi que la création de machines et d'instruments de travail psychologiquement fondés, l'hygiène du travail, la psychologie de l'influence (au moyen d'affiches, de la publicité et du cinéma) et enfin la psychothérapie et la psychologie de l'art. (Gellerštejn, 1938)

En Russie, la psychotechnique se développe rapidement durant les années de la Première guerre mondiale, soit entre 1914 et 1918, lorsque les problèmes de sélection professionnelle pour les besoins de l'armée et de l'industrie militaire deviennent primordiaux. La psychotechnique se sert de tests. C'est la psychologie différentielle qui constitue la base théorique de la psychotechnique.

La psychotechnique connaît un développement très rapide dans les années 1920 et durant la première moitié des années 1930. En URSS, on édite la revue spécialisée intitulée *Psixofiziologija truda i psixotexnika* ['Psychophysiologie du travail et psychotechnique'] (1928-1932, renommé en 1932 *Sovetskaja psixotexnika* ['Psychotechnique soviétique']), en Allemagne, *Psychotechnische Zeitschrift* (dès 1925), etc. Plus tard, le terme «psychotechnique» est de moins en moins employé dans la littérature. Ses problèmes et ses méthodes font désormais partie de la psychologie du travail, de la psychologie industrielle et de la psychologie appliquée.

La psychotechnique, dans les années 1920 et 1930, est promue au rang de science phare. Par ses visées, ses idéaux, elle appartient indéniablement au paradigme dominant des années 1920. Il suffit de se rappeler que l'industrialisation du pays était en cours. Parmi ses mots d'ordre, on connaît celui d'atteindre une productivité maximale. Souvenons-nous de Stakhanov.

Sur le front également, l'industrie militaire exige une meilleure préparation de l'Armée rouge. Enfin, le pouvoir a besoin de disposer de moyens efficaces pour agir sur la conscience des masses. Dans ce contexte, toute théorie, fût-elle «bourgeoise», est requise. Or la psychotechnique, élaborée à l'époque en Allemagne, possède bien des attraits.

Il faut préciser que la psychologie expérimentale en Russie avait atteint un haut degré de développement, dans les travaux fondamentaux d'Ivan Pavlov (1849-1936), d'Ivan Setchenov (1829-1925) et de Viktor

Bekhterev (1857-1927). Du côté de la science de l'organisation, Aleksandr Bogdanov (1873-1928) avait publié son ouvrage *Tektologija. Vseobščaja organizacionnaja nauka* [L'ectologie. La science générale de l'organisation]. C'est le contexte dans lequel il faut appréhender l'étude sur le parler de l'Armée rouge réalisée par Špil'rejn, Rejtynbarg et Neckij en 1928.

## 1.2. UNE THÉORIE BOURGEOISE ?

Mais revenons aux bases de la psychotechnique.

Špil'rejn définit la psychotechnique comme «la psychologie appliquée aux problèmes de la vie» (Špil'rejn, 1924). Il assigne à cette science la tâche de former et de distribuer de manière rationnelle des ressources humaines dans l'industrie dans le but d'atteindre un meilleur profit économique.

On peut donc affirmer que la psychotechnique soviétique a été en quelque sorte «empruntée» aux Allemands. Elle s'est formée en lien étroit avec la pratique psychologique dans les autres pays. On sait que les tests utilisés par les psychotechniciens soviétiques étaient soit des traductions de tests «allemands», soit des modifications de ces mêmes tests (Plavinskaja, 2011, p. 50).

## II. FORMER L'HOMME NOUVEAU

Dans cette optique, la production et le travail en général sont vus comme des moyens puissants servant à former l'homme nouveau. L'usine est une sorte de laboratoire gigantesque au sein duquel se forme une culture du travail, l'intelligence et la discipline (Špil'rejn et al., 1928, p. 17).

C. Brandist, qui a consacré une publication à la psychotechnique, a remarqué une affinité d'idées qui relie Špil'rejn à Evgenij Polivanov, pour qui le langage est un processus laborieux (Polivanov, 1931, p. 44; Brandist, 2010, p. 158).

De même, dans l'Armée rouge, la division et la caserne remplissaient cette même fonction de formation de l'homme nouveau.

Une première enquête impliquant les soldats de l'Armée rouge remonte à 1923. Elle avait été réalisée auprès des étudiants de l'Université communiste des travailleurs de l'Orient (KUTV). Cette étude préparatoire avait permis de dégager certains traits caractérisant les soldats, à savoir :

1. la masse des informateurs est très uniforme, dans la mesure où ce sont pour la plupart des fils de paysans des régions du centre ;
2. il s'agit d'individus ayant peu de contacts avec le livre et ne possédant pas l'habitude d'un travail sédentaire et intellectuel ;

3. on suppose qu'il existe une grande différence entre le nombre de mots compris et les mots qu'ils emploient (Špil'rejn et al., 1928, p. 17).

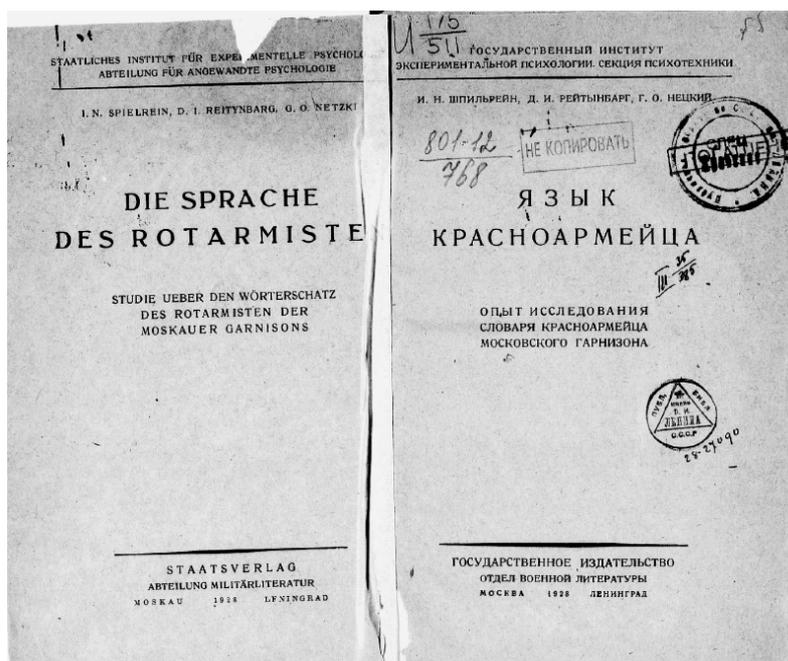


Image 3. La page de titre de l'ouvrage *Jazyk krasnoarmejsca*, 1928.

## 2.1. L'ENQUÊTE

Paru en 1928, *Jazyk krasnoarmejsca* est, sans aucun doute, l'une des enquêtes les plus édifiantes et les plus complexes que les psychologues soviétiques aient réalisées avant la Seconde guerre mondiale<sup>3</sup>.

En effet, l'«équipe scientifique» regroupe des psychologues de talent : Špil'rejn, Rejtnbarg, Neckij. Ils ne sont pas issus du prolétariat, à l'inverse de certains écrivains soviétiques. Ils n'écrivent pas dans une langue proche de celle du peuple. Ils ne s'identifient aucunement à ceux dont ils décrivent le parler. Dans leur introduction intitulée «Notre problématique et nos méthodes», les auteurs expliquent :

La tâche qui nous a été confiée consiste à étudier le lexique du journal et celui du commissaire politique [*'politruk'*], en d'autres termes son outil de travail, et ensuite d'étudier le soldat de l'Armée rouge en sa qualité d'objet de ce travail.

<sup>3</sup> Pour une analyse détaillée de cet ouvrage, voir Značeva, 2013.

On doit déterminer quels mots il emploie et quels mots il comprend, parmi ceux qu'il n'utilise pas. (Špil'rejn et al., 1928, p. 5)

Parmi les méthodes qu'offrent les sciences humaines au seuil du XX<sup>e</sup> siècle, la psychotechnique retient celle du questionnaire à choix multiples. Špil'rejn l'utilise pour détecter la compréhension des lexèmes. Cette méthode permet d'arriver à des chiffres qui reflètent le niveau *relatif* de plusieurs groupes humains par rapport aux différents domaines du savoir, préviennent les auteurs :

La méthode devient inutilisable lorsqu'on en demande plus qu'elle ne peut offrir, par exemple il serait faux d'appréhender les chiffres obtenus en absolu, par rapport à une valeur abstraite. (Špil'rejn et al., 1928, p. 8)

La langue des journaux est-elle compréhensible aux lecteurs ? — telle est la question clé. Ainsi, le chercheur Kudrin avait-il interviewé en 1923 les participants à un congrès de divisions militaires. Son questionnaire visait à élucider quels livres sont lus par les délégués, quels défauts ils leur trouvent, comment ils classent certains mots en quatre groupes, à savoir :

1. les mots d'origine étrangère (*kollektiv* ['collectivité'], *diskussii* ['discussions'], etc.)
2. les abréviations (*SSSR* ['Union des républiques socialistes soviétiques'], *Revvoensovet* ['Conseil militaire révolutionnaire'], etc.)
3. les noms de villes (*Rovno*, *Ženeva* ['Genève'], *Riga*, etc.) et
4. les noms de famille de personnalités politiques (*Radek*).

## 2.2. LA MÉTHODOLOGIE

Les enquêteurs retiennent pour leur étude trois catégories de soldats, à savoir :

- 1) 500 soldats démobilisés en avril 1924 ;
- 2) 1'100 nouvelles recrues testées trois semaines après le début de leur service militaire et
- 3) deux groupes intermédiaires totalisant 801 soldats mobilisés six mois auparavant.

Ainsi, les comparaisons entre les données du groupe 1 et 2 apportent-elles des informations sur le développement intellectuel des recrues durant leur service militaire, alors que la comparaison des deux groupes avec le groupe 3 permet de collecter les données au sujet de leur éducation politique durant les six mois de service.

Приложение 3.

**ТАБЛИЦА СЛОВ ПАССИВНОГО СЛОВАРЯ,**  
определенных красноармейцами в 1924 году (отпускниками и призванниками: группы I и II) и в 1925 году (рожд. 1902 г.: группы III) с коэффициентами и верного знания.

№№ по порядку.	С Л О В О	Коэффициент верного знания в %/о		
		Группа I	Группа II	Группа III
1	Абсолютный	—	—	69,3
2	Авангард	—	55,0	88,4
3	Авиация	63,6	66,3	83,8
4	Австралия	81,6	73,6	71,4
5	Австрия	55,6	49,0	69,9
6	Автономный	2,6	18,0	63,1
7	Агент	80,6	89,0	91,0
8	Академия	92,0	80,3	89,9
9	Акт	64,6	49,6	53,6
10	Активный	—	—	55,9
11	Амбулатория	—	83,3	96,4
12	Анафема	52,0	61,0	31,5
13	Англия	22,6	80,3	96,7
14	Антанта	36,9	9,3	6,4
15	Антирелигиозный	23,6	15,3	16,6
16	Амнистия	61,6	69,0	87,3
17	Арена	43,6	42,0	18,3
18	Аристократ	75,3	79,0	41,9
19	Армения	36,0	33,6	55,5
20	Армия	97,6	96,6	—
21	Артель	63,3	82,0	94,4
22	Ассигнация	58,3	72,0	54,7
23	Ассоциация	41,7	46,6	46,1
24	Атака	49,0	73,0	88,4
25	Аудитория	—	—	7,1
26	Афганистан	10,0	11,0	22,4
27	Банкир	59,3	80,3	36,0
28	Банкноты	31,3	26,0	11,2
29	Баку	69,0	63,0	90,3
30	Бастовать	89,6	84,3	—
31	Белогвардейцы	50,6	64,3	96,6
32	Беспартийный	—	7,0	36,0
33	Берлин	59,0	73,6	72,9
34	Библиотека	90,6	95,6	72,2
35	Биография	38,3	32,4	81,3
36	Блокада	0,0	0,0	30,3
37	Блок	29,6	22,6	6,1
38	Брестский мир	47,1	45,0	72,3
39	Болдуин	0,0	0,0	36,6
40	Бухарин	—	35,0	75,2
41	Бюджет	—	—	74,2
42	Бюрократизм	—	0,0	0,0
43	Бессарабия	44,3	34,6	26,4

Image 4. Liste des mots du test, dans *Azbuka krasnoarmejsca*.

Les lexèmes proposés pour les tests de connaissance active/passive sont pris dans deux numéros du journal *Krasnyj vojn* ['Le soldat rouge'] de 1924. Les enquêteurs ont recopié 10'000 mots à la suite sur des feuilles à part, qui ensuite ont été classés par ordre alphabétique. Ainsi est né le «Lexique de fréquence relative des mots dans le journal de l'Armée rouge».

Il faut ensuite savoir quels mots les soldats emploient. Pour cela, il est décidé de se fonder sur des lettres écrites par les soldats et envoyées à la rédaction de ce même journal. Il s'agit de 141 lettres en tout, comprenant celles utilisées et publiées par la rédaction et les lettres écartées. 20'456 mots sont notés. Ainsi est compilé le lexique de fréquence dans la langue écrite des soldats.

La liste alphabétique de ces lexèmes que nous reproduisons ici (Image 4) renseigne le lecteur sur les champs sémantiques qu'ils couvrent, à savoir l'armée, la politique, l'économie :

*akademija* ['académie']  
*amnistija* ['amnistie']  
*banknoty* ['billets de banque']  
*Anglija* ['Angleterre']

Il est important de noter que les lettres en question ont été analysées du point de vue orthographique et syntaxique.

Quelle méthode choisir pour décrire la *langue parlée*, celle qu'utilise le commissaire politique en parlant à ses soldats, se demandent les auteurs ? Pour comparer le comparable, il faut fixer uniquement le lexique spécifique ayant trait à la politique. Les conversations ne pouvaient alors être enregistrées qu'aux cours de «formation politique» appelés alors *politčas*. Ces énoncés-là sont alors sténographiés. Il est expressément recommandé aux sténographes de «ne pas embellir les phrases, mais de les conserver mot pour mot et qu'il vaut mieux laisser passer une phrase plutôt que la corriger grammaticalement» (Špil'rejn et al., 1928, p. 8).

### 2.3. LANGUE VIVANTE ET LANGUE ÉCRITE

Les deux pôles du travail sont de toute évidence la *langue parlée* des soldats et leur *langue écrite*.

La langue des journaux s'avère être un matériau porteur pour une autre raison essentielle. Il s'agit d'une langue qui évolue fort *lentement*. En supposant qu'elle ne subit pas de gros changements au cours d'une année ou deux, on peut s'en servir comme d'un *étalon* pour juger de la progression qu'accomplit un soldat durant son séjour dans sa caserne.

Comme on le verra plus bas, la langue vivante parlée par les soldats se rapproche de la langue standard, contre la volonté de ces soldats.

Les deux variétés de langue doivent être strictement différenciées. Il va de soi que la langue écrite, celle des journaux, ne doit jamais et en aucun cas être prise comme étalon du style. La langue des journaux, qui sans aucun doute est moins pure et moins sensée que la langue standard, doit en même temps s'éloigner de la langue parlée [*'razgovornyj jazyk'*]. Elle doit être plus difficile à comprendre pour les soldats. (Špil'rejn et al., 1928, p. 20)

#### 2.4. UN TABLEAU SANS COMPLAISANCE DE L'ARMÉE ROUGE

En lisant les conclusions de cette enquête détaillées dans les dernières pages de l'ouvrage, on se rend compte qu'elles révèlent plus clairement non pas comment *évolue* le lexique du soldat, mais combien la situation dans l'armée est *désastreuse*. Elles montrent sans fard le niveau du langage, mais également celui de la culture générale des recrues.

Le livre *La langue du soldat de l'Armée rouge* dresse le bilan d'une recherche de longue haleine. Ses conclusions, tant attendues, rendent perplexes jusqu'à leurs auteurs. Le lecteur moderne y trouve un tableau fidèle des pratiques langagières au sein de l'Armée rouge. Mais écoutons attentivement les auteurs qui concluent que :

1. Les soldats possèdent un vocabulaire passif *très limité*.
2. Dans leur parler, ce sont les mots *les plus simples* qui dominent. Dans la syntaxe, ils privilégient spontanément des phrases courtes, de structure simple.
3. A l'écrit, le taux de fautes atteint en moyenne 31 sur 145 mots.

D'après eux, la pensée des soldats a un caractère concret [*'konkretno-situativnyj xarakter'*]. Voici l'exemple qu'ils citent.

On analyse le syllogisme suivant. «Tous les membres du club sont des lecteurs de la bibliothèque. Ivanov est membre du club, donc il est lecteur». Les soldats rétorquaient : «Il se peut qu'il ne soit pas encore inscrit». (Špil'rejn et al., 1928, p. 15)

Durant cette recherche, Špil'rejn est invité à donner une conférence à ce sujet à une séance de l'Académie Communiste. Špil'rejn constate que les soldats ont de la facilité à se rappeler les images *concrètes*, par exemple celles d'une fenêtre ou d'un animal. Au contraire, ils éprouvent de nombreuses difficultés à se rappeler d'un triangle ou d'un hexagone. Les soldats ne connaissent pas ces figures. Pour eux, il s'agit d'abstractions. Le cercle, ça passe encore. Les soldats l'appellent parfois «la roue», or la roue leur est familière.

En leur qualité de psychologues, Špil'rejn et Neckij arrivent ainsi à des conclusions scandaleuses pour les scientifiques soviétiques. Ce qui explique la destinée ultérieure de cette science.

Dès 1930, la psychotechnique est la cible de critiques, car elle n'a pas pu résoudre la «demande sociale». Si on a pu augmenter la

productivité, c'est suite à la compétition socialiste et au mouvement dit des «rationalisateurs» [*'racionalizacija'*]<sup>4</sup>. Suite à la détérioration du climat politique intérieur en URSS, elle fut déclarée «science bourgeoise», incompatible avec la pratique de la construction socialiste.

A noter que l'année 1929 est une année importante pour la linguistique soviétique, année qui est marquée par une autre intervention importante à l'Académie Communiste, celle d'Evgenij Polivanov.

### III. COMMENT PARLENT LES «BLANCS»

*Slova-to obščie, no otnošenie k nim raznoe.*

[*'Les mots, eux, ne changent pas, mais c'est la relation envers ces mots qui est différente'*]

V. Kolesov, *La langue de la ville*, 1991.

Dans la citation au début de notre article, l'Armée rouge s'oppose aux «Blancs», qui sont dans cette optique, les nobles et les capitalistes.

Nous allons nous concentrer sur deux études qui, sans surprise, portent sur la noblesse de la ville de Saint-Petersbourg-Petrograd. Viktor Kolesov, linguiste saint-petersbourgeois, a consacré une étude détaillée au parler des différentes couches de la société petersbourgeoise, en mettant un accent sur la période de la révolution de 1917.

C'est justement à Saint-Petersbourg, qui est la capitale et le centre culturel du pays, que les limites sociales exprimées par les différences de langage se manifestent le mieux, dans leur collision, collision qui exprime les conditions de vie sociale en Russie. (Kolesov, 1991, p. 6)

#### 3.3. L'INFLUENCE DES LANGUES ÉTRANGÈRES

On sait que, *grosso modo*, trois générations de la noblesse russe ont parlé français. D'après l'expression de Kolesov, «à vrai dire, peu nombreux étaient ceux qui pouvaient réellement parler français, la plupart des gens faisaient semblant» (Kolesov, 1991, p. 5).

La marque de la prononciation étrangère «se déversant» dans la langue russe parlée a toujours été présente dans la prononciation, comme dans *démon* dans la bouche de l'intelligentsia. Le rapport envers le parler d'autrui était alors fort différent d'aujourd'hui. (Kolesov 1991, p. 7)

---

<sup>4</sup> Au sujet des enjeux de la politique de la rationalisation, voir le chapitre de C. Brandist intitulé «Le rationalisme et la construction soviétique», dans Brandist, 2010, p. 8.

Pour toutes ces raisons, le *préjugé contre le français* a été tenace dans la société soviétique, à cause notamment du fait que le français marquait une différence de classe caractérisant la noblesse, qui était inconnu pour une grande partie de la population.

Les auteurs évoquent une différence de statut entre le français et l'allemand. L'allemand fleurissait parmi les fonctionnaires et les artisans, on l'utilisait également à la cour, mais comme moyen de communication privée.

L'influence du français se manifeste à deux niveaux de la langue, à savoir en phonétique et en syntaxe. Dans le domaine de la *phonétique*, Kolesov note ainsi une prononciation dite «dure», c'est-à-dire non palatalisée, des consonnes, dans les mots d'origine étrangère.

*vodèvil'* ['vaudeville']  
*dèmon* — ['démon']  
*korrèspodent* — ['correspondant']  
*konditor* — ['pâtissier']  
*kèpi* — ['casquette']  
*tèma* — ['sujet']  
*žaljuzi* — ['stores'] (Kolesov, 1991, p. 7-8)

D'après l'étude historiographique de Kolesov, les précis d'orthoépie prescrivent cette prononciation jusqu'aux années 1930. Après cette époque, seule la prononciation leningradoise a gardé ses particularités phonétiques.

Dans le domaine de la *syntaxe*, on remarque l'usage d'expressions calquées sur des constructions françaises, par exemple :

*ja naglazno videl* — *videl nagljadno* ['voir de ses propres yeux']  
*ostavit' bez uvaženija* — *ostavit' bez vnimanija* ['laisser sans réponse']  
*soobščit'* — *soobščit' ustno* ['communiquer oralement'] (Kolesov, 1991, p. 31)

A relever également la prolifération des expressions bureaucratiques, telles que

*v kurse dela* ['au courant de l'affaire']  
*vyšel v tiraž* [litt. 'sorti au tirage, paru']  
*v nastojaščee vremja* ['à l'époque actuelle']  
*na vašix plečax ležit* ['repose sur vos épaules']  
*po moemu mneniju* ['d'après mon opinion'] (Kolesov, 1991, p. 32)

Kolesov relève également un phénomène fort instructif, à savoir l'emploi des gérondifs russes. Les gérondifs, formes écrites par excellence, s'employaient couramment à l'oral, comme c'est le cas en français. Il s'agit d'un cas curieux que l'on pourrait appeler «contamination syntaxique». Dans une couche sociale où l'on maîtrisait les langues étrangères mieux que sa langue maternelle, le mélange du sujet de la phrase avec le sujet de

l'action exprimée par le gérondif n'engendrait pas de contre-sens. Parmi les premiers auteurs à avoir relevé le caractère incorrect de ces constructions, il faut citer Tchékhov, avec son exemple :

Pod'jezzžaja k siej stancii i gljadja na prirodu v okno, u menja sletela šljapa.  
[litt. 'En m'approchant de cette gare et en regardant le paysage par la fenêtre, mon chapeau s'est envolé']

Dans une capitale, la langue écrite jouit de plus de prestige que la langue parlée.

Non, disaient certains, la langue russe, elle, ne meurt pas. Il est vrai que pour l'instant, le progrès social s'accompagne de l'abaissement général de la norme littéraire, pas dans le futur, ce sera dépassé.

Mais le temps presse. La collision des classes, des nations, des langues, des modes de parler, fait naître le besoin de nouveaux moyens d'exprimer les concepts et les idées. Le rythme de l'apparition des mots nouveaux s'accélère.

(Kolesov, 1991, p. 33)

Comme l'avait fait remarquer Boris Larin,

Au sein d'une même ville, chaque «parti» linguistique défend sa propre langue, celle qui est la plus habituelle pour ses membres. Il n'y a que les sauvages qui parlent une langue unique. (Larin, 1977 [1928], p. 189)

### 3.2. LES BLANCS ET L'INTELLIGENTSIA

Mais il y a encore une classe sociale qui échappe à une définition précise et qui, dans la révolution russe, est appelée à remplir un rôle d'intermédiaire entre les «rouges» et les «blancs».

L'«intelligentsia» figure presque toujours dans les travaux sur la Russie prérévolutionnaire, et les ouvrages consacrés à cette «couche sociale» énigmatique composent à eux seuls une bibliothèque entière. Quant au contenu de cette collection hétéroclite, il est fort diversifié. Parmi les auteurs, les uns dressent une image idéalisée et romantique de la «belle classe» — l'«intelligentsia spécifiquement russe, de haute moralité, altruiste et prête à se sacrifier», les autres se contentent, de leur côté, d'une méchante caricature de la «classe des demi-Européens fous» coupables des malheurs de leur pays (Kolonickij, 2002, p. 601).

Une secte, un ordre ou une classe sociale ?

Parmi toutes les formations sociales, l'intelligentsia est l'une des plus fluides et des plus difficiles à saisir (...) Ses membres, issus de toutes les classes sociales et exerçant les professions les plus diverses, s'y incorporaient par goût pour le

jeu des idées et mus par une certaine disposition psychique commune à tous les individus du groupe. (Kantchalovsky, 1960, p. 120)

Durant la période de la révolution d'octobre 1917, une autre vision de l'intelligentsia prend forme, une autre distinction se cristallise, celle entre l'intelligentsia blanche et l'intelligentsia rouge. Même si l'intelligentsia en Union soviétique est un terme plus courant et constitue un espace de discussion, il faut souligner une certaine difficulté à définir cet objet.

Mais revenons à l'appréhension de l'intelligentsia blanche et rouge.

Le terme d'intelligentsia se voit dépouillé de l'auréole dont il est doté. Quant à l'appellation d'*intelligent*, il prend un sens péjoratif ; des critiques fusent de toutes part à l'adresse des intellectuels, diversement fondées et portant sur des défauts parfois contradictoires. Lénine, partant du point de vue du prolétariat ou, plus exactement, de l'intellectuel prolétarien, relève à plusieurs reprises les défauts de l'intelligentsia :

Elle se caractérise dans son ensemble, en tant que couche spécifique des sociétés capitalistes contemporaines, par l'individualisme et par son inaptitude à la discipline et à l'organisation... C'est là une des expressions de sa débilité et de son instabilité dont le prolétariat supporte si souvent les conséquences. (Lénine, cité d'après Kantchalovsky, 1960, p. 120)

Dans un autre texte, Lénine évoque une intelligentsia d'avant-garde comme alliée fidèle de la paysannerie et du prolétariat.

Nous nous intéresserons ici précisément à cette brève période où l'on parle de deux types d'intelligentsia. Car ce qui est invisible pour les historiens, devient saillant à la lumière de l'étude linguistique d'Evgenij Polivanov.

### 3.3. LE PARLER DE L'INTELLIGENTSIA BLANCHE SELON POLIVANOV

L'auteur de l'étude sur le parler de l'intelligentsia qui sera décryptée plus bas appartient lui-même à une famille d'intellectuels. Evgenij Polivanov a eu une carrière et une vie tourmentées. Les événements auxquels il assiste, dès sa jeunesse et surtout après 1914, l'obligent à réfléchir sur les destinées de son pays et notamment sur celles des groupes sociaux. On sait qu'il se retrouve ainsi un fils fidèle du nouveau gouvernement : il collabore au Commissariat du peuple pour les affaires étrangères dont il est vice-commissaire, à côté de Léon Trotski.

Polivanov est un représentant éminent de l'école phonologique de Leningrad<sup>5</sup>, élève de Jan Baudouin de Courtenay et continuateur des idées

---

<sup>5</sup> Nos publications antérieures (Simonato 2008, 2013b) nous amènent à la conclusion que, malgré certaines affirmations (Chown 2008), Polivanov appartient bien à l'école phonologique de Leningrad, et non à celle de Moscou.

de Lev Ščerba (1880-1944). C'est dans le domaine de la phonétique sociale qu'il a fait de remarquables découvertes.

Dans une étude datant de 1931 et intitulée «O fonetičeskix priznakax social'no-gruppovyx dialektov i, v častnosti, russkogo standartnogo jazyka» ['Les caractéristiques phonétiques des dialectes des groupes sociaux et en particulier du russe standard'], dans laquelle il confronte entre eux les parlers de plusieurs groupes sociaux, il oppose celui de l'intelligentsia et celui des prolétaires.

Je suppose que personne ne mettra en doute la thèse que la langue que nous parlons en 1928, et notamment celle de la génération des pionniers et des Komsomol, qui n'existait pas avant la révolution, se différencie fortement de celle d'un membre de l'intelligentsia d'avant la guerre. (Polivanov, 1931, p. 117)

Polivanov souligne que la langue russe standard de l'époque contemporaine, héritière de la langue de l'intelligentsia de l'époque prérévolutionnaire, en diffère sur plusieurs points (de taille et d'envergure diverses). D'après ce chercheur, c'était une langue de classe, celle de la classe dominante et de l'intelligentsia blanche.

D'après lui, les caractéristiques les plus saillantes caractérisant le parler de l'intelligentsia sont à rechercher dans le domaine de la phonétique.

Nous pouvons déjà conclure que les caractéristiques les plus marquées de ce parler, qui consistent en l'augmentation de la quantité des représentations sonores, proviennent des langues étrangères. Il serait tentant de rechercher à partir de la même source d'autres caractéristiques, moins importantes, de ce dialecte de groupe social. (Polivanov, 1931, p. 150)

En effet, en décrivant le parler de l'intelligentsia, Polivanov découvre que cette variante du russe possède pas moins de trois phonèmes supplémentaires, par rapport à la variante «des masses», à savoir

1) Le [l] dit «moyen». Dans la description du consonantisme russe, on cite habituellement deux sons (ou représentations sonores) du type [l] : a) le [l] dur et b) le [l'] mou. Cependant, précise Polivanov, le système phonétique de l'intelligentsia russe possède un troisième phonème additionnel: le [l] «moyen», ou [l] occidental – comme le [l] français dans le mot *lune*, le mot allemand *Land* et le [l] anglais devant une voyelle, comme par exemple dans *lam, love, etc.*

Comme on peut le voir à partir de ces exemples lexicaux, la sphère de diffusion de ce [l] «moyen» n'est pas fixe et oscille fortement selon les particularités professionnelles et individuelles du parler d'un «intellectuel» russe : si nous excluons le nom de la note *la*, dont la prononciation doit se faire

*obligatoirement* avec le [l] moyen pour tout dialecte social et de groupe (parler de l'intelligentsia prérévolutionnaire), le répertoire des autres exemples (mots avec le [l] moyen) variera dans le lexique d'un individu selon ses caractéristiques professionnelles : par exemple, dans mon parler personnel, parmi les exemples avec un [l] moyen figure le mot *locatif*, alors que chez d'autres représentants d'autres métiers le même mot *locatif* peut être absent, ou bien ils peuvent le prononcer avec un [l] «dur». (Polivanov, 1931, p. 149-150)

2) [œ], c'est-à-dire le son français présent dans les mots *bœuf*, *cœur* etc. ; dans la langue moderne, ce phonème s'emploie par exemple dans le mot *bléf*, où nous avons également le [l] moyen. La signification sociale de cette caractéristique phonétique, écrit Polivanov, peut être vérifiée facilement en analysant l'appréciation que nous donnons involontairement à une prononciation, différente du mot standard «blef» comme *bl'of* ou *bl'ef*, etc.

3) [u], c'est-à-dire le son semblable au son français [u] (par exemple, dans le mot *lune*) et allemand [u] (*Tür*). Cette représentation sonore était elle aussi assignée aux mots français (et probablement en partie allemands) dans la langue russe, mais également utilisée pour la prononciation des mots grecs, puisque les termes grecs (et latins) dans leur forme classique standard pouvaient eux aussi figurer dans le parler de l'intelligentsia, du moins dans le discours sur des sujets purement scientifiques. Et celui qui ne pouvait pas prononcer un mot grec ou latin correctement (du point de vue de l'intelligentsia russe), et non du point de vue de la phonétique étrangère, celui qui à la place du *tu* [tu] prononçait [t'u], ne méritait pas d'être qualifié d'intellectuel à cause de ses caractéristiques langagières.

L'origine de cette caractéristique [...] de la phonétique de l'intelligentsia s'explique, évidemment, par l'influence des langues étrangères (occidentales) dont la connaissance (ainsi que l'emploi de la plupart des mots «étrangers») était un privilège spécifique à l'intelligentsia. Le [l] «moyen», acquis comme un son étranger, pouvait ainsi devenir un trait phonétique de l'intelligentsia – alors que le [l] moyen était absent dans la prononciation des masses, bien entendu. (Polivanov, 1931, p. 150)

Polivanov trace une frontière entre le concept de «langue de l'intelligentsia» et celui de «langue standard de l'époque contemporaine», malgré le fait que certains la qualifient de «langue de l'intelligentsia rouge» (Polivanov, 1931, p. 151).

### 3.4. UNE COUPURE DANS L'ÉVOLUTION DU RUSSE STANDARD

D'après un autre auteur contemporain de Polivanov, Afanasij Seliščev (1886-1942), auteur de l'ouvrage *Jazyk revoljucionnoj èpoxi* [‘La langue de l'époque révolutionnaire’], la révolution engendre une «activité

langagière fort intense». Il évoque notamment l'impact de la parole d'orateur, à prédominance dialogale [*'oratorsko-dialogičeskaja reč'*] (Seliščev, 1928, p. 65).

A l'instar de Polivanov, il explique les particularités phonétiques des «révolutionnaires» par leur origine géographique : nombre d'entre eux étaient originaires des régions méridionales de l'Empire russe. Ceci se manifeste sur deux niveaux, sémantique et phonétique.

Après la révolution, les caractéristiques linguistiques propres au parler des révolutionnaires se répandent de manière accélérée, elles ont été apprivoisées par de larges couches de la population citadine, par les ouvriers des usines, et en partie par la population paysanne. De la même façon, les changements de signification des mots deviennent monnaie courante. Ainsi, une différence essentielle qui distingue la langue de l'époque révolutionnaire, celle d'après 1917, de la langue d'avant, consiste dans l'apparition de nouveaux termes, de nouvelles significations, en lien avec les nouveaux phénomènes, les nouvelles réalités apparues en 1917 et après. (Seliščev, 1928, p. 69)

Polivanov, quant à lui, assigne le rôle primordial aux changements du «substrat social», c'est-à-dire, de la masse parlante qui emploie la langue. Il écrit :

En route vers une variante future *hors classes*, le standard contemporain («la langue commune de l'époque révolutionnaire») se caractérise – au point de vue social – par le «substrat» suivant : les militants révolutionnaires (y compris l'émigration de la période précédente, de retour après la révolution), les couches cultivées de la classe ouvrière (tout comme une partie dévouée de l'actif révolutionnaire) et d'autres éléments inclus dans le concept d'«intelligentsia rouge», y compris certaines couches de l'ancienne intelligentsia, réalisant par conséquent un lien réel avec le standard de l'époque précédente. (Polivanov, 1931, p. 124)

## CONCLUSION

Comme le montre bien un certain nombre de thèses présentées ici, la réflexion sociolinguistique en Union soviétique des années 1920 ne constitue pas elle-même une discipline précise, mais s'adosse à d'autres disciplines, comme la psychologie expérimentale. C. Brandist trace un parallèle entre les recherches empiriques de Polivanov et celles, appliquées, de Špil'rejn (Brandist, 2010). Si la phonétique expérimentale a connu un formidable essor grâce à cette collaboration, la sociolinguistique devient une cible de répressions.

Qui veut comprendre les destinées de ces deux doctrines linguistiques ne doit pas perdre de vue l'époque. Vers le milieu des années 1930, le climat idéologique impose toujours plus de contraintes à la

recherche. Des gouffres se creusent entre la théorie d'origine, toujours revendiquée, et la réalité soviétique. Comme le fait remarquer K. Chown, «si l'Etat soviétique créait de bonnes conditions pour l'évolution de la biologie et de la linguistique, c'est la valeur sociale et le caractère 'idéologiquement correct' qui deviennent bientôt des facteurs importants» (Chown, 2008, pp. 307-308).

Le pouvoir a la tâche d'autant plus facile que l'intelligentsia, la noblesse et la bourgeoisie russes ont été décimées par la révolution et la guerre civile. La Russie est, de nouveau, réduite à son élément paysan, puisque même les ouvriers sont très largement issus de cette paysannerie. Or les recherches que nous avons présentées, fondées sur les études du langage pour décrire la pensée, remettaient en question la capacité de la paysannerie et du prolétariat à créer, à diriger, bref, à réfléchir.

© Elena Simonato

#### REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOGDANOV Aleksandr, 1922 : *Tektologija. Vseobščaja organizacionnaja nauka* [‘La tectologie. La science générale de l’organisation’], I, Berlin.
- BRANDIST Craig, CHOWN Katya, 2010 : *Politics and the Theory of Language in the USSR 1917-1938: The Birth of Sociological Linguistics*, London: Anthem Press, 2010.
- BRANDIST Craig, 2010 : « Psychology, Linguistics and the Rise of Applied Social Science in the USSR : Isaak Shpil'rein's Language of the Red Army Soldier », in Brandist, Chown, 2010, pp. 151-168.
- CHOWN Katya, 2008 : « Reflex theory in a linguistic context: Sergej M. Dobrogaev on the social nature of speech production », *Studies in East European Thought*, vol. 60, issue 4 December 2008, pp. 307-319.
- GELLERŠTEJN Salomon G., 1926 : *Psixotexnika* [‘La psychotechnique’], Moskva.
- , 1938 : « Psixotexnika », in *Bol'shaja sovetskaja ènciklopedija*, tome 31, <http://mreadz.net/new/index.php?id=161469&pages=31> consulté le 10.04.2014 [‘La psychotechnique’]
- KOLESOV Viktor, 1991 : *Jazyk goroda*, Moskva : Russkaja reč'. [‘La langue de la ville’]
- KOLONICKIJ Boris I., 2002 : « Les identités de l'intelligentsia russe et l'anti-intellectualisme », *Cahiers du monde russe*, N° 43/4, mis en ligne le 18 janvier 2007, consulté le 12 mai 2014. URL : <http://monderusse.revues.org/120>

- KUREK Nikolaj, 1999 : « Razrušenie psixotexniki », *Novyj mir*, N°2, en ligne, [http://magazines.russ.ru/novyi\\_mi/1999/2/kur-pr.html](http://magazines.russ.ru/novyi_mi/1999/2/kur-pr.html), consulté le 10.04.2014 [‘La destruction de la psychotechnique’].
- , 2004 : *Istorija likvidacii pedologii i psixotexniki*, Moskva : Aleteteja. [‘Histoire de la liquidation de la pédologie et de la psychotechnique’].
- LARIN Boris, 1977 (1928) : « K lingvističeskoj xarakteristike goroda (neskol’ko predposylok) », in B.A. Larin, *Istorija russkogo jazyka i obščee jazykoznanie*, Moskva, pp. 189-199. [‘Caractéristique linguistique de la ville’]
- LASSWELL Harold D., BLUMENSTOCK D., 1939 : *World Revolutionary Propaganda*, New York : Alfred A. Knopf.
- MUNSTERBERG Hugo, 1913 : *Psychology and Industrial Efficiency*, Boston-New York : Houghton Mifflin Co.
- NOSKOVA O.G., 1991 : « Pamjati I.N. Špil’rejna i S.G. Gellerštejna – osnovatelej sovetskoj industrial’noj psixotexniki », *Voprosy psixologii*, N° 916, <http://voppsy.ru/issues/1991/916/916130.htm>, consulté le 12.05.2014. [‘A la mémoire d’I.N. Špil’rejn et de S.G. Gellerštejn, les fondateurs de la psychotechnique industrielle soviétique’]
- , 1992, *Istorija psixologii truda v Rossii* [‘L’histoire de la psychologie du travail en Russie’], Moskva : Izdatel’stvo Moskovskogo universiteta.
- POLIVANOV Evgenij, 1931 : « O fonetičeskix priznakax social’no-gruppovyx dialektov i, v častnosti, russkogo standartnogo jazyka », in *Za marksistskoe jazykoznanie (Sbornik populjarnyx lingvističeskix statej)*, Moskva : Federacija, pp. 117-138. [‘Les caractéristiques phonétiques des dialectes des groupes sociaux et en particulier du russe standard’]
- PLAVINSKAJA Julija, 2011 : *Stanovlenie i razvitie psixotexniki v Germanii v pervoj treti XX veka*, thèse, Sankt-Peterburg. [‘Formation et évolution de la psychotechnique en Allemagne dans le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle’]
- <http://www.dissercat.com/content/stanovlenie-i-razvitie-psixotexniki-v-germanii-v-pervoi-treti-xx-veka#ixzz31nJAzgCj>, consulté le 12.05.2014
- SELIŠČEV Afanasij, 1928 : *Jazyk revoljucionnoj èpoxi. Iz nabljudenij nad jazykom poslednix let (1917-1926)* [‘La langue de l’époque révolutionnaire’], Moskva : Rabotnik prosveščeniya.
- SIMONATO Elena, 2008 : « The Social Phonology in the USSR in the 1920’s », *Studies in East European Thought*, N° 60, pp. 339-347.
- , 2013a : « La ‘langue littéraire’ chez Evgenij Polivanov n’est pas ce que vous croyez », in *Contributions suisses au XV<sup>e</sup> congrès mondial des slavistes à Minsk, août 2013*, éd. E. Velmezova, Bern : Peter Lang, pp. 251-264.

- , 2013b : « Marxisme, phonétique et phonologie: Voloshinov, Jakovlev et Polivanov », in *Actes du 3<sup>e</sup> cycle romand de lettres 2006-2007*, Cahiers de l'ILSL, N° 24, 2008, pp. 191-210.
- ŠPIL'REJN Isaak N., REJTYNBARG D.I., NECKIJ G.O. (1928) : *Jazyk krasnoarmejsca : opyt issledovanija slovarja krasnoarmejsca moskovskogo garnizona*, Moskva-Leningrad [‘La langue des soldats de l’Armée rouge : essai d’étude du lexique d’un soldat de la garnison de Moscou’]
- , 1930a : *Psixotexnika v rekonstruktivnyj period*, Moskva. [‘La psychotechnique en période de reconstruction’]
- , 1930b : « Klassovye različija v testovyx ispytanijax intellekta », *Psixotexnika i psixofiziologija truda*, N° 1, pp. 3-8. [‘Les différences de classe dans les tests sur le niveau intellectuel’]
- ŽIVOV Viktor, 2005 : « Jazyk i revolucija. Razmyšlenija nad staroj knigoj Seliščeva ‘Jazyk revolucionnoj èpoxi’ i nad processami, kotorye Seliščev ne sumel opisat’ » [La langue et la révolution. Réflexions au sujet du vieux livre de Seliščev ‘La langue de l’époque révolutionnaire’ et au sujet des processus que celui-ci n’a pas su décrire], *Otečestvennye zapiski*, N° 2, pp. 175-200.
- <http://www.strana-oz.ru/2005/2/yazyk-i-revoljucija-razmyshleniya-nad-staroy-knigoy-a-m-selishcheva>, consulté le 25.01.2014
- ZNAEŠEVA Irina, 2013 : « Les sociolinguistes à l’Armée rouge », in E. Simonato, *L’édification linguistique en Union Soviétique. Thèmes et mythes*, Cahiers de l'ILSL N° 35, pp. 111-122.



Image 5. *Azбука krasnoarmejsca*, 1921, série de posters.

## **Une affaire d'état : La théorie des états de Lev Ščerba et l'évolution des idées grammaticales**

Irina THOMIÈRES  
*(Université de Paris IV - Sorbonne)*

***Résumé :***

Cet article a pour objectif une relecture critique et attentive du texte fondateur de Lev Ščerba (1880-1944) «A propos des parties du discours dans la langue russe». Une révision attentive de la classification en vigueur amène ce chercheur à mettre en avant l'émergence d'une catégorie propre au russe, la catégorie d'état. Le cheminement de Ščerba sera analysé en tenant compte de son rapport avec le contexte idéologique général de l'époque.

***Mots-clés :*** grammaire russe, évolution de la théorie linguistique, parties du discours, catégorie d'état, verbe russe, adverbe, grammaire russe, théorie grammaticale, Lev Ščerba, dictionnaire russe, grammaire formelle

## INTRODUCTION

Le présent article se veut une relecture attentive d'un écrit fondamental de Lev Vladimirovič Ščerba (1880-1944) «O častjax reči v russkom jazyke» [‘A propos des parties du discours dans la langue russe’] écrit en 1928. Après avoir replacé cette étude originale dans son contexte historique, nous nous concentrerons sur la genèse de la notion grammaticale de *catégorie d'état* chez ce chercheur. Sans vouloir minimiser l'apport théorique des recherches récentes consacrées aux verbes d'états<sup>1</sup> en russe et dans d'autres langues, nous souhaitons mettre en évidence la singularité de la doctrine de Ščerba.

### 1. UNE NOUVELLE VISION DE LA GRAMMAIRE ?

La pensée linguistique de Lev Vladimirovič Ščerba commence à être connue par le public francophone grâce aux études approfondies de quelques historiens de la linguistique : R. Comtet, P. Sériot, E. Simonato et I. Ivanova<sup>2</sup>. Cependant, ces chercheurs se sont en priorité intéressés à la doctrine phonétique et phonologique de ce savant. Quant à ses travaux de grammaire et de lexicographie, ils demeurent presque totalement inconnus au lecteur francophone.

Lev Ščerba, originaire de la petite ville d'Igumen (actuellement Červen'), pas loin de Minsk, reçoit une formation excellente pour son temps et son pays. Il fait ses études à la Faculté d'histoire et de philologie de l'Université de Saint-Pétersbourg<sup>3</sup>, dans le but, comme il l'écrit lui-même dans son autobiographie, de se dédier à l'enseignement de la langue et de la littérature russes au gymnase. En 1903, il termine ses études, et Jan Baudouin de Courtenay (1845-1929), son enseignant, lui propose d'entamer une thèse à la section de Grammaire comparée et de sanscrit. Une fois son grade obtenu, Ščerba part, en 1906, pour Leipzig, et ensuite pour l'Italie, où il étudie les parlers toscans. En 1907 et 1908, toujours sur conseil de Baudouin de Courtenay, il retourne en Allemagne afin d'étudier le dialecte sorabe de l'est. Passionné de phonétique expérimentale, Ščerba effectue un stage à Paris au laboratoire de J.-P. Rousselot et enfin, à son retour de France, en 1909, il est élu privat-docent à l'université de Saint-

---

<sup>1</sup> Pour un résumé des études en question, voir notamment Kokochkina 2004, 2008, 2009.

<sup>2</sup> Voir Comtet, 1995; Sériot, 1999; Simonato, 2004, 2006, 2010; Ivanova, 2003.

<sup>3</sup> C'est au sein de cette même université que Ščerba fonde, en 1909, son laboratoire de phonétique expérimentale qui existe jusqu'à présent. Quand j'étais étudiante, j'y ai suivi des cours de phonétique française sous la direction de la petite-fille de Ščerba, Galina Ščerba, qui se déroulaient au sein de ce qui avait été son cabinet de travail.

Pétersbourg et conservateur du Cabinet de phonétique expérimentale. Il est nommé professeur en 1916.

La composante «phonétique» de la biographie de Ščerba, dont nous venons de reprendre ci-dessus les principaux jalons, est désormais relativement bien connue du public francophone. Ce que l'on sait moins, c'est que Ščerba participe aux activités scientifiques de plusieurs autres institutions de recherche et organismes à but pédagogique : Cours des langues étrangères, Institut des maîtres d'école, Institut du Mot Vivant. De même, dans les années 1930, il rédige sa monographie *Fonetika francuzskogo jazyka* ['Phonétique française'], il entreprend également des recherches dans le domaine de la lexicographie et de la syntaxe, matières qu'il a enseignées à l'Institut du Mot Vivant. Enfin, à cette époque, comme beaucoup d'autres linguistes, il est impliqué dans l'édification culturelle et le *likbez* (politique d'alphabétisation de masse promue par le parti bolchevik). Il écrit des manuels pour l'école secondaire, participe à l'élaboration de programmes de grammaire et de manuels d'orthographe.



Image 1. Buste de Ščerba devant la chaire de phonétique, à l'université de Saint-Pétersbourg<sup>4</sup>.

Parmi toutes les caractéristiques de Ščerba, c'est celle de son élève et collègue saint-pétersbourgeois Lev Rafailovič Zinder (1903-1995) qui nous semble la plus pertinente. Ce dernier l'a décrit comme «linguiste-théoricien» [*lingvist-teoretik*]<sup>5</sup>. C'est cet aspect à la fois théorique et empirique de sa démarche qui a amené, selon nous, Lev Ščerba à découvrir et à expliquer certains faits langagiers jusqu'alors passés sous silence. Ščerba s'est beaucoup intéressé à l'enseignement des langues étrangères et de sa langue maternelle (le russe) dans les écoles secondaires de l'Union

<sup>4</sup> <http://fra.1september.ru/article.php?ID=201001204>, consulté le 27.03.2014

<sup>5</sup> Zinder, Maslov, 1982.

soviétique. Dans sa démarche, la pratique précède la théorie, lui sert de support, le dirige en quelque sorte, tout en permettant de vérifier les hypothèses de travail en les validant ou en les rejetant.

Nous sommes poussés à parler souvent de ce qui ne doit pas encore être enseigné dans les écoles, mais c'est ce que nous devons étudier, à quoi nous devons réfléchir. (...) Je suis convaincu que nous, les linguistes, devons nous occuper de cela non seulement parce que c'est fondamental pour le travail pédagogique, mais parce que la science en a besoin. (Muxin, 1976, p. 167)

D'après un des biographes et élèves de Lev Ščerba, Margarita Matusevič (1895-1979), «toute la vie de Ščerba a été indissolublement liée à l'enseignement de la langue russe à l'école» (Matusevič, 1957, p. 3).

## 2. «LES PARTIES DU DISCOURS DANS LA LANGUE RUSSE»

En 1928, Lev Ščerba publie, dans le recueil *Russkaja reč'* ['Langue russe'] son article consacré aux parties du discours. L'article porte un titre fort explicite «A propos des parties du discours dans la langue russe». L'analyse approfondie et critique de ce texte demande à ce qu'il soit placé dans son contexte épistémologique, à savoir la discussion au sujet de la révision de la grammaire russe dans les années 1920. En effet, c'est dans les années suivant la Révolution que se manifeste clairement la nécessité de repenser l'approche de la grammaire russe. Voici ce qu'en dit Ščerba.

Ces dernières décennies, est réapparu dans la linguistique russe le problème dit «des parties du discours», en lien avec la *révision* du cours élémentaire de grammaire russe. (Ščerba, 1974 [1928], p. 77, souligné dans l'original)

La polémique contre la grammaire traditionnelle s'est surtout développée en URSS par rapport aux tâches du *likbez*. Si les discussions sur la nécessité de réformer la grammaire existante revêtaient une telle orientation, c'est parce que l'enjeu était de taille : trouver l'approche et la méthode les plus simples pour pouvoir enseigner à plusieurs générations d'analphabètes.

Afin de comprendre le climat particulier de ces discussions, il faut d'abord se rendre compte que, jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, les grammaires russes n'avaient presque pas été revues, elles «dataient», on peut le dire, du XIX<sup>e</sup> siècle. La plupart d'entre elles suivaient les classifications propres aux langues anciennes. Nous nous tournons ici de nouveau vers Lev Ščerba.

Dans les grammaires et les dictionnaires de la plupart des langues anciennes, existe une nomenclature traditionnelle, bien établie, qui satisfait globalement aux exigences pratiques, et peu de gens réfléchissent aux fondements de la nomenclature existante et vérifient son bien-fondé. Dans les ouvrages de linguistique générale, ce problème est habituellement abordé du point de vue de

l'origine des «parties du discours» en général et rarement du point de vue des divers moyens de les exprimer dans différentes langues ; on dit peu de choses sur le fait que les catégories elles-mêmes peuvent différer considérablement d'une langue à l'autre, si l'on aborde chacune d'elles comme un phénomène autonome, et non à travers le prisme des autres langues. (Ščerba, 1974 [1928], p. 77)

A partir de ces positions, Ščerba considère absolument nécessaire d'entreprendre une révision profonde de ce problème «pour chaque langue concrète à un moment précis de son histoire». Parmi ses sources, Ščerba cite l'ouvrage *Sintaksis russkogo jazyka* (['Syntaxe russe'], 1902) de D.N. Ovsjaniko-Kulikovskij (1853-1920), et, parmi ses contemporains, l'ouvrage d'A.M. Peškovskij (1878-1933) *Russkij sintaksis v naučnom osveščanii* (['La syntaxe russe sous un éclairage scientifique'], 1914).

Mais revenons à Ščerba et à son projet ambitieux de révision des bases de la terminologie grammaticale russe<sup>6</sup>. Voici les points essentiels qui se dégagent de son étude.

1) Il s'empresse d'emblée de préciser que la classification des mots en «parties du discours» peut difficilement prétendre à être nommée «scientifique». Toute classification présuppose une subjectivité de la personne qui la réalise, ainsi que le caractère aléatoire des *principia divisionis*. Dans ce cas concret, le grammairien a l'embaras du choix face à ces *principia divisionis*. Il s'ensuit que, si l'on se pose pour but de classer les mots, on pourrait obtenir non une, mais une multitude de classifications, plus ou moins ingénieuses, plus au moins réussies. Voici un exemple qu'il cite, évocateur des limites de toute classification.

On pourrait diviser tous les mots en a) mots engendrant des émotions agréables et b) mots indifférents ['*bezrazličnye*']. Ou alors en a) mots de base ['*osnovnye*'] et b) mots dérivés ['*proizvodnye*'], et, plus loin encore, les premiers en mots uniques ['*odinokie*'] ne possédant pas de liens de parenté et en mots possédant ces liens. (Ščerba, 1974 [1928], p. 78)

Ščerba fait ici appel à deux grammairiens qui avaient déjà mis en garde leurs collègues contre la *multitude* des classifications possibles. Le premier, c'est N.N. Durnovo (1876-1937), dans son article «Čto takoe sintaksis ?» ['Qu'est-ce que la syntaxe ?'] (Durnovo, 1923). Le second, c'est D.N. Ušakov (1873-1942), selon qui il existe deux classifications de mots, d'après le sens et d'après la forme (Ušakov, 1926).

Ščerba adopte un point de vue totalement différent. Il déplace le centre de gravité vers la structure *interne* de la langue.

Cependant, dans la question des «parties du discours», le chercheur ne doit pas du tout *classer* les mots selon des critères certes très savants mais choisis *a*

<sup>6</sup> Nous respectons ici la subdivision en sous-paragraphes et leur numérotation telles qu'elles ont été faites par Ščerba lui-même.

*priori* ; au contraire, il doit rechercher quelle classification est imposée par le système langagier<sup>7</sup> en soi. Ou, plus exactement, à quelle *catégorie générale* on peut rapporter chaque sens lexical dans chaque cas concret, ou, en d'autres termes, quelles *catégories globales* sont à distinguer dans ce système langagier. (Ščerba, 1974 [1928], p. 78-79)

2) Il est évident, poursuit Ščerba, que les catégories en question doivent posséder des marques externes [*'vnešnie vyraziteli'*]. Si celles-ci n'existent pas, les catégories elles-mêmes n'existent pas non plus.

3) Le chercheur continue son propos en expliquant que les marques externes dont il parle peuvent être de différents types : variabilité paradigmatique du mot (*[ 'izmenjaemost'*, terme utilisé avec des guillemets par Ščerba), préfixes, suffixes, terminaisons, l'accent dans la phrase, l'intonation, l'ordre des mots, mots auxiliaires, lien syntaxique, et ainsi de suite.

L'intonation, affirme Ščerba, permet notamment de distinguer l'adjectif épithète du prédicat. Ce cas de figure est illustré par les exemples suivants :

1) *Rana pustjakovaja* ['Une petite blessure'], réponse possible à la question

*Da čto u nego ?* ['Que lui arrive-t-il ?']

et

*Rana – pustjakovaja* ['Sa blessure n'est pas grave'].

2) Un autre exemple cité est le suivant. Dans la phrase

*Kogda vy priexali ?* ['Quand êtes-vous arrivés ?']

l'accent logique sur *kogda* le catégorise comme étant un adverbe. En revanche, dit Ščerba, dans

*Kogda vy priexali, bylo eščë svetlo* ['Quand vous êtes arrivés, il faisait encore jour']

*kogda* ne porte pas d'accent, ce qui permet d'affirmer qu'on est en présence d'une conjonction.

4) L'existence d'une catégorie grammaticale est déterminée par le lien étroit, indissoluble, entre son sens et *toutes* ses marques formelles, insiste Ščerba. Sans voir le sens, il est impossible d'établir les marques

<sup>7</sup> Le terme de «système langagier» renvoie à un concept clé de la doctrine linguistique de Ščerba. Car, en parlant du triple aspect des phénomènes linguistiques, Ščerba proposait de différencier : 1) «l'activité langagière», terme par lequel il définissait la faculté de parler et de comprendre, qui se manifeste dans les processus de production de parole et de compréhension ; 2) «la langue en tant que système», c'est-à-dire la langue en tant que système représenté par son vocabulaire et sa grammaire, et enfin, 3) «le matériau linguistique», par lequel Ščerba entendait «l'ensemble concret de tout ce qui est émis et perçu», c'est-à-dire les faits de langue (V. Ščerba, 1931).

formelles, car on ne sait pas si celles-ci signifient quelque chose, et, dès lors, si elles existent en tant que telles et si ladite catégorie existe.

5) Or, relève Ščerba, les catégories grammaticales peuvent avoir plus d'une marque, dont certaines peuvent manquer dans certains cas concrets. Ainsi, le mot *kakadu* ['cacatoès'] ne se décline pas, à la différence des autres substantifs. Or, il peut former les combinaisons suivantes :

*moj kakadu* ['mon cacatoès'],

*kakadu moego brata* ['le cacatoès de mon frère'],

*kakadu sidit v kletke* ['le cacatoès est dans sa cage'],

qui permettent de le catégoriser comme étant un substantif (Ščerba, 1974 [1928], p. 81)

6) A ce niveau d'analyse, Ščerba fait un constat intéressant en utilisant une métaphore. Les catégories, dit-il, n'ont pas toutes le même éclat ['*jarkost*']. Celui-ci dépend de la quantité des marques formelles. Ainsi, *belyj*, *belizna*, *belo*<sup>8</sup>, *belet'* ['blanc, blancheur, blanc, être blanc'] constituent une illustration parfaite des catégories de l'adjectif, du substantif, du pronom et du verbe (*Ibid.*).

7) Puisque les marques formelles ne se limitent pas aux seules marques morphologiques, il est évident, affirme ce linguiste, que, matériellement, un seul et même mot peut appartenir à plusieurs catégories, selon la structure syntaxique de la phrase. Ainsi, *krugom* ['autour'] peut-il être aussi bien adverbe que préposition.

8) Mais il peut arriver également, poursuit-il, qu'un seul mot fasse partie de plusieurs catégories à la fois. Dans le domaine des participes, notamment, on observe la coexistence des catégories du verbe et de l'adjectif; ainsi sont faites également les copules «signifiantes» ['*znamenatel'nye svjazki*', c'est-à-dire les équivalents du verbe *byt'*], qui sont à la fois copule et verbe (Ščerba, 1974 [1928], p. 81).

9) Enfin, note Ščerba, certains mots n'entreront dans aucune catégorie :

*da*, *net*, *itak*, *značit* ['oui, non, donc, ainsi'].

Ščerba s'empresse de préciser qu'il se fonde sur la langue russe vivante, mais que certains de ses exemples pourraient être critiquables du point de vue de leur acceptabilité pour des gens parlant la langue «littéraire».

A partir de cette analyse, il est intéressant d'essayer de faire ressortir la position épistémologique de Ščerba sur laquelle repose sa démarche. En effet, dans cet ensemble de thèses, il y a un certain nombre

---

<sup>8</sup> Forme dérivée de l'adjectif *belyj* ['blanc']. Ainsi, *Vypal sneg, vokrug vsjo belo* veut dire *Il a neigé. Autour, tout est blanc.*

de *leitmotifs*. Cette théorie inclut implicitement que la langue russe classe les mots par catégories grammaticales, une sorte de catégories abstraites qui se manifestent par des marques formelles. C'est la langue qui, d'après Ščerba, indique au chercheur le moyen de procéder. Le chercheur se situe donc à *l'intérieur* de la langue même, il met pour ainsi dire ses mains dans la pâte de la langue, pour faire ressortir les informations contenues dans ses profondeurs.

### 3. LA CATÉGORIE D'ÉTAT SELON ŠČERBA

#### 3.1. IL CHERCHAIT L'INDE, IL A DÉCOUVERT L'AMÉRIQUE

Ščerba préconise donc de partir du sens de la phrase pour arriver au sens des formes grammaticales. Il y a toujours l'idéal de faire correspondre la forme au contenu, ainsi que d'établir, dans la mesure du possible, un rapport biunivoque entre les deux. C'est lorsqu'il est confronté à l'impossibilité de cette correspondance qu'il est amené à réviser ses postulats théoriques. En paraphrasant l'histoire de la découverte de Colomb, qui cherchait l'Inde et a découvert l'Amérique, nous dirons que Lev Ščerba recherchait la classification grammaticale idéale pour le russe, et qu'il a découvert la catégorie d'état. Nous mettrons l'accent, dans ce qui suit, sur les passages du texte de ce linguiste caractérisant les fondements méthodologiques de son étude.

Ščerba part du constat qu'il existe une série de mots tels que

*možno, nel'zja, nado, pora, žal'*

[ 'on peut, on ne peut pas / on n'a pas le droit, il faut, c'est l'heure/ il est l'heure de, dommage/ avoir pitié de ].

Ces mots s'avèrent être fort difficiles à ramener à une catégorie quelconque. Le plus souvent, poursuit-il, ils sont assimilés aux adverbes. Or, fait-il remarquer, si l'on les analyse de plus près, on se rend compte que ces mots ne doivent pas être classés comme des adverbes, puisqu'ils ne se rapportent ni au verbe, ni à l'adjectif, ni à un autre adverbe. L'analyse de leur comportement dans les textes permet d'affirmer qu'ils forment un même groupe avec les formes telles que

*xolodno, svetlo, veselo* [ 'il fait froid, il fait clair, (je suis) joyeux ], etc.

Les exemples suivants illustrent ce constat :

*Na dvore stanovilos' xolodno* [ 'Dehors, il commençait à faire froid' ].

*V komnate bylo svetlo* [ 'Dans la pièce, il faisait clair' ].

*Nam bylo očen' veselo* [ 'On était très joyeux/ On s'amusait beaucoup' ].

Les mots *xolodno*, *svetlo* et *veselo*, qui figurent dans ces exemples, affirme Ščerba, ne peuvent pas être considérés comme des adverbes, puisque ces derniers se rapportent aux verbes (ou aux adjectifs), alors que nous avons affaire à des copules. Ils ne ressemblent pas non plus à la forme du neutre singulier des adjectifs car les adjectifs qualifient des substantifs, qui, dans ce cas, sont totalement absents (Ščerba, 1974 [1928], p. 89).

Ces conclusions portent Ščerba à supposer<sup>9</sup> l'existence d'une catégorie spécifique qu'il appelle la catégorie d'état [*'kategorija sostojanija'*]. L'auteur considère, comme marques formelles de cette catégorie, premièrement, son invariabilité [*'neizmenjaemost'*], et, deuxièmement, son emploi avec le verbe-copule. Le premier trait la distingue des adjectifs et des verbes, et le second la distancie des adverbes.

On pourrait actuellement définir la catégorie d'état de la façon suivante : ce sont des mots reliés par une copule, mais qui ne sont ni totalement des adjectifs, ni le nominatif du substantif ; ils sont exprimés soit par une forme invariable, soit par un substantif avec préposition, ou par des formes avec des terminaisons de genre (-o, -e) (ex. *iskrenne* [*'sincèrement'*]) pour le neutre, ou par l'instrumental des substantifs (qui perd alors son premier sens d'instrumental). (Ščerba, 1974 [1928], p. 91)

Nous arrivons ici à un point extrêmement important. D'après Ščerba, la catégorie d'état n'est pas une catégorie « claire et convaincante » en russe. Il trouve de nombreux arguments pour appuyer sa position. Ainsi, le terme d'état ne regroupe pas uniquement les formes impersonnelles, mais conviendrait également, affirme-t-il, pour décrire d'autres mots<sup>10</sup> comme

*Ja gotov* [*'je suis prêt'*, adj. forme courte]  
*ja dolžen* [*'je dois'*, adj. forme courte]  
*ja rad/ radujus'* [*'je suis content'*, adj. forme courte / je me réjouis de', verbe]  
*ja sposoben* [*'je suis capable'*, adj. forme courte]  
*ja v sostojanii* [*'je suis dans l'état de'*]/ *ja mogu* [*'je peux'*]  
*ja bolen* [*'je suis malade'*, adj. forme courte]/ *ja boleju*<sup>11</sup> [*'je suis malade'*, verbe]  
*ja nameren* [*'j'ai l'intention'*, adj. forme courte]/ *ja namerevajus'* [*'je m'apprête à'*, verbe]  
*ja družen* [*'je suis ami avec'*, adj. forme courte]/ *ja družu* [*'je suis ami avec'*, verbe]  
*ja znakom* [*'je connais qqn'*, adj. forme courte]/ *ja znaju* [*'je connais qqn'*, verbe]

(Ščerba, 1974 [1928], p. 90)

<sup>9</sup> L'auteur introduit, en effet, la modalité subjective : *možet byt', my imeem zdes' delo s osoboj kategoriej sostojanija* [*'peut-être avons-nous ici affaire avec une catégorie spécifique, la catégorie d'état'*] (Ščerba, 1974 [1928], p. 90).

<sup>10</sup> Nous présentons les exemples de la même façon qu'ils figurent dans l'article de Ščerba.

<sup>11</sup> Verbe d'état qui veut dire « être malade ». Dans cet exemple et dans les exemples suivants, Ščerba cite l'adjectif à la forme courte et le verbe sémantiquement proche.

Ščerba s'empresse aussitôt de préciser la différence assez subtile entre des expressions de premier abord synonymiques. Ainsi,

*gotovyj* ['prêt', adj. forme longue] face à *gotov* ['prêt', adj. forme courte]  
*dolžnyj* ['redevable', adj. forme longue] face à *dolžen* ['je dois', adj. forme courte]

possèdent en russe un sens différent (*Ibid.*).

A ce niveau d'analyse, un fait nous semble mériter une attention particulière. La majorité des études sur les états présente une erreur terminologique majeure. Contrairement à Ščerba lui-même, la présomption est que la catégorie d'état est une partie du discours à part entière. D'ailleurs, les titres des articles à ce sujet sont révélateurs de ce point de vue<sup>12</sup>. Cependant, en parlant de la catégorie d'état en russe, Ščerba emploie le verbe *vyrabatyvaetsja* ['est en train de se former']. Sa définition n'est qu'une hypothèse de travail. Il se limite à donner une définition stricte de la catégorie d'état.

Si l'on n'admet pas l'existence dans la langue russe de la catégorie d'état (que nous pourrions autrement appeler, en l'absence d'un terme meilleur, un adverbe prädicatif, en suivant Ovsjaniko-Kulikovskij), alors des mots tels que *pora* ['c'est l'heure / il est l'heure de'], *xolodno* ['il fait froid'], *navesele* ['être pompette'], etc., ne peuvent toujours pas être considérés comme des adverbes, ils resteront en dehors de toute catégorie. (Ščerba, 1974 [1928], p. 91)

Ščerba est donc tout à fait conscient que les frontières de ladite catégorie ne sont pas étanches. Les éléments d'analyse qui suivent permettent de s'en rendre compte.

### 3.2. L'ÉTAT CONFRONTÉ À L'ACTION ET À LA QUALITÉ

Ščerba est convaincu de la nécessité d'opposer les couples formés de l'adjectif et du verbe correspondant du type

*Ja vesel – ja veseljus'*. ['Je suis joyeux', adj. forme courte – 'je m'amuse', verbe<sup>13</sup>]

Tous deux expriment un état. Or, dans l'exemple de gauche, dans la nomenclature de Ščerba, il s'agit d'un «état tout court», alors que, dans celui de droite, «l'état est conçu comme action» [*sostojanie v vide dejstvija*']. D'après lui, cette opposition transparaît dans d'autres contextes :

<sup>12</sup> Baliašvili, 1952; Pospelov, 1955 ; Cimmeric, 1982; L'Hermitte, 1964, pour n'en citer que certains. L'article de Šapiro (Šapiro, 1955) constitue une exception à ce titre en proposant une analyse fine de la conception du célèbre linguiste.

<sup>13</sup> Nous avons traduit l'adjectif et le verbe de deux façons différentes. Il va de soi qu'en fonction du contexte, la traduction pourrait être la même.

*On šuměn* ([‘il est bruyant’] état) vs *on šumit* ([‘il fait du bruit’] action) vs *on šumlivyj* ([‘il est bruyant’] qualité<sup>14</sup>)

*On serdit* ([‘il est fâché’] état) vs *on serditsja* ([‘il se fâche’] état conçu comme action) vs *on serdityj* ([‘c’est un homme irritable’] qualité)

*On grusten* ([‘il est triste’] état) vs *on grustit* ([‘il est triste’] état conçu comme action) vs *on grustnyj* ([‘c’est un homme mélancolique’] qualité).

(Ščerba, 1974 [1928], p. 90)

Plus loin, Ščerba analyse les états n’ayant pas de parallèles verbaux<sup>15</sup> :

*On pečalen* [‘Il a du chagrin’]/ *On – pečal’nyj* [‘Il est chagriné’]

*On dovolen* [‘Il est content’]/ *On – dovol’nyj* [‘Il est content’]

*On krasen kak rak* [‘Il est rouge comme une pivoine’]/ *Flagi – krasnye* [‘Les étendards sont rouges’]

*Palka velika<sup>16</sup> dlja menja* [‘Ce bâton est trop grand pour moi’]/ *Palka – bol’saja* [‘Ce bâton est grand’]

*Sapogi maly mne* [‘Ces bottes sont trop petites pour moi’]/ *Èti sapogi – sliškom malen’kie* [‘Ces bottes sont trop petites’]

*Moj brat očen’ bodr* [‘Mon frère a beaucoup de tonus’]/ *moj brat – vseгда bodryj* [‘Mon frère est toujours tonique’].

(Ščerba, 1974 [1928], p. 90)

Comme on peut le constater face à ces exemples, l’état, selon Ščerba, est souvent exprimé par un adjectif à la forme courte alors que la qualité est souvent exprimée par la forme longue de l’adjectif.

Ce qui pourrait sembler une hésitation de la part de Ščerba témoigne en réalité de sa rigueur scientifique et de son esprit universaliste. Dans un souci d’approfondir son analyse, ce linguiste fait appel à la comparaison entre le russe et le français. Une parenthèse s’impose quant au recours de Ščerba à la traduction en français. On sait qu’un des domaines de l’activité de Ščerba, c’était précisément la lexicographie et la compilation des dictionnaires bilingues, et notamment du dictionnaire russe-français, utilisé encore de nos jours dans les universités du monde entier. Il prêtait une

<sup>14</sup> Dans cet exemple et dans les deux exemples qui suivent, Ščerba met en parallèle un adjectif à la forme courte, un verbe et un adjectif à la forme longue, tous sémantiquement proches. En fonction du contexte, la forme longue et la forme courte peuvent renvoyer à une même situation de la réalité. De ce fait, nous les avons parfois traduites de la même façon. Or, l’auteur tient à spécifier, au moyen des parenthèses, si telle ou telle caractéristique est vue comme un état passager ou comme une qualité constante.

<sup>15</sup> L’auteur confronte la forme courte et la forme longue de l’adjectif.

<sup>16</sup> La forme courte de l’adjectif *bol’soj* [‘grand’] se forme au moyen de supplétisme : *velik*.

attention particulière aux faits langagiers propres à chaque langue, et, de ce fait, intraduisibles. Une perspective *contrastive* n'était donc pas un mot d'ordre sans fondement dans sa doctrine, mais une exigence dictée par son approche.

Ščerba retrouve l'opposition «état-action» dans les exemples suivants, qu'il traduit en français :

*Ja byl soldatom* [état : 'j'ai été soldat', substantif à l'instrumental] vs *Ja soldatsvoval* [état conçu comme action, verbe] vs *Ja byl soldat* [substantif au nominatif – 'j'ai été un soldat', état]

*Ja byl trusom s etoj scene* ['J'ai agi comme un lâche à ce moment']/ *Ja trusil* ['J'ai été lâche'] / *Ja bol'šoj trus* ['Je suis un gros lâche', état]

*Ja byl začinščikom v etom dele* ['J'ai été l'initiateur de cette affaire']/ *Ja byl vseгда i vezde začinščikom* ['J'ai toujours été l'initiateur de toutes les affaires' état]

(Ščerba, 1974 [1928], pp. 90-91)

### 3.3. OUI OU NON À LA CATÉGORIE D'ÉTAT

Dans la partie conclusive de son étude, Ščerba est hésitant.

Même si tous ces parallèles n'ont probablement pas renforcé ma nouvelle catégorie, puisqu'elle s'exprime par une multitude de marques, je considère avoir démontré l'aspiration de la langue russe à créer une nouvelle catégorie, la catégorie d'état, qui s'est élaborée par des chemins différents et variés et qui n'a pas encore reçu, et ne recevra probablement pas, de marque unique commune. (Ščerba, 1974 [1928], p. 91)

Ščerba entre ici dans une perspective d'empiriste. Pour caractériser de façon essentielle sa démarche, on pourrait dire qu'il garde la même logique au cours de toute cette étude sur les catégories grammaticales. C'est cette perspective qui lui permet d'envisager la catégorie d'état non à partir des études de ses prédécesseurs, mais à partir de l'expérience même.

Ainsi, Ščerba considère comme faisant partie de la catégorie d'état les mots et expressions tels que *byt' navesele* ['être pompette'], *byt' nagotove* ['être sur pied'], *byt' nastorože* ['être sur ses gardes'], *byt' замуžем* ['être mariée'], *byt' v sostojanii* ['être en état de'], *byt' načeku* ['être sur le qui-vive'], *byt' bez čuvstv* ['être sans connaissance'], *byt' v sjurtuke* ['porter une redingote'], etc. Dans tous les exemples cités, explique-t-il, le verbe *byt'* est une copule, et non un verbe plein. Dès lors, les mots *navesele*, *nagotove* peuvent difficilement être appelés adverbess. Ici, préconise-t-il, ils expriment un *état*. Mais, de par l'absence de formes

parallèles qui pourraient exprimer une action ou une qualité, cette idée n'est pas suffisamment marquée<sup>17</sup>.

Nous aimerions préciser que les exemples cités ont fait l'objet de maintes critiques<sup>18</sup>. Il convient cependant de mettre en avant le caractère pionnier de l'étude de Ščerba. La liste des expressions citées se présente, sous cette lumière, comme une hypothèse de travail fructueuse, ce que démontrent d'ailleurs tant la quantité que la qualité des travaux menés dans cette direction depuis. Ščerba était parti de la critique des classifications existantes et a dégagé une nouvelle catégorie grammaticale, celle de l'état. Il est primordial de revenir sur ce point puisque l'enjeu est capital. Ščerba insiste sur la nécessité d'*inverser* la démarche traditionnellement admise dans la grammaire scolaire. Partir des faits de la langue pour construire la théorie, et ne pas imposer à la langue une théorie préconstruite. Ce qu'il reproche à d'autres grammairiens, c'est précisément cet aspect *a priori* de leurs théories, qui entre en contradiction avec les déclarations sur la nécessité de partir des faits de la langue. C'est une thématique qui reviendra constamment dans les ouvrages de Ščerba touchant à l'enseignement des langues à l'école.

## CONCLUSION

Le renouveau, qui caractérise les années 1920-1930 pour la linguistique soviétique, touche à tous les domaines sans exception. Nous le voyons, dans cet article, à l'exemple de la classification des parties du discours que Ščerba soumet à critique. Il est essentiel de suivre comment, à partir d'observations empiriques, ce chercheur est amené à revoir les classifications existantes «imposées à la langue» et à révolutionner l'approche de l'analyse grammaticale.

L'analyse du cheminement qu'a suivi la pensée de Ščerba nous donne quelques éléments de réflexion sur la nécessité de définir la catégorie d'état et sur son «divorce» d'avec les autres catégories grammaticales. Cette idée, qui constitue une véritable percée théorique, a ouvert la voie à d'autres chercheurs qui se consacreront à ce problème dans les décennies qui suivront.

© Irina Thomières

---

<sup>17</sup> Ščerba, 1974 [1928], p. 91.

<sup>18</sup> V. notamment Pospelov, 1955, ainsi que l'histoire des débats dans Rezunova, 2005.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BALIAŠVILI O., 1952 : *Vopros o kategorii sostojanija v russkom jazyke*, thèse de doctorat, Tbilisi. [‘Le problème de la catégorie d’état en russe’]
- COMTET Roger, 1995 : « L’école phonologique de Leningrad et l’école phonologique de Moscou », *Histoire Épistémologie Langage*, vol. 17/2, pp. 183-209.
- CIMMERING A., 1988 : « Istorija odnoj polemiki », *Jazyk i rečevaja dejatel’nost’*, N° 1, pp. 63-87. [‘L’histoire d’une polémique’]
- DURNOVO Nikolaj, 1923 : « Čto takoe sintaksis? », *Rodnoj jazyk v škole*, N° 4, pp. 66-67. [‘Qu’est-ce que la syntaxe?’]
- IVANOVA Irina, 2003 : « Les contacts franco-russes en phonétique expérimentale: l’abbé Rousselot et ses stagiaires russes », R. Comtet (éd.), *Entre Russie et Europe : itinéraires croisés des linguistes et des idées linguistiques, Slavica Occitania*, N° 17, pp. 83-91.
- , 2008 : « Le rôle de l’Institut Zhivogo Slova (Petrograd) dans la culture russe du début du XX<sup>ème</sup> siècle », *Cahiers de l'ILSL*, N° 25, pp. 149-167.
- KOKOCHKINA Irina, 2004 : *Typologie des prédicats d’états*, Thèse de doctorat soutenue le 24 juin 2004 sous la direction de Gaston Gross, Université Paris XIII – Nord.
- , 2008 : « Les prédicats d’états en russe : essai de typologie », *Construire le temps. Etudes offertes à Jean-Paul Sémon*, Paris : Institut d’études slaves, pp. 21-38.
- , 2009 : « Paramètres de description des états », *Cahiers de lexicologie*, N° 95-2, pp. 115-129.
- L’HERMITTE René, 1964 : « De la ‘catégorie d’état’ en russe », *Revue des études slaves*, N° 40, pp. 138-142.
- MATUSEVIČ Margarita, 1957 : « Predislovie », in L.V. Ščerba, *Izbrannye raboty po russkomu jazyku*, Moskva : Gosudarstvennoe učebno-pedagogičeskoe izdatel’stvo Ministerstva prosveščeniya RSFSR. [‘Préface’]
- MUXIN Mixail, 1976 : *Lingvističeskij analiz teksta*, Leningrad : Nauka. [‘Analyse linguistique du texte’]
- OVSJANIKO-KULIKOVSKIJ Dmitrij, 1902 : *Sintaksis russkogo jazyka*, Sankt-Peterburg. [‘La syntaxe russe’]
- , 1903 : « O prepodavanii sintaksisa russkogo jazyka v srednix učebnyx zavedenijax », *Vestnik vospitanija*, N° 1, pp. 1-14. [‘A propos de l’enseignement de la syntaxe russe dans les écoles secondaires’]
- PEŠKOVSKIJ Aleksej, 1914 : *Russkij sintaksis v naučnom osveščeni*, Moskva. [‘La syntaxe russe sous un éclairage scientifique’]

- POSPELOV N.S., 1955 : « V zaščitu kategorii sostojanija », *Voprosy jazykoznanija*, N° 2, pp. 55-65. [‘Pour défendre la catégorie d’état’]
- REZUNOVA Maria, 2005 : « K probleme časterečnoj klassifikacii slov v jazykax », *Izvestija Rossijskogo Gosudarstvennogo Pedagogičeskogo Universiteta im. A.I. Gercena*, Vol. N° 11, <http://cyberleninka.ru/article/n/k-probleme-chasterechnoy-klassifikatsii-slov-v-yazykah>, consulté le 26.03.2014. [‘Le problème de la classification des mots en parties du discours’]
- ŠČERBA Lev, 1974 (1928) : « O častjax reči v russkom jazyke », in L. Ščerba, *Jazykovaja sistema i rečevaja dejatel’nost’*, Leningrad : Nauka, 1974, pp. 77-100. [‘Les parties du discours dans la langue russe’]
- , 1931 : « O trojakom aspekte jazykovyx javlenij i ob èksperimente v jazykoznanii », *Izvestija Akademii Nauk SSSR*. [‘A propos du triple aspect des phénomènes langagiers et de l’expérimentation en linguistique’]
- , 1939 (réd.) : *Russko-francuzskij slovar’*, éds L.V. Ščerba, M.I. Matusevič, réd. L.V. Ščerba, 2<sup>e</sup> éd., Moskva. [‘Dictionnaire français-russe’]
- , 1957 : *Izbrannye raboty po russkomu jazyku*, Moskva : Gosudarstvennoe učebno-pedagogičeskoe izdatel’stvo Ministerstva prosveščeniya RSFSR. [‘Œuvres choisies sur la langue russe’]
- ŠAPIRO A., 1955 : « Est’ li v russkom jazyke kategorija sostojanija », *Voprosy jazykoznanija*, N° 2, pp. 42-54. [‘La catégorie d’état existe-t-elle en russe ?’]
- SÉRIOT Patrick, 1999 : *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*, Paris : P.U.F.
- , 2004 : « Limites, bornes et normes : la délicate constitution de l’objet de connaissance en sciences humaines », *L’unebêvue, revue de psychanalyse*, N° 22, *La politique sexuelle des mots*, pp. 139-152.
- SIMONATO Elena, 2004 : « Une phonologie à base psychologique ? (Les conceptions de Baudouin de Courtenay et de Scherba) », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, N° 56, Genève, pp. 241-255.
- , 2006 : « La linguistique de la révolution d’Octobre et les premiers pas de la phonologie en URSS », *Slavica Gandensia*, N° 33/2006, pp. 217-232.
- , 2010 : « L’émergence de la phonologie en Russie : entre expérimentation et nécessité », in *Le chaos de l’ordre, l’ordre d’un chaos, Hommages à Leonid Heller*, éds A. Dobritsyn, E. Velmezova, Bern : Peter Lang, pp. 461-472.
- UŠAKOV Dmitrij, 1926, *Russkij jazyk*, Moskva-Leningrad. [‘Langue russe’]
- ZINDER Lev, MATUSEVIČ Margarita, 1974 : « L.V. Ščerba. Osnovnye vëxi ego žizni i naučnogo tvorčestva », in L.V. Ščerba, *Jazykovaja sistema i rečevaja dejatel’nost’*, Leningrad : Nauka, pp. 5-22.

[‘L.V. Ščerba. Les principaux jalons de sa vie et de son œuvre scientifique’]

ZINDER Lev, MASLOV Jurij, 1982 : *Ščerba — lingvist, teoretik i pedagog*, Leningrad : Nauka [‘Ščerba, linguiste, théoricien, pédagogue’]



Image 2. Un cours de phonétique donné par L.V. Ščerba à l'Université de Petrograd<sup>19</sup>.

<sup>19</sup><http://fra.1september.ru/article.php?ID=201001204>, consulté le 26.03.2014.

## **La phonologie et la phonétique appliquée au département de phonétique de l'université de Leningrad (1950-1970)**

Natalia SVETOZAROVA  
*Université de Saint-Petersbourg*

### ***Résumé :***

Cet article explore une période particulièrement riche de l'histoire de la phonologie en Russie, à savoir les années 1950-1970. Il décrit les activités du département de phonétique de l'Université de Leningrad, dont les recherches se fondaient sur les découvertes du linguiste Lev Ščerba. L'article se focalise sur la phonologie dite «léningradoise» et sur ses différences d'avec les autres écoles phonologiques. L'auteur décrypte notamment le lien entre la théorie phonologique et la pratique dans deux domaines, à savoir l'enseignement des langues étrangères et la collaboration transdisciplinaire avec les téléphonistes et les orthophonistes.

***Mots-clés :*** phonétique, phonologie, Ščerba, Baudouin de Courtenay, Ecole phonologique de Leningrad, orthophonie, linguistique soviétique, phonétique expérimentale.

A Mirra Veniaminovna Gordina, la plus ancienne membre de notre département et gardienne de ses traditions, avec mes remerciements<sup>1</sup>.

## INTRODUCTION

Notre publication est consacrée à une période particulièrement fructueuse dans l'histoire de la phonologie et de la phonétique en Russie, à savoir les années 1950-1970, et dont j'ai été le témoin, alors jeune philologue, spécialiste de langues romano-germaniques, qui entamais mon travail au département de phonétique de l'université de Saint-Petersbourg (alors dénommée Leningrad). Il s'agissait déjà à l'époque, d'un département hors pair, fondé par Baudouin de Courtenay (1845-1929) et dirigé par Sergej Konstantinovič Bulič (1859-1921). A l'époque, il était dirigé par deux élèves de Ščerba, Margarita Ivanovna Matusevič et ensuite, Lev Rafailovič Zinder. Trois aspects, à premier abord fort divergents, de la doctrine phonétique y étaient étudiés. En tant que département universitaire, il avait pour mission d'enseigner la phonétique pratique de trois langues (anglais, français, allemand). Il réunissait plusieurs théoriciens de la phonologie, qui dispensaient des cours de phonétique générale. Enfin, au sein de ce département furent réalisées les toutes premières recherches appliquées (acoustiques, physiologiques, perceptives) portant sur la parole vivante. Ces dernières étaient conduites en contact étroit avec des spécialistes venant des autres domaines du savoir (et souvent, selon leurs requêtes). Cette «triple union» contribua à former un nouveau domaine de la recherche phonétique, généralement appelée «école phonologique de Ščerba/ de Saint-Petersbourg/ de Leningrad», dont la caractéristique essentielle est le lien indissoluble entre théorie et pratique, entre phonologie et phonétique.

En guise d'épigraphe, j'aimerais raconter une histoire bien réelle. Dans les années 1980, le département de phonétique de l'université de Leningrad reçut la visite du célèbre phonéticien finnois, chef du département de phonétique de l'université d'Helsinki, le professeur Antti Iivonen<sup>2</sup>. Il voulut tout savoir sur les différentes activités de notre département, il fut fort satisfait de sa visite, puis dit en partant qu'il avait été impressionné par la manière dont nous avons pu réunir avec succès la linguistique et la phonétique. Les enseignants présents lors de son discours ne purent que sourire et expliquer au professeur que pour nous, la

<sup>1</sup> Dans cette publication, nous nous appuyons sur l'article de Svetozarova et M.V. Gordina (Gordina, Svetozarova, 2011), ainsi que sur nos discussions de caractère privé.

<sup>2</sup> Antti Iivonen dirigea le Département de Phonétique de l'Université d'Helsinki de 1977 à 2000, puis de 2004 à 2005.

phonétique n'est qu'un des aspects de la linguistique et il ne s'agit aucunement de les relier artificiellement. Lev Rafailovič Zinder, notre professeur, nous avait répété qu'il se considère avant tout d'abord comme le linguiste généraliste, et ensuite comme le phonéticien.

## 1. L'HÉRITAGE DE ŠČERBA

Les trois domaines des activités de notre département cités ci-dessus sont liés au nom de son fondateur et son premier président, Lev Ščerba. Je rappellerai brièvement l'histoire de notre département de phonétique qui porte le nom de Ščerba et qui fait actuellement partie de l'Institut des études philologiques<sup>3</sup>.

Le Cabinet de phonétique expérimentale fut créé en 1899 auprès du département de grammaire comparée et de sanscrit à l'initiative de Sergej Konstantinovič Bulič (1859-1921). Dix ans plus tard, en 1909, Ščerba en devint le conservateur, grâce à qui fut créé le Laboratoire de phonétique expérimentale. En 2001, nous avons organisé (avec un certain retard) une conférence internationale pour marquer le 100<sup>ème</sup> anniversaire de la phonétique expérimentale en Russie<sup>4</sup>. Auparavant, Ščerba avait passé deux ans à l'étranger, notamment à Paris chez Rousselot, à Leipzig chez E. Sievers (1850-1932) et K. Brugmann (1849-1919).

Le département de phonétique fut spécialement créé pour Ščerba en 1932 en créant une chaire de linguistique générale et comparée, qu'il administra dès 1917 (en réalité dès 1916), avant d'être remplacé par N.Ja. Marr, dont Ščerba n'accepta jamais la doctrine. En 1936 le département fut réorganisé en département de phonétique et des méthodes d'enseignement des langues étrangères, ce qui s'expliquait par une grande actualité du problème du perfectionnement de l'enseignement des langues étrangères, ainsi que par l'intérêt tout particulier que Ščerba portait aux questions du bilinguisme et au rôle des langues étrangères pour la formation de la culture générale des élèves.

Naturellement, Ščerba en fut le premier président, il le dirigea jusqu'à son départ en 1941 d'abord en évacuation, et ensuite pour Moscou, après son élection en 1943 comme membre actif de l'Académie des Sciences. Par la suite, le département fut dirigé successivement par M.I. Matusevič (1941-1966), L.R. Zinder (1966-1977), L.V. Bondarko (1977-2007) et actuellement, par P.A. Skrelin.

Ščerba fonda toutes les traditions qui continuent de déterminer jusqu'à présent les spécificités de ce département, il s'employa à les faire perdurer. La fidélité aux traditions se manifeste aussi bien dans les grandes

<sup>3</sup> Notre exposé se base sur les données citées dans la monographie *Filologičeskij fakul'tet Sankt-Peterburgskogo gosudarstvennogo universiteta. Materialy k istorii fakul'teta*, 4<sup>e</sup> éd., Sankt-Peterburg, 2008. V. également Bondarko, 2001.

<sup>4</sup> V. *100 let èksperimental'noj fonetike*, 2001.

choses que dans les petites choses. Concrètement, nous préférons toujours nous servir de la transcription proposée par Ščerba, quelque peu différente de l'alphabet de l'Association Phonétique Internationale (API), bien que, certes, nous enseignons à nos étudiants les deux (Gordina, Svetozarova, 2001). Globalement, nous suivons les principes fondamentaux de la recherche linguistique énoncés par Ščerba, en nous employant à les éditer, à les commenter et à éditer ses écrits. Parmi ses commentateurs les plus célèbres, il convient de citer Matusevič, Zinder et Bondarko.

Zinder et Matusevič, qui comprenaient l'importance des travaux de Ščerba pour la linguistique, firent paraître plusieurs articles qui exposaient les thèses maîtresses de leur maître dans le domaine de la phonétique et de la phonologie. Leurs premières publications avaient pour titre «Ščerba phonéticien», par Matusevič, et «Ščerba et la phonologie» par Zinder, dans le recueil *Pamjati akademika L'va Vladimirovica Ščerby* [‘A la mémoire de l'académicien Lev Ščerba’] paru en 1951, à peine quelques années après la mort de Ščerba. Il est nécessaire de mentionner également leurs préfaces et leurs commentaires aux ouvrages de Ščerba, et notamment *Izbrannye raboty po russkomu jazyku* [‘Œuvres choisies sur la langue russe’] (1957), *Izbrannye raboty po jazykoznaniju i fonetike* [‘Œuvres choisies de linguistique et de phonétique’] (1958), *Jazykovaja sistema i rečevaja dejatel'nost'* [‘Système de la langue et activité langagière’] (1957).

En 1953, paraissait la quatrième édition de la monographie de Ščerba<sup>5</sup> *Fonetika francuzskogo jazyka* [‘Phonétique française’] munie de commentaires rédigés par Zinder et Bondarko, qui proposent une analyse détaillée de la doctrine de Ščerba. La même année, Zinder fit paraître l'ouvrage intitulé *Teorija russkogo pis'ma* [‘Théorie de l'écriture russe’] qu'on croyait perdue jusqu'à alors. Il est impossible d'omettre le livre écrit par Zinder et Ju.S. Maslov *Ščerba lingvist-teoretik i pedagog* [‘Ščerba linguiste, théoricien et pédagogue’], où on trouve une analyse détaillée et complète des principes linguistiques et méthodologiques élaborés par Ščerba.

Matusevič et Zinder se sont préoccupés toute leur vie durant à faire perdurer le Laboratoire de phonétique expérimentale créé par Ščerba. Ils poursuivirent les recherches expérimentales entreprises par celui-ci, et notamment les recherches au rayon X, les palatogrammes, ainsi que l'analyse oscillographique et spectrale, principalement sur le matériau russe. Ils développèrent les idées méthodologiques de Ščerba, ils appliquèrent à l'enseignement du russe comme langue étrangère les méthodes qui avaient été auparavant appliquées à l'enseignement des langues étrangères aux apprenants russophones.

D'après nous, le mérite essentiel de Zinder et de Matusevič consiste en leur propagande des idées de leur maître, et avant tout en leur longue

---

<sup>5</sup> La première édition date de 1937.

activité pédagogique (40 ans pour Matusevič et 60 ans pour Zinder). Ils préparèrent des cours et des séminaires brillants en phonétique générale et phonétique du russe, ils enseignèrent la phonétique des langues étrangères. Leur talent pédagogique se refléta dans leurs livres *Vvedenie v obščuju fonetiku* [‘Introduction à la phonétique générale’] (édité en 1941, 1948 et en 1959<sup>6</sup>) et *Sbornik zadač po obščemu jazykoznaniju* [‘Recueil d’exercices de linguistique générale’] (1957, 1965, 1987), de Zinder. Il s’agit des ouvrages qui devinrent des livres de chevet pour plusieurs générations de linguistes.

Au début de sa carrière scientifique et pédagogique, Matusevič collabora à la compilation du *Russko-francuzskij slovar’* [‘Dictionnaire russo-français’], qu’elle réélabora à plusieurs reprises. Après la mort de Ščerba, elle porta à terme le chapitre «La phonétique» de l’*Akademičeskaja grammatika ruskogo jazyka* [‘Grammaire académique du français’], parue en 1952.

Chaque année le 26 décembre, l’anniversaire du décès de Ščerba, l’université organise une séance plénière. Ščerba est décédé en 1944. La première séance à sa mémoire eut lieu en 1946. Depuis, la tradition de ces «séances à la mémoire de Ščerba» ne s’est jamais interrompue. A différentes séances, sont intervenus B.A. Larin (1947, 1954), V.F. Šišmarev (1953), M.I. Steblin-Kamenskij (1953), T.V. Stroevev (1956), V.G. Admoni (1958 et 1987), V.M. Žirmunskij (1959), Ju.S. Maslov (1988) et nombre de linguistes connus. Il en va de même des membres du département. Tous les exposés sont d’une manière ou d’une autre liés à la vie et à l’œuvre de Ščerba. Souvent, il s’agit de leurs souvenirs de Ščerba. Pour ne citer que quelques exposés :

R.I. Avanesov, *Rencontres avec Ščerba* (1972),

K.V. Uspenskij, *Mes souvenirs sur Ščerba* (1974),

M.I. Steblin-Kamenskij, *Comment j’ai passé un examen chez Ščerba* (1975),

N.A. Meščerskij, *Mes souvenirs sur Ščerba* (1980).

Le discours d’introduction du président du Département est une sorte de rapport sur les activités de l’année écoulée. Après la mort de Zinder (1995), et puis celle de Bondarko (1997) les séances étaient dédiées à la mémoire des anciens collaborateurs du département.

---

<sup>6</sup> Sur la base de ce livre a été édité le manuel Bondarko, Verbickaja, Gordina, 1983 (rééd. 1991, 2000, 2004.)



Image 1. R. Avanesov, L. Zinder et M. Matusevič à une séance à la mémoire de Lev Ščerba, université de Leningrad, début des années 1970. Archives personnelles de l'auteur. © N. Svetozarova, 2014

## 2. ÉVOLUTION DE LA THÉORIE PHONOLOGIQUE

Sur le plan théorique, le département de phonétique poursuit et développe les traditions de cette branche de la phonologie qui remonte à Baudouin de Courtenay, et qu'on a appelée «ščerbienne», ainsi que saint-pétersbourgeoise, ou leningradoise. On sait que les trois écoles phonologiques, celle de Prague, celle de Leningrad et celle de Moscou, remontent à Baudouin de Courtenay.

Les élèves de Ščerba (Matusevič et Zinder), ainsi que les élèves de ses élèves, Bondarko, Verbickaja, Gordina et Kasevič, ont fait énormément pour faire évoluer, pour compléter et préciser ses thèses en se fondant sur de nouvelles méthodes d'analyse expérimentale et théorique qui étaient inconnues à l'époque de Ščerba. Ainsi, Matusevič a toujours prêté une attention particulière à l'analyse phonétique et à la description des sons russes, alors que Zinder a perpétué la tradition des recherches phonologiques. Il a proposé une résolution originale de toute une série de problèmes et de questions problématiques dans le domaine de la phonétique du russe (ainsi que dans celle d'autres langues).

Nous pensons que la phonétique russe, avec ses oppositions uniques qui lui sont propres, avec son large spectre d'alternances, s'est avérée être le matériau idéal pour la genèse des doctrines phonologiques. Celle

élaborée par Ščerba à Leningrad, fut développée et enrichie plus tard par ses élèves Zinder et Matusevič et leurs élèves.

En acceptant globalement l'approche psychologique du phonème avancée par Baudouin de Courtenay, Ščerba a démontré que ce sont des *principes linguistiques* qui doivent être retenus comme fondamentaux lors de la délimitation du flux sonore. Il est nécessaire de confronter chaque son à un morphème et ainsi le délimiter des autres sons.

Malheureusement, Ščerba a laissé très peu d'écrits dans lesquels il a successivement exposé son regard novateur sur la théorie des phonèmes et sur l'analyse phonétique de la parole. Le rôle de Zinder, Matusevič, Bondarko, Gordina, Kasevič, nous semble d'autant plus important en tant que continuateurs des idées de Ščerba. Ils ont développé sa théorie pour les générations successives.

Ainsi, dans la «Préface» à la réédition des *Voyelles russes* (Ščerba, 1912) mentionnée plus haut, étaient soulignées les idées importantes, mais mentionnées en passant, ces idées «embryonnaires», qui plus tard seraient développées par ses disciples.

## 2.2. LES ANNÉES 1950

Les années 1950-1960 furent une époque où les discussions phonologiques furent fort brûlantes, comme le montre l'exemple de la discussion phonologique qui se déroula sur les pages des *Izvestija OLJa AN SSSR*. En 1963, eut lieu à Moscou la Conférence sur la linguistique structurale, consacrée aux problèmes essentiels de la phonologie. Il fallut défendre la doctrine phonologique de Ščerba contre les accusations injustes de physicalisme. Il est nécessaire de rappeler ici qu'on l'accusait également de s'éloigner de la doctrine de Baudouin de Courtenay, ainsi que d'anti-morphémisme. Nous aimerions citer ici, et c'est fort significatif sous ce rapport, l'anthologie parue en 1970, composée par A.A. Reformatskij et intitulée *Iz istorii otečestvennoj fonologii* [‘Histoire de la phonologie nationale’]. Dans sa préface, l'éditeur relate en détail cette discussion, en finissant cet essai par ces mots : «Ainsi, la montagne a accouché d'une souris, et de surcroît, assez minable»<sup>7</sup>.

Nous aimerions préciser que les relations personnelles entre les phonologues de Leningrad et ceux de Moscou étaient bonnes : les Moscovites suivaient avec intérêt les succès de la phonétique «de Leningrad», alors que les linguistes de Leningrad participaient aux discussions théoriques. Il est intéressant de constater que c'est notamment à cette période que la théorie canonique de l'Ecole phonologique de Moscou s'enrichit de théories alternatives, celle de S.I. Bernštejn (1892-1970), R.I. Avanesov (1902-1982) et M.V. Panov (1920-2001).

---

<sup>7</sup> Reformatskij, 1980, p. 46.

## 2.2. LES RECHERCHES DE ZINDER

C'est Zinder qui consacra, dans les années 1950-1970, de nombreux écrits aux problèmes théoriques de la science phonologique. Citons «Histoire de la doctrine sur le phonème» (1953, avec Matusevič), «Les principales écoles phonologiques» (1967), «Phonologie et phonétique» (1968), «Les valeurs minimales» (1970), «Contribution à l'étude de la composition des phonèmes dans la langue allemande moderne» (1973) et d'autres encore<sup>8</sup>.

On peut de bon droit dire que les partisans et les disciples de la phonologie de Ščerba étudiaient et la comprenaient réellement «selon Zinder». Celui-ci l'a complétée, l'a reformulée, l'a précisée.

Le spectre des intérêts linguistiques de Zinder était extraordinairement large. C'était non seulement un phonéticien hors pair et un linguiste généraliste, mais aussi le plus grand spécialiste dans le domaine de la germanistique, l'auteur (avec T.V. Stroeve) de l'une des meilleures grammaires théoriques de la langue allemande contemporaine et d'ouvrages dans le domaine de la phonétique historique et de la morphologie allemandes (Zinder, Stroeve, 1941, 1957, 1965, 1968)<sup>9</sup>.

La thèse selon laquelle il convient de résoudre tous les problèmes phonologiques en tenant compte de la réalité phonétique transperce dans tous les travaux phonétiques de Zinder. Il insiste sur l'indissolubilité de la phonétique et de la phonologie, qu'il conçoit comme deux aspects de la description de la partie sonore de la langue. C'est pourquoi ses études concrètes débouchent sur une théorie générale de la phonologie, et ses constructions théoriques s'appuient toujours sur des données phonétiques concrètes, ainsi que sur des recherches articulatoires détaillées, acoustiques et perceptives du matériau venu de différentes langues (russe, allemand, suédois, coréen, nivkh, etc.). Il est naturel que le russe, la langue maternelle des scientifiques, celle de Baudouin de Courtenay, mais aussi celle de Troubetzkoy et de Ščerba, fût constamment la base des raisonnements théoriques et des preuves.

Dans *La phonétique générale* de Zinder (Zinder, 1960, 1979) et dans nombre de ses articles, on trouve l'analyse du problème-clé de la théorie phonologique, à savoir la neutralisation des oppositions phonologiques. Comme on le sait, la relation envers ce problème divise ces écoles phonologiques, qui se sont formées sous l'influence certaine de la langue russe : l'école de Prague (la phonologie de Troubetzkoy), l'école phonologique de Moscou et l'école de Ščerba (dite également école de Leningrad, ou de Saint-Petersbourg).

---

<sup>8</sup> La liste complète des publications de Zinder se trouve dans Zinder, 2007.

<sup>9</sup> En 1997, après sa mort, les élèves de Zinder ont publié, sur la base de ses cours, son livre *Teoričeskij kurs fonetiki sovremennogo nemeckogo jazyka* ['Cours théorique de phonétique de l'allemand contemporain'] (V. Zinder, 2007).

### 2.3. UNE NOUVELLE VISION DU PHONÈME

Pour Zinder, qui concevait le phonème avant tout comme une unité sonore autonome de la langue, et non comme l'opposé ou comme un élément du morphème, les notions de neutralisation et d'homonymie des phonèmes sont inacceptables. C'est pourquoi dans les cas du type

*luk (luka) / lug (luga)* ['oignon', Nom. et Gén. / 'pré', Nom. et Gén.]

il voit l'homonymie des morphèmes, et, par conséquent, les concepts de l'alternance, dans

*luga / lug*

des phonèmes g/k, et non la réalisation de l'archiphonème (selon Troubetzkoy) ou la variante du phonème dans une position faible (selon l'Ecole phonologique de Moscou).

En outre, son interprétation phonologique de la consonne finale n'est pas fondée sur les caractéristiques personnelles phonétiques du son, mais sur sa perception par les locuteurs. Dans cette perspective, le fait que les mots *lug* et *luk* soient indifférenciés témoigne de leur composition phonologique identique.

Le matériau de la langue russe a été constamment utilisé lors de l'examen de tous les problèmes fondamentaux de la phonétique et de la phonologie russes. Zinder a consacré des ouvrages détaillés à certaines questions discutées.

En 1963 paraissait l'article «Fonematičeskaja suščnost' dolgogo palatalizovannogo [š':] v russkom jazyke» ['L'essence phonématique du [š':] long et palatalisé dans la langue russe'] (Zinder, 1963). Après avoir passé en revue les divers points de vue sur ce problème, Zinder propose sa propre vision qui se fonde sur le critère général de la division de la chaîne sonore en unités minimales linéaires sonores – les phonèmes. Le critère utilisé dans la doctrine phonologique de Ščerba est la délimitation en morphèmes ['*morfemnaja členimost'*]. Puisque dans la langue russe, il existe des cas indubitables de délimitation (*izvoz-čik* ['cocher'], *perepis-čik* ['recopieur'], etc.), nous avons affaire à la réalisation de deux combinaisons de phonèmes, présume-t-il. Ici, suite au caractère systémique de la langue, la délimitation se transpose également aux cas du type

*šči, ščetka* ['soupe aux choux', Nom. et Gén. / 'brosse', Nom. et Gén.]

car d'après ses caractéristiques phonétiques, le *šč* divisible ne se différencie pas du *šč* indivisible. Pour découvrir quelle combinaison de deux phonèmes se cache derrière la chuintante longue, on utilise le critère de l'opposition. Ainsi, la chuintante en question est opposée à toutes les combinaisons de phonèmes en russe, à part le /šč/, et par conséquent, il s'agit de la réalisation de cette combinaison.

Nous aimerions nous arrêter sur l'article intitulé «Ešče ob 'y' i 'i'» [ 'Encore une fois au sujet du 'y' et du 'i''] (Ščerba, 1969), qui éclaire de façon spectaculaire les différentes approches. Pour trancher des questions problématiques de phonologie, l'auteur souligne la nécessité d'utiliser *tous les faits* de la langue, y compris les mots séparés, les noms propres et les emprunts. C'est la prise en compte de ce matériau qui permet à Zinder de considérer le [y] et le [i] comme *deux phonèmes différents*, contrairement à certains linguistes qui ne tiennent pas compte des faits rares et marginaux.

Zinder consacrait une grande attention à l'étude des liens entre les rapports phonologiques et la réalité phonétique. Avec ses élèves, avant tout Bondarko et L.A. Verbickaja, il a entrepris des études portant sur la réalisation du trait pertinent dur/mou, sur les caractéristiques accentué/inaccentué dans la langue russe. Tout en tenant compte de l'importance des caractéristiques objectives, leur importance fonctionnelle était déterminée en vertu des données perceptives, étant donné que le comportement du locuteur reste le critère le plus important lors de la résolution des problèmes phonologiques.

Par leur activité pédagogique et scientifique, Matusevič et Zinder ont développé une solide base méthodologique pour l'étude ultérieure de la structure sonore du russe. Dans les années suivantes le département de phonétique, alors dirigé par Bondarko, déploya les études de phonétique russe dans différentes directions. Une attention spéciale fut accordée aux questions peu étudiées auparavant, comme la théorie de la syllabe, la structure phonétique des formes du mot, la formation des mots et des morphèmes (par exemple des ensembles post-accentués). Une grande importance était de plus accordée aux expériences sur la perception des paroles dans diverses conditions, qui apportent beaucoup pour la compréhension du véritable rapport entre le système phonologique abstrait et son fonctionnement réel dans la parole. Précisément à cela sont consacrés le livre de Bondarko *La description phonétique de la langue et la description phonologique de la parole* (Bondarko, 1981) et ses manuels de phonétique russe (Bondarko, 1977, 1998).

Les thèses les plus importantes contenues dans les travaux de Zinder et de Matusevič et bien connues des phonéticiens en Russie, ne se répandirent à l'étranger que ces dernières années. Parmi elles, on citera le critère de division en morphèmes comme critère de division linéaire de la chaîne sonore ou la nécessité de classer premièrement selon l'organe de production du son. Le critère de division en morphèmes a permis de formuler les différences entre les langues «phonématiques» et les langues «syllabiques» et de découvrir les conséquences phonétiques de ces différences. Plus tard, Zinder et Kasevič ont consacré à la phonétique des langues syllabiques plusieurs travaux, en particulier la monographie intitulée *Problèmes phonologiques de la linguistique générale et orientale* (1983), où pour la première fois est proposée une classification typologique des langues d'après le critère phonologique.

Les élèves et les disciples de Ščerba ont démontré le rôle important que jouent les postulats fondamentaux de sa théorie phonologique pour résoudre une variété de tâches pratiques (telles que l'enseignement des langues étrangères, la description de la structure sonore des langues non étudiées auparavant, la création d'alphabets pour les langues qui en sont dépourvues, et plus tard, l'analyse automatique et la synthèse de la parole).

### 3. L'ENSEIGNEMENT DE LA PHONÉTIQUE

Le nom complexe que porte notre département (Département de phonétique et des méthodes d'enseignement des langues étrangères) n'est pas fortuit. Comme il a été mentionné plus haut, il fut créé en 1932 spécialement pour Ščerba et en fonction de ses intérêts, qui se situaient dans le domaine de la phonétique et des méthodes d'enseignement des langues maternelles et des langues étrangères. Et quoique dans l'usage scientifique, ce nom complet soit utilisé uniquement dans des situations officielles, il faut dire que sa deuxième moitié reflète une partie essentielle de l'activité pédagogique de nos collègues. Cette application pratique de la théorie linguistique de Ščerba explique sa thèse au sujet des différents types de bilinguisme (pur et mixte), au sujet du rôle de la langue maternelle pour l'étude des langues étrangères et sur l'immense rôle de culture générale des langues étrangères<sup>10</sup>.

Plus concrètement, l'activité du département se répartit en plusieurs cours de volume inégal.

a) **Le Séminaire de phonétique générale** fait partie du cours d'«Introduction à la linguistique». Auparavant, ce séminaire était donné par Ščerba lui-même, et de nos jours il est dispensé par presque tous les enseignants du département, y compris par des enseignants débutants, en suivant une méthode commune. Il s'agit d'un cours fort concentré et bref (16 heures). On donne aux étudiants une triple tâche : acquérir les bases de la théorie phonologique, apprendre la transcription et résoudre des exercices linguistiques. Cet enseignement s'appuie sur le manuel écrit exprès dans ce but intitulé *Osnovy obščej fonetiki* ['Principes de phonétique générale'] par Bondarko, Verbickaja, Gordina, et édité en 1983 (réédité en 1991, 2000, 2004). Ce manuel a remplacé *Vvedenie v obščuju fonetiku* ['Introduction à la phonétique générale'] de Matusevič et un chapitre du *Sbornik zadač po obščemu jazykoznaniju* ['Recueil d'exercices en linguistique générale'] de Zinder (1957, 1965, 1987)<sup>11</sup>. En un temps bref, les étudiants apprennent les bases de la phonétique générale, celles de la

<sup>10</sup> V. Ščerba «Prepodavanie inostrannyx jazykov v srednej škole». Cet ouvrage est resté inachevé, il a été publié après le décès de son auteur, dans le volume intitulé *Prepodavanie jazykov v škole. Obščie voprosy metodiki*, Sankt-Peterburg, 2002.

<sup>11</sup> Nous pensons important de rappeler que cet ouvrage se fonde en partie sur le recueil d'exercices de linguistique, écrit par Baudouin de Courtenay (1912).

phonologie ščerbiennne, se familiarisent avec les thèses des autres écoles phonologiques (celle de Prague et celle de Moscou), discutent les problèmes fondamentaux de la phonétique russe. On se sert de tableaux et d'illustrations créés encore du temps de Ščerba.

b) **L'enseignement de la phonétique pratique** des langues étrangères (anglais, allemand, français, plus tard espagnol). C'est la fierté du département, notre «savoir-faire». Après ce cours, les bons étudiants acquièrent une belle prononciation de la langue étudiée. Malgré la réduction constante des heures d'enseignement, même de nos jours, après le passage au «système de Bologne», le cours de phonétique dure 2 années complètes (auparavant, il durait trois voire trois ans et demi). Une composante essentielle de ce cours, c'est sa partie intitulée **Cours d'introduction phonétique** («le mois phonétique»), obligatoire pour l'étude professionnelle d'une langue étrangère. C'est par ce cours que commence l'enseignement, il occupe dans le premier mois toutes les heures dédiées à l'étude pratique de la langue. La méthode fut mise au point par Ščerba, qui l'exposa dans son article introductif au «Cours d'introduction à la phonétique allemande» de son élève I.P. Suncova (Suncova, 1951). Elle repose sur l'idée de la liaison entre théorie et pratique, sur une méthode d'imitation consciente, au sein de laquelle la langue maternelle de l'élève se transforme d'ennemie en alliée. En un mois, sont acquis tous les phonèmes de la langue étudiée, ainsi que leurs allophones les plus importants, en comparaison constante avec la structure de la langue maternelle (le russe). Une importante partie de l'enseignement est constituée par des dictées phonétiques et l'analyse phonétique de la parole vivante.

c) Le **cours de phonétique théorique** des langues étudiées est proposé aux étudiants avancés, et, ce qui nous semble capital, après le cours de phonétique pratique. De plus, environ un quart du cours est consacré aux problèmes de phonétique générale, et l'accent est mis sur la résolution d'exercices d'analyse phonologique en langue étrangère. C'est Zinder qui évoque le rôle du cours d'introduction, c'est lui qui a dispensé le cours de phonétique théorique de la langue allemande, il l'a également proposé à tous les étudiants en langues vivantes. Le cours de phonétique générale était proposé à tous les étudiants en linguistique mathématique.

Dès les années 1950, les principes élaborés pour les langues étrangères furent appliqués avec succès à l'enseignement de la phonétique russe *pour étrangers*. La phonétique russe pour les étudiants du département du russe est enseignée par les enseignants du département de russe. Parmi eux, il y a beaucoup d'anciens étudiants de notre département.

Excepté les trois principales composantes du cursus, nos enseignants proposent une initiation aux méthodes d'enseignement des langues étrangères et dirigent les stages pédagogiques des étudiants-philologues. En dehors de l'enseignement principal, l'enseignement de phonétique est conduit dans le cadre du séminaire de doctorants et des cours de phonétique. Les principes méthodologiques de l'enseignement de

la phonétique se retrouvent dans une série de manuels écrits par les professeurs du département.

Il est naturel qu'au cours des dernières décennies, nombre de choses aient changé suite à l'introduction des méthodes informatiques dans l'enseignement. Dans le domaine de l'enseignement de la phonétique, les choses ont énormément changé à la fin des années 1990, quand, sur l'initiative de L.V. Bondarko, a été créé un nouveau département de «Phonétique et technologies de la parole», unique dans notre pays.

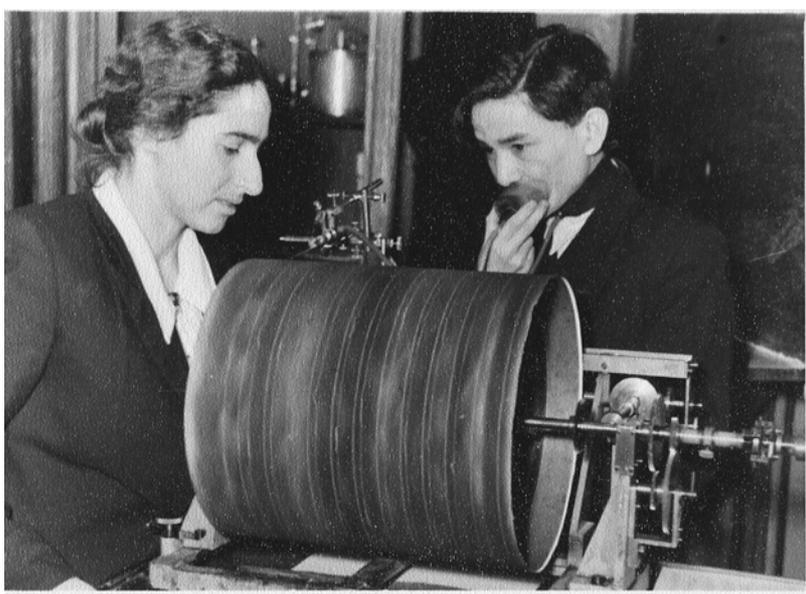


Image 2. M. Gordina, en collaboration avec un informaticien vietnamien, réalise un enregistrement à l'aide d'un kymographe. 1957, Université de Leningrad. Archives personnelles de l'auteur. © N. Svetozarova, 2014

#### 4. SÉMINAIRES AUDITIFS

Selon une tradition qui remonte également à Ščerba, une place à part dans la préparation des spécialistes en phonétique est occupée par «les séminaires auditifs». Ils furent dispensés à tour de rôle par Zinder, Matusevič, Gordina, et, de nos jours, par N.B. Vol'skaja. L'essentiel du séminaire consiste à déterminer la structure phonologique et les caractéristiques phonétiques d'une langue inconnue. On invite un locuteur natif, et l'enseignant compose des listes de mots (ou groupes de mots) illustrant les oppositions phonologiques potentielles. Les participants (de

jeunes enseignants, des doctorants, des étudiants avancés) écoutent les mots, les transcrivent, tentent d'imiter les sons et d'en reconstituer l'articulation. Après la discussion, l'enseignant donne la description finale de l'articulation et propose de décider du statut phonématique du son.

Ces séminaires auditifs étaient souvent organisés dans l'intérêt des doctorants ou des collaborateurs étudiant toutes sortes de langues, qui étaient choisies conformément aux tâches réelles des investigateurs. Ainsi, le spécialiste renommé de la langue esquimau Georgij Alexeevič Menovščikov (1911-1991) invitait des Esquimaux, et le séminaire auditif durait, selon les souvenirs de Gordina, presque le semestre entier. On écoutait également du géorgien, du vietnamien, du chinois, de l'albanais, du kabarde, plus tard de l'agul et plusieurs autres langues. Plusieurs thèses ont été soutenues sur la base des séminaires. Pour les doctorants du département, cela a toujours été un séminaire obligatoire, il était la base pour développer l'ouïe «phonétique».

De manière générale, l'étude des langues de l'Union soviétique, y compris celles des «petits peuples», des langues non écrites, est une autre direction des activités de notre département. Ce travail s'est développé de manière particulièrement large dans les années 1930, encore du temps de Ščerba. On étudiait les langues iraniennes, finno-ougriennes et les langues du Caucase. La thèse de Matusevič (soutenue à Saratov, pendant la guerre) portait sur la langue evenki.

## 5. RECHERCHES PHONÉTIQUES APPLIQUÉES

Tous les aspects de l'enseignement de la phonétique énumérés ici sont autant d'exemples brillants du lien entre théorie et pratique. L'alliance entre la théorie et la méthodologie donnent de bons résultats dans l'enseignement, tandis que l'expérience de l'enseignement, par exemple l'analyse des erreurs typiques, permet de comprendre les particularités de la structure sonore des différentes langues.

A notre avis, encore plus spectaculaire est la combinaison de la théorie et de la pratique qui s'est manifestée dans les études phonétiques *appliquées* que le département a entreprises sur l'initiative de Zinder dans les années 1950. Ici aussi, la tradition remonte à Ščerba, c'est-à-dire à l'époque de l'avant guerre. L'enrichissement mutuel est dans ce cas encore plus évident. En effet, grâce à cette collaboration, le département a reçu un nouvel équipement, à savoir : un spectrographe, un magnétophone avec têtes tournantes et d'autres appareils. Les contacts avec des physiciens, des mathématiciens, des physiologistes, des psychologues, des orthophonistes permettaient aux phonéticiens d'avoir accès à certaines méthodes d'analyse inaccessibles pour une faculté des lettres. Ainsi, par exemple, les radiogrammes se faisaient au sein de la polyclinique de l'Académie des Sciences.

La participation des phonéticiens au travail de l'estimation de la qualité de la communication est une des premières directions des études appliquées. M.V. Gordina se souvient : l'initiative venait des téléphonistes. Les linguistes ont mis au point des tableaux syllabiques et verbaux et des exercices *articulatoires* pour contrôler la communication. Zinder dirigeait un groupe de jeunes enseignants. Ils travaillaient sans dictionnaires de fréquence, ils tentaient de relever le lexique des étudiants, ce pour quoi on demandait de consulter le dictionnaire d'Ožegov et d'estimer le degré de connaissance des mots. Les tableaux de phrases étaient faits d'après les textes de la revue *Ogonek*.

L'intérêt pour cette tâche appliquée s'inscrivait dans la logique. Une fois de plus, ce fut Ščerba qui initia la collaboration avec l'Institut de l'automatique et de télémécanique de l'Académie des Sciences (A.V. Šorin), ainsi qu'avec le Laboratoire acoustique de l'usine de téléphones *Krasnaja zarja* (L.A. Varšavskij et I.M. Litvak). Sur commande de ce laboratoire et en collaboration avec Ščerba, V.K. Orfinskaja entreprit les premiers essais de contrôle de l'équipement téléphonique à partir du matériau russe. Un des résultats les plus importants de ces études fut la création, sur demande de l'Académie de l'Union des télécommunications, de tableaux articulatoires. Il s'agissait de groupes de sons absurdes prononcés par un speaker spécialement préparé, transmis et reçus par téléphone par un groupe d'auditeurs. La qualité du signal était définie en fonction de la quantité de sons correctement reçus. Aux dires de L.V. Bondarko, fut évaluée à l'aide de ces tableaux créés sous la conduite de Zinder notamment la qualité du microphone que Gagarine utilisa pendant sa mission dans l'espace<sup>12</sup>.

Le travail sur la compilation des tableaux articulatoires attira l'attention sur la nécessité d'en tenir compte lorsqu'on collectait des renseignements sur la combinaison des sons et sur la fréquence des combinaisons de certains sons dans la parole. Depuis lors, les recherches dans le domaine de la *statistique de la parole* font partie des activités du département. Le travail se fondait sur la transcription phonologique de textes appartenant à différents genres. Pour tenir compte des variantes, la transcription était réalisée par plusieurs phonéticiens, qui parcouraient le texte des yeux sans le prononcer et qui se fondaient sur leur propre prononciation, et les discussions des cas discutables étaient animées. Le volume du matériau atteignait les 100'000 signes, soit dix fois plus que chez A.M. Peškovskij dans sa recherche pionnière «10 tysjač zvukov» [10 mille sons'] (1925) (v. Bondarko, Zinder, Štern, 1977).

En 1958, eut lieu une séance de statistique de la parole et parut le recueil *Voprosy statistiki reči : Materialy soveščanija*, où fut publié l'article de Zinder «Au sujet de la probabilité linguistique».

---

<sup>12</sup> Plus tard, ces tableaux ont été retravaillés et complétés par A.S. Štern (1984, 2001).



Image 3. Des enseignants et des collaborateurs du département de phonétique au Laboratoire de phonétique expérimentale, années 1960. La deuxième depuis la droite est L. Bondarko. Archives personnelles de l'auteur. © N. Svetozarova, 2014

### 5.1. COOPÉRATION AVEC LES TÉLÉPHONISTES

Les besoins de coopérer avec les téléphonistes poussa à s'occuper sérieusement du problème de la *perception des sons de la parole*. Depuis lors, les recherches perceptives devinrent obligatoires dans tout travail expérimental au département de phonétique. Elles eurent un rôle de tout premier plan dans l'étude des couples de dures-molles en russe ; elles démontrèrent que pour former une consonne molle à partir d'une consonne dure, il ne suffit pas de rajouter la palatalisation (c'est-à-dire le soulèvement de la partie médiane de la langue vers le palais dur) et un passage de timbre /i/. Il est indispensable de supprimer la vélarisation (c'est-à-dire le soulèvement de la partie arrière de la langue vers le palais mou). Cela signifiait que, quoique du point de vue phonologique, c'est le trait «mou» qui est marqué dans la langue russe, du point de vue phonétique, l'opposition est formée par *deux traits* à la fois (Zinder, Bondarko, Verbickaja, 1964).

C'est notamment sur la base de l'étude de la perception des sons qu'on résolvait le problème extrêmement important de la définition, dans la conscience des locuteurs du russe, de la relation entre les phonèmes et les allophones conditionnés par la position. Tel était entre autres l'objectif de la thèse de doctorat de L.A. Verbickaja *Zvukovye edinicy russkoj reči i ix sootnošenie s ottenkami i fonemami (na materiale russkix glasnyx)* [Les unités sonores de la langue russe et leur relation avec les nuances et les

phonèmes'] (Verbickaja, 1965). Elle démontra que non seulement les informateurs confrontent les allophones aux phonèmes, mais qu'ils sont capables de saisir les différences entre allophones. En particulier, quand les allophones participent indirectement à la distinction des phonèmes voisins, les informateurs trouvent les moyens pour la transmission du caractère spécial des voyelles accentuées à côté des consonnes palatalisées.

De première importance fut la coopération, étroite et longue de plusieurs années, entre nos phonéticiens et le Laboratoire de physiologie de la parole de l'Institut de physiologie d'I.P. Pavlov (1849-1936) de l'Académie des Sciences, dirigé alors par L.A. Čistovič et V.A. Koževnikov. Ils s'occupèrent de l'étude des mécanismes de perception, à l'aide desquels l'individu dépasse la variabilité des propriétés acoustiques des signaux de la parole.

Une autre direction appliquée fut l'étude des propriétés phonétiques des divers paramètres du signal sonore (les caractéristiques acoustiques dur/mou dans les consonnes russes, celles des consonnes inaccentuées et des différents rythmes de prononciation) pour la reconnaissance automatique de la parole. Le travail du département dans cette direction débuta dans la période décrite, alors que les premières tentatives de reconnaissance des sons isolés, des sons voyelles prononcées et de quelques consonnes, remontent aux travaux du scientifique leningradois L.L. Mjasnikov des années 1941–1942, 10 avant les premiers travaux étrangers de la reconnaissance de la parole<sup>13</sup>.

La résolution de tâches pratiques rendait indispensable une étude détaillée des variantes de prononciation dans différents aspects de l'activité de la parole (lectures de listes de mots et de textes cohérents, l'exposé et le dialogue spontané), ainsi que dans les variétés dialectales et régionales du russe. Cette direction de recherches est à la base de l'analyse phonétique et statistique des groupes représentatifs d'informateurs et est devenue depuis lors un des points les plus importants du département. Pour cela, il y avait des textes expérimentaux spéciaux, y compris improbables, comme le célèbre exemple de la phrase «Glokaja kuzdra»<sup>14</sup>.

Toutes ces études étaient entreprises dans le cadre des soi-disant «Conventions de collaboration», c'est-à-dire de commandes formulées par des organisations externes. Y participaient les professeurs et les collaborateurs du département, qui recevaient un honoraire. Ces travaux permirent de «satisfaire la curiosité scientifique aux frais de l'Etat». Les rapports scientifiques étaient rédigés en trois exemplaires, à la machine à

---

<sup>13</sup>V. l'article de N.G. Zagorujko, 2008.

<sup>14</sup> «Glokaja kuzdra šteko budlanula bokra i kurdjačit bokrenka», phrase artificielle, inventée par Ščerba. Dans cette phrase, tous les morphèmes sont remplacés par des combinaisons sonores sans aucun sens. Néanmoins, le sens de la phrase est clair, affirmait Ščerba, car en russe, on peut déduire les caractéristiques sémantiques du mot à partir de sa structure morphologique. V. [https://ru.wikipedia.org/wiki/Глокая\\_куздра](https://ru.wikipedia.org/wiki/Глокая_куздра), consulté le 11.06.2014.

écrire, deux pour le client, et un restait au département. Sur leur base, on publiait des articles. Par la suite, les thèses de doctorat et les monographies étaient préparées. Participer à ces travaux était un honneur pour un jeune enseignant, une extraordinaire école scientifique. Les sujets concrets étaient dictés par les intérêts «des clients», mais on étudiait essentiellement les problèmes scientifiques fondamentaux. D'habitude, l'élaboration d'une seule recherche prenait une année. Certaines années, on traitait plusieurs sujets. Au total dans la période allant de 1958 à 1978, plus de 70 études furent réalisées. Voici la liste de certains des sujets :

1958 *Les sons fondamentaux du russe*

1959 *La dépendance de la qualité des consonnes de leur position phonétique*

1960 *L'album des clichés aux rayons X des articulations transitoires du russe*

1960 *Caractéristiques acoustiques de la différenciation des consonnes dures et molles en russe*

1960 *Compilation des tableaux articulatoires selon la méthode du choix*

1961 *Analyse phonétique du rôle des processus transitoires dans les combinaisons des voyelles et des consonnes en russe*

1963 *Caractéristiques acoustiques des sonantes russes*

1963 *Reconnaître les étalons sonores dans la parole russe*

1964 *Les unités sonores du russe et leur relation avec les nuances et les phonèmes*

1965 *Caractéristiques spectrales et temporelles des voyelles inaccentuées en russe*

1965 *Caractéristiques phonétiques des syllabes accentuées en russe.*

Ce rôle essentiel des études appliquées émerge à partir de la liste des travaux de Zinder. Dans les mêmes années où il écrivait ses travaux phonologiques, il produisit une série d'articles consacrés à des sujets pratiques, par exemple :

*Le laboratoire de phonétique expérimentale en soutien de l'industrie.*

*Tableaux articulatoires du russe.*

*Une tentative de collaboration entre les phonéticiens et les ingénieurs en transmission, 1957.*

*Au sujet de la probabilité en linguistique, 1958.*

*Principes linguistiques d'élaboration des tableaux articulatoires, 1959.*

*Aspect phonétique dans le problème de la reconnaissance automatique de la parole, 1969.*

En 1958 à l'initiative de Zinder, l'Université de Leningrad inaugura le premier cursus de Linguistique structurale et appliquée dans notre pays,

sur la base de laquelle en quatre ans se mit en place un département de linguistique mathématique (Gerd, 1993). Voici ce qu'en racontait Zinder lui-même, son premier président. « La genèse des nouvelles directions de la science est stimulée d'ordinaire par les besoins de la pratique. Il en fut ainsi avec la linguistique mathématique»<sup>15</sup>. Il est naturel que des contacts scientifiques et personnels les plus étroits se soient noués entre ce nouveau département et celui de phonétique, alors administré par Matusevič. Des liens scientifiques non moins solides existaient également avec les collègues de Moscou. Le département de linguistique structurale et appliquée de l'Université de Moscou, dirigé par V.A. Zvegincev (1910-1988), s'était ouvert en 1960. Mais en 1956, à la faculté des lettres de l'Université de Moscou s'était formé un séminaire de linguistique mathématique (dirigé par V.V. Ivanov et V.A. Uspenskij), et à l'Institut de linguistique, il y avait le département de linguistique appliquée (sous la conduite d'A.A. Reformatskij).

Nous citons ici les mots d'A.E. Kibrik (1939-2012) qui caractérisent toutes ces nouvelles structures scientifiques :

On ne peut pas considérer l'apparition de cette nouvelle branche [Linguistique structurale et appliquée, NdT] à la faculté des lettres de l'Université de Moscou uniquement comme le simple résultat de la conjoncture réussie. Toute la période précédente longue de cinq ans, celle du développement de la linguistique soviétique, se déroula dans les conditions d'un extraordinaire éveil intellectuel et émotionnel provoqué par le changement du climat politique en URSS (appelé suite à I. Ehrenburg 'le dégel'). En effet, il s'est produit un remplacement total des estimations idéologiques des domaines diffamés et poursuivis plus avancés du savoir (tels que la cybernétique, la génétique, etc.), le rideau de fer est tombé, en tout cas dans le domaine de l'information scientifique, on ouvrait la linguistique 'bourgeoise' jusqu'alors défendue, développé lors des dernières 30 années sous la devise de la méthode structurale et qui a prouvé la viabilité et la productivité. (Communication personnelle, N.S.)

La fin des années 1960 fut liée à une autre initiative extraordinairement importante qui a uni les études phonétiques théoriques et appliquées, à savoir la création du groupe dénommé «l'école-séminaire de toute l'Union sur le problème de la reconnaissance automatique des images auditives (ARKO)». Aux dires de N.G. Zagorujko :

L'idée de l'ARKO est née pendant la conférence ouvrière de 1963 à Novossibirsk (...). Ses participants, mathématiciens, ingénieurs, linguistes et physiologistes, sont arrivés à la conclusion que la discussion du problème de la communication orale était exceptionnellement utile pour permettre à chacun des participants de voir le problème dans sa totalité. Il a été décidé d'organiser une école-séminaire où des spécialistes éminents des différents aspects du problème feraient des exposés panoramiques et des cours d'étude où les participants

---

<sup>15</sup> Communication personnelle, N.S.

feraient des communications sur les résultats des dernières études. (Zagorujko, 2008)

Au début, les séminaires ARKO se déroulaient chaque année dans un endroit différent<sup>16</sup>. Les enseignants et les collaborateurs du département de phonétique de l'Université de Leningrad en étaient des participants assidus. Pour nous, c'était une belle occasion de présenter les nouvelles données expérimentales, et les nouvelles théories, pour les discussions fécondes et l'échange des expériences.

© Natalia Svetozarova  
traduit du russe par Elena Simonato

---

<sup>16</sup>ARKO-1 (Novossibirsk, 1965), ARKO-2 (Trakai, 1966), ARKO-3 (Novossibirsk, 1967), ARKO-4 (Kiev-Kanev, 1968), ARKO-5 (Soukhomi, 1969).

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 1951a : «Laboratorija èksperimental'noj fonetiki im. akad. L.V. Ščerby – v pomošč' proizvodstvu», *Doklady i soobščeniya filologičeskogo instituta LGU*, fasc. 3, Leningrad, p. 286-287. [‘Laboratoire de phonétique expérimentale au soutien de l’industrie’]
- 1951b : «Russkie artikuljacionnye tablicy», *Trudy Akademii*, fasc. 29-30, Leningrad : VKAS, p. 31-46, 119-198. [‘Tableaux articulatoires du russe’]
- 1957 : «Ob odnom opyte sodružestva fonetikov s inženerami svjazi», *Voprosy jazykoznanija*, № 5, p. 111-116. [‘Une expérience de collaboration des phonéticiens avec les ingénieurs en transmission’]
- 1958 : «O lingvističeskoj verojatnosti», *Voprosy statistiki reči. Materialy soveščanija*, Leningrad, p. 58-61. [‘Au sujet de la probabilité en linguistique’]
- 1959 : Lingvističeskie principy postroenija artikuljacionnax tablic, *Bulleten' kollokviuma po èksperimental'noj fonetike i psixologii reči. I : Simpozium po voprosam razborčivosti reči*, Moskva, p. 14-18. [‘Principes linguistiques d’élaboration des tableaux articulatoires’]
- 1969 : «Fonetičeskij aspekt v probleme avtomatičeskogo raspoznavanija reči», *Tezisy konferencii « Problemy prikladnoj lingvistiki »*, Moskva, p. 129-130. [‘Aspect phonétique dans le problème de la reconnaissance automatique de la parole’]
- 2001 : *100 let èksperimental'noj fonetike v Rossii. Materialy Meždunarodnoj konferencii*, Sankt-Peterburg : SPbGU [‘100 ans de phonétique expérimentale en Russie. Matériaux de la conférence internationale’]
- 2008 : *Filologičeskij fakul'tet Sankt-Peterburgskogo gosudarstvennogo universiteta. Materialy k istorii fakul'teta*, 4<sup>e</sup> éd., Sankt-Peterburg : Tipografija Bezobrazova [‘La faculté des lettres de l’université d’Etat de Saint-Petersbourg. Matériaux sur l’histoire de la faculté’]
- 1958 : *Voprosy statistiki reči. Materialy soveščanija*, Leningrad : LGU, [‘Questions de statistique de la parole. Matériaux de la séance’]
- BODUËN DE KURTENE Jan, 1912 : *Sbornik zadač po vvedeniju v jazykovedeniju, po preimuščestvu primenitel'no k russkomu jazyku*, Sankt-Peterburg. [‘Recueil d’exercices de linguistique, principalement en langue russe’]
- BONDARKO Lija, 1977 : *Zvukovoj stroj sovremennogo russkogo jazyka*, Moskva: Prosveščenie. [‘Composition sonore de la langue russe contemporaine’]

- , 1981 : *Fonetičeskoe opisanie jazyka i fonolgičeskoe opisanie reči*, Leningrad: Izdatel'stvo Leningradskogo universiteta. [ 'Description phonétique de la langue et description phonologique de la parole' ]
- , 1998: *Fonetika sovremennogo russkogo jazyka*, Sankt-Peterburg : Prosveščenie. [ 'Phonétique du russe contemporain' ]
- , 2001 : «Eksperimental'naja fonetika v Sankt-Peterburgskom gosudarstvennom universitete: vtoraja polovina stoletija», in *Sto let èksperimental'noj fonetiki v Rossii*, Sankt-Peterburg, p. 3-10. [ 'La phonétique expérimentale à l'université d'Etat de Saint-Pétersbourg' ]
- BONDARKO Lija, VERBICKAJA Ludmila, GORDINA Mirra, 1983 : in *Osnovy obščej fonetiki*, Sankt-Peteburg : SPbgu, 1991, 2000, 2004. [ 'Principes de phonétique générale' ]
- BONDARKO Lija, ZINDER Lev, STERN A., 1977 : «Nekotorye statističeskie xarakteristiki russkoj reči», in *Slux i reč' v norme i patologii*, fasc. 2, Leningrad, pp. 3-16. [ 'Quelques caractéristiques statistiques de la langue russe' ]
- GERD Aleksandr, 1993 : «Matematičeskaja i prikladnaja lingvistika v Sankt-Peterburgskom universitete», in *Strukturnaja i prikladnaja lingvistika*, fasc. 4, pp. 3-13. [ 'Linguistique mathématique et appliquée à l'université de Saint-Pétersbourg' ]
- GORDINA Mirra, SVETOZAROVA Natalja, 2001 : «K istorii universal'noj fonetičeskoj transkripcii (MFA i Ščerba)», *Jazyk i rečevaja dejatel'nost'*, tome 4, partie 1, Sankt-Peterburg : SPbGU, pp.226-243. [ 'Histoire de la transcription phonétique universelle (Ecole phonologique de Moscou i Ščerba)' ]
- , 2011, «Iz istorii izučenija zvukovogo stroja russkogo jazyka : fonolgičeskie i fonetičeskie problemy v trudax M.I. Matusevič i L.R. Zindera», in *Lingvistika ot Vostoka do Zapada. V čest' 70 letija V.B. Kaseviča*, Sankt-Peterburg : Nestor-istorija, pp. 93-100. [ 'Histoire de l'étude de la structure sonore de la langue russe : problèmes phonologiques et phonétiques dans les travaux de M.I. Matusevič et de L.R. Zinder' ]
- KASEVIČ Vadim, 1983 : *Fonolgičeskie problemy obščego i vostočnogo jazykoznanija*, Moskva : Nauka, réédité in V.B. Kasevič, *Trudy po jazykoznaniju v 2 tomax*, tome 1, Sankt-Peterburg : SPbGU, 2006, pp. 9-238. [ 'Problèmes phonologiques de la linguistique générale et orientale' ]
- KIBRIK Aleksandr E., 2009 : *Iz istorii kafedry i otdelenija strukturnoj/teoretičeskoj i prikladnoj lingvistiki (OSiPLO/OTiPL) 1960-2000*,
- <http://otipl.philol.msu.ru/about/history/part1.php> [ 'Histoire de la section et du département de linguistique structurale, théorique et appliquée (OSiPLO/OTiPL) 1960-2000' ]

- MATUSEVIČ Margarita, 1944 : *Vvedenie v obščuju fonetiku*, Leningrad, Moskva : Gosudarstvennoe učebno-pedagogičeskoe izdatel'stvo, 1959. [ 'Introduction à la phonétique générale' ]
- , 1951, « Ščerba kak fonetik », *Pamjati akademika L'va Vladimiroviča Ščerby*, Leningrad : Izdatel'stvo LGU, p. 73-81. [ 'Ščerba-phonéticien' ]
- , 1976 : *Sovremennyj russkij jazyk. Fonetika*, Moskva : Prosveščenie. [ 'Le russe contemporain' ]
- PEŠKOVSKIJ Aleksej, 1925 : « Desjat' tysjač zvukov », in A.V. Peškovskij, *Sbornik statej*, Moskva, Leningrad : Gosudarstvennoe izdatel'stvo [ 'Dix mille sons' ]
- REFORMATSKIJ Aleksandr, 1970 : *Iz istorii otečestvennoj fonologii*, Moskva : Nauka. [ 'Histoire de la phonologie nationale' ]
- SUNCOVA Irina, 1951 : *Vvodnyj kurs fonetiki nemeckogo jazyka*, Kiev : Literatura na inostrannyx jazykax. [ 'Cours d'introduction à la phonétique allemande' ]
- ŠTERN A.S., 1984 : *Artikuljacionnye tablicy. Metodičeskaja razrabotka dlja razvitija navykov audirovanija i testirovanija sluxovoj funkcii*, Leningrad. [ 'Tableaux articulatoires. Méthode pour développer les capacités d'audition et de test de la fonction auditive' ]
- , 2001 : *Russkie artikuljacionnye tablicy. Metodičeskaja razrabotka dlja razvitija navykov audirovanija i testirovanija sluxovoj funkcii*, Sankt-Peterburg. [ 'Tableaux articulatoires du russe. Méthode pour développer les capacités d'audition et de test de la fonction auditive' ]
- ŠČERBA Lev, 1921 : *Russkie glasnye v kačestvennom i količestvennom otnošenii*, Sankt-Peterburg, rééd. Par L.R. Zinder, L.V. Bondarko, Leningrad : Nauka, 1983. [ 'Les voyelles russes sous le rapport qualitatif et quantitatif' ]
- , 1937 : *Fonetika francuzskogo jazyka*, 4<sup>e</sup> éd., Moskva, 1953. [ 'Phonétique française' ]
- , 1957 : *Izbrannye raboty po russkomu jazyku*, réd. Matusevič, Moskva : Gosudarstvennoe učebno-pedagogičeskoe izdatel'stvo Ministerstva Prosveščeniya RSFR. [ 'Œuvres choisies sur la langue russe' ]
- , 1958 : *Izbrannye raboty po jazykoznaniju i fonetike*, tome 1, Leningrad : LGU [ 'Œuvres choisies sur la linguistique et la phonétique' ]
- , 1974 : *Jazykovaja sistema i rečevaja dejatel'nost'*, réd. L.R. Zinder, M.I. Matusevič, Leningrad : Nauka. [ 'Système de la langue et activité langagière' ]
- , 1983 : *Teorija russkogo pis'ma*, réd. L.R. Zinder, Leningrad : ANSSR. [ 'Théorie de l'écriture russe' ]

- , 1947 : *Prepodavanje inostrannyx jazykov v srednej škole*, Moskva : Vysšaja škola, 1974. [‘Enseignement des langues étrangères à l’école secondaire’]
- , 2002, *Prepodavanje inostrannyx jazykov v škole. Obščie voprosy metodiki*, Moskva : Akademia. [‘Enseignement des langues étrangères à l’école secondaire. Questions générales de méthodologie’]
- ŠČERBA Lev, MATUSEVIČ Margarita, 1939 : *Russko-francuzskij slovar’*, Moskva : Sovetskaja ènciklopedija. [‘Dictionnaire russe-français’]
- VERBICKAJA Ludmila, 1965 : *Zvukovye edinica russkoj reči i ix sootnošenie s ottenkami i fonemami (na materiale russkix glasnyx)*, /résumé/ thèse de doctorat, Leningrad. [‘Unités sonores de la langue russe et leur relation envers les nuances et les phonèmes (sur le matériau des voyelles russes)’]
- VERBICKAJA Ludmila A., DOLININ Konstantin, ČERNIGOVSKAJA Tatjana, 2004 : «Kafedre obščego jazykoznanija 140 let», *Teoretičeskie problemy jazykoznanija. Sbornik statej k 140-letiju kafedry obščego jazykoznanija*, Sankt-Peterburg : Spbgu, pp. 3-15. [‘140 ans du département de linguistique générale’]
- ZAGORUJKO N.G., 2008 : «Ob issledovanijax problemy rečevyx tehnologij», *Rečevye texnologii*, N° 3, pp. 81-96. [‘Les recherches sur le problème des technologies de la parole’]
- ZINDER Lev, 1951 : «Ščerba i fonologija», in *Pamjati akademika L’va Vladimiroviča Ščerby*, Leningrad : Izdatel’stvo LGU, pp. 63-72, rééd. in Zinder, 2007, pp. 357-368. [‘Ščerba et la phonologie’]
- , 1957, *Sbornik zadač po obščemu jazykoznaniju*, Leningrad, rééd. 1965; Moskva : Vysšaja škola, 1987. [‘Recueil d’exercices en linguistique générale’]
- , 1958a : «O lingvističeskoj verojatnosti», *Voprosy jazykoznanija*, №2, pp. 121-125, rééd. in Zinder, 2007, pp. 450-456. [‘Sur la probabilité linguistique’]
- , 1958b : «O lingvističeskoj verojatnosti», *Voprosy stilistiki reči*, Leningrad : Izdatel’stvo LGU, pp. 58-61. [‘Sur la probabilité linguistique’]
- , 1960 : *Obščaja fonetika*, 2<sup>e</sup> éd., Leningrad : LGU, 1979, rééd. in Zinder, 2007, pp. 7-354. [‘Phonétique générale’]
- , 1963 : «Fonematičeskaja suščnost’ dolgogo palatalizovannogo [š’:] v russkom jazyke», *Naučnye doklady vysšej školy, Filologičeskie nauki*, № 2, p. 137-142, rééd. In Zinder, 2007, pp. 408-413. [‘Essence phonologique du [š’:] long palatalisé en russe’]
- , 1967 : «Osnovnye fonologičeskie školy», *Voprosy obščego jazykoznanija*, Leningrad, p. 80-86, rééd. in Zinder, 2007, pp. 369-374. [‘Les principales écoles phonologiques’]

- , 1968 : «Fonologija i fonetika», *Teoretičeskie problemy sovetskogo jazykoznanija*, Moskva : Nauka, pp. 193-231. [‘Phonologie et phonétique’]
- , 1969 : «Ešče ob ‘y’ i ‘i’», in : *Slavjanskaja filologija*, Leningrad : Izdatel’stvo LGU, p. 34-38, rééd. in : Zinder, 2007, pp. 417-421. [‘Une fois de plus au sujet du ‘y’ et du ‘i’’]
- , 1970 : «O ‘minimal’nyx’ parax», *Jazyk i čelovek*, Moskva : Nauka, pp. 105-109, rééd. in Zinder, 2007, pp. 422-426. [‘Au sujet des paires ‘minimales’’]
- , 1973 : «K voprosu o sostave fonem v sovremennom nemeckom jazyke», in *Philologica : Issledovanija po jazyku i literature*, Leningrad, pp. 168-174. [‘La composition des phonèmes dans l’allemand contemporain’]
- , 1997 : *Teoretičeskij kurs fonetiki sovremennogo nemeckogo jazyka*, Leningrad, Sankt-Peterburg, 2003. [‘Cours théorique de phonétique de l’allemand contemporain’]
- , 2007 : *Obščaja fonetika i izbrannye statji*, Sankt-Peterburg, [‘Phonétique générale et articles choisis’]
- ZINDER Lev, BONDARKO Lija, VERBICKAJA Ludmila, 1964 : «Akustičeskaja xarakteristika različija tverdyx i mjagkix soglasnyx v russkom jazyke», *Voprosy fonetiki. Učenyje zapiski Leningradskogo gosudarstvennogo universiteta*, Leningrad, № 325, pp. 28-36. [‘La caractéristique acoustique de la distinction entre consonnes dures et molles en russe’]
- ZINDER Lev, MASLOV Jurij, 1982 : *Ščerba – lingvist-teoretik i pedagog*, Leningrad. [‘Ščerba linguiste, théoricien et pédagogue’]
- ZINDER Lev, MATUSEVIČ Margarita, 1953 : «K istorii učenija o foneme», *Izvestija AN SSSR, Otdelenie literatury i jazyka*, tome XII, fasc. 1, pp. 62-75. [‘Histoire de la doctrine phonologique’]
- ZINDER Lev, STROEVA Tatjana, 1941 : *Sovremennyj nemeckij jazyk*, Moskva : Prosveščenie, 1957. [‘La langue allemande contemporaine’]
- , 1965 : *Istoričeskaja fonetika nemeckogo jazyka*, Moskva-Leningrad : Prosveščenie. [‘Phonétique historique de la langue allemande’]
- , 1968 : *Istoričeskaja morfologija nemeckogo jazyka*, Moskva : Prosveščenie. [‘Morphologie historique de la langue allemande’]



Image 1. Lev Rafailovič Zinder.<sup>17</sup>

---

<sup>17</sup> <http://danefae.org/pics/sinder.jpg>, consulté le 12.05.2014.

## **La stylistique en Russie : description vs prescription**

Irina ZNAEŠEVA  
*Université de Saint-Pétersbourg*

***Résumé :***

Dans le présent article, nous passerons en revue le développement qu'a connu la stylistique soviétique dans les années 1920-1960. Ensuite nous indiquerons certaines thèses qui permettront de comprendre la stylistique comme une théorie unie. Pour cela, nous présenterons des couples terminologiques, tels que poétique / prosaïque, monologue / dialogue, langue / parole, style / genre, caractéristique / propriété, individuel / collectif, ethnique / national.

***Mots-clés :*** Paradigmes, stylistique, langue russe «littéraire», style fonctionnel, style langagier, style des discours, type de discours, OPOJAZ, Ecole de Prague, langue nationale

## INTRODUCTION

Si on demande à un de nos contemporains âgé de 20 ou de 30 ans, quelles associations provoque chez lui le mot «stylistique», on entendra des réponses variées mentionnant tantôt des règles concrètes de grammaire, celles réglant l'*usage* de la langue russe, tantôt des associations liées à la sempiternelle question de notre enfance «qu'est-ce que l'auteur voulait dire par cette œuvre ?» Si on pose la même question à un étudiant d'une faculté des lettres, il se rappellera probablement la longue liste de lectures obligatoires (incluant Bally et Vinogradov).

Actuellement, la stylistique a perdu son rôle de branche *novatrice* de la linguistique. Néanmoins les recherches dans ce domaine se poursuivent. On assiste à la genèse de nouvelles doctrines, comme la stylistique du codage, la stylistique du décodage et la stylistique diachronique (Kožina, 2006, p. 408-413). Certains auteurs tentent de confronter la stylistique avec des courants proches, ou paraissant proches, à savoir la linguistique textuelle, la pragmatique, ou encore l'analyse de discours<sup>1</sup> ; mais tout cela n'est rien en comparaison avec les années 1950-1970, quand la stylistique occupait une des places centrales dans la science du langage soviétique officielle. Tout en laissant pour le futur la tâche de comprendre la stylistique soviétique du milieu des années 1920 jusqu'à la fin des années 1980, j'entreprendrai de relever certains moments clés qui pourraient ensuite composer la base d'une analyse future.

### 1. DÉFINIR LA STYLISTIQUE

La quasi-totalité des articles et des monographies publiés en Union soviétique dans les années 1950-1980 avaient pour sujet les difficultés terminologiques de la stylistique. Par exemple, L.L. Koloss, dans son article «O predmete stilistiki» [‘L'objet de la stylistique’] paru 1953, écrivait :

Il suffit de rappeler qu'il n'existe toujours pas de définition courante de la stylistique; ceci est dû à l'absence d'une représentation commune sur les objets qu'elle étudie. Il semble évident qu'aucune élaboration scientifique de toutes

---

<sup>1</sup> On trouve une analyse de ces notions chez Kožina (Kožina, 2008, p. 189-201). Toutefois, d'après nous, son analyse ne tient pas compte d'une différence capitale d'ordre conceptuel, à savoir que la stylistique fonctionnelle se positionne dans le cadre des idées de Humboldt, alors que le point de départ de l'analyse du discours est une reformulation des idées de Saussure.

les autres questions ne soit possible sans que l'on se mette d'accord au préalable sur l'objet et le contenu de la stylistique<sup>2</sup>. (Koloss, 1953, p. 93)

Vinogradov expose une opinion semblable dans son article publié en 1955 et intitulé «Itogi obsuždenija voprosov stilistiki» [‘Les bilans de la discussion des questions de stylistique’] dans la revue *Voprosy jazykoznanija* :

L'absence d'une définition exacte de la stylistique, de ses principales notions et de ses principales catégories, ainsi que de sa sphère d'action, se fait sentir dans l'instabilité, le caractère vague des objets et des frontières de la syntaxe, de la phraséologie, de la lexicologie et particulièrement de la sémasiologie. (Vinogradov, 1955, p. 60)

Vingt ans plus tard, dans les années 1970 et 1980, l'acuité des questions théoriques n'a pas diminué. Ainsi, par exemple, A.N. Kožin faisait remarquer que «les frontières de la stylistique du russe ne sont pas devenues plus précises», et que «la stylistique a perdu dans une certaine mesure son identité, elle est sur le point de fusionner avec d'autres disciplines linguistiques» (Kožin, 1982, p. 3).

Dans cette situation, la publication attendue d'un ouvrage général donnant une base méthodologique et définissant les catégories principales fut retardée d'une vingtaine d'années. A la fin des années 1970, Viktor Odincov travailla à l'Académie des Sciences sur un projet de dictionnaire des termes de la stylistique. Malheureusement, ce travail fut mené en solitaire, et il fut interrompu par la mort du chercheur. Il fallut attendre longtemps pour que paraisse, en 2003, le *Dictionnaire encyclopédique de la stylistique* sous la rédaction de Margarita Kožina<sup>3</sup>. Il n'existe toujours pas de manuel fondamental sur l'histoire de la stylistique en Russie<sup>4</sup>.

## 2. LA STYLISTIQUE EN RUSSIE : OBJETS, VISÉES, RÉSULTATS

En analysant le corpus d'articles consacrés aux divers aspects de la stylistique, on est amené à conclure que l'on peut mettre en relief des séries de termes formant des couples (parfois clairement énoncés par les auteurs, parfois pas et il faut donc les reconstruire), permettant de comprendre la

---

<sup>2</sup> L'article cité contient plusieurs points curieux. Nous n'en relèverons qu'un seul : la formule humboldtienne y est appliquée au style : «Le style langagier est à la fois un procédé et le résultat de la sélection de tous les procédés de la langue nationale dans la sphère de la communication» (Koloss, 1953, p. 96).

<sup>3</sup> Margarita Kožina (1925-2012) était docteur ès lettres, professeure à la section de langue russe et de stylistique de l'Université de Perm'. Elle s'est intéressée aux problèmes de la stylistique fonctionnelle.

<sup>4</sup> Mais on peut quand même citer un certain nombre de travaux traitant de cette problématique : Salimovskij, 2001 ; Dolinin, 2003, 2004.

stylistique comme une réalité théorique et de la diviser en périodes. Parmi ces couples terminologiques, on citera *poétique/prosaïque*, *monologue/dialogue*, *langue/parole*, *style/genre*, *caractéristique/propriété*, *individuel/collectif* et enfin *ethnique* [‘nacional’nyj’] / *national* [‘obščenarodnyj’].

### 3.1. UN RETOUR AUX SOURCES

Du point de vue chronologique (et dans une grande mesure selon leur importance), les premiers couples sont *poétique/prosaïque* et *monologue/dialogue*. L’histoire de la stylistique comme discipline à part entière en Russie commence dans les années 1920. Son évolution est à relier avant tout aux travaux de l’OPOJAZ (abréviation couramment utilisée pour *Obščestvo po izučeniju poëtičeskogo jazyka*, Société pour l’étude de la langue poétique)<sup>5</sup>, à l’Ecole linguistique de Moscou et au Cercle linguistique de Prague, et plus exactement à la classification des faits linguistiques du point de vue de leur but et à la distinction entre langue pratique et langue poétique<sup>6</sup>. A son tour, cette distinction est liée à la naissance de l’OPOJAZ, à la critique de l’Ecole d’Aleksandr Potebnja (1835-1891), aux travaux de ce dernier sur la «pensée poétique» et la «pensée prosaïque». Pour Potebnja, la stylistique servait de base à la poétique. Il prêtait une attention particulière à l’étude des tropes.

Lev Jakubinskij (1892-1945) (à l’instar de ses collègues, en premier lieu R. Jakobson (1896-1982), G. Vinokur (1896-1947), B. Larin (1893-1964), V. Vološinov (1895-1936)) parlait de la compréhension de la langue comme activité, comme une forme de comportement, et insistait sur la nécessité de tenir compte des facteurs d’ordre sociologique, tels que le but de l’énoncé (pratique ou artistique), et les formes de l’énoncé, à la base de la séparation desquelles il y a l’opposition *monologue/dialogue*<sup>7</sup>. La quatrième partie du volume 41 du *Dictionnaire encyclopédique* de l’Institut bibliographique russe contient l’article de V. M. Žirmunskij «La stylistique» (Žirmunskij, 1926). Cet article expose l’histoire de la stylistique et son état moderne. Žirmunskij y aborde le style et la stylistique (dans la littérature) et définit la stylistique comme une notion plus étroite, comme la science étudiant «les procédés langagiers» à la différence du style, qui s’occupe des procédés servant à développer le thème principal de l’œuvre. Pour Žirmunskij, la stylistique, tout en faisant partie de la linguistique, est, en premier lieu, une «théorie des procédés du langage littéraire parole artistique» :

<sup>5</sup> Il s’agit d’un cercle scientifique regroupé autour des *Sborniki po teorii poëtičeskogo jazyka*, qui se forma à Petrograd dans les années de la révolution. Son initiateur fut B. Šklovskij, bientôt rejoint par B. Ejxenbaum, E.D. Polivanov, etc.

<sup>6</sup> Cf. les travaux de Jakubinskij (Jakubinskij, 1916, 1919, 1923), ainsi que ceux de Vološinov (Vološinov, 1930) et Jakobson (Jakobson, 1920).

<sup>7</sup> Jakubinskij, 1923, p. 96-194.

La stylistique, en tant que doctrine étudiant les procédés du langage littéraire, est une partie de la science du langage, et, en tant que telle, est liée à la grammaire. La grammaire étudie les phénomènes de la langue comme des faits, dans leur conditionnement causal; la stylistique examine la sélection de ces faits («les procédés» de l'écrivain) du point de vue de leur objectif artistique (téléologiquement). C'est pourquoi les procédés stylistiques peuvent être le mieux regroupés selon les catégories propres à la grammaire. La difficulté essentielle pour un tel regroupement consiste en l'absence d'une classification universellement admise des phénomènes linguistiques. On distingue conventionnellement trois groupes principaux : 1) les sons du langage (phonétique); 2) la signification (sémantique); 3) la construction des éléments langagiers (la syntaxe). (Žirmunskij, 1926, p. 589)

Suit une analyse des phénomènes appartenant aux trois groupes cités. Une attention particulière est dédiée aux problèmes de phonétique dans le langage littéraire, du mètre et du rythme, de l'euphonie, de l'allitération, de l'assonance. D'autre part, dans le domaine de la sémantique poétique, on étudie «les questions liées au choix des mots selon leur signification et à l'utilisation spécifique de ce point de vue dans le langage littéraire» (Žirmunskij, 1926, p. 589).

Žirmunskij évoque également le choix des «mots signifiants» [*'značašćie slova'*], la doctrine des tropes, ainsi que quelques questions de lexicologie (par exemple la stratification stylistique en styles élevé et bas, les archaïsmes, les barbarismes, la relation au lexique slavon, etc.). La syntaxe poétique recourt d'après lui à des procédés qui se caractérisent par l'emploi de formes syntaxiques, la prédominance d'une seule partie du discours ou d'une forme grammaticale (par exemple «les formes des temps verbaux dans la narration ou dans le poème lyrique»). Mais voici ce qui nous intéresse dans cet article :

- 1) la stylistique était conçue comme une théorie sur le langage littéraire ;
- 2) la grammaire était perçue comme une partie de la stylistique ;
- 3) vers le milieu des années 1920, il existait une approche fonctionnelle des divers types d'énoncés ;
- 4) la stylistique était comprise comme la science des types de discours. Parmi d'importants travaux de cette période, nous citerons ceux de Jakubinskij, de Vinogradov, de Vinokur et de Vološinov.

Certes, la séparation *monologue / dialogue* présente dans les travaux de M. Bakhtine joua un rôle à part, mais la communauté scientifique russe n'en prit connaissance qu'à partir des années 1970, période qui dépasse le cadre temporel de cet article.

## 2.2. UNE DOCTRINE DES STYLES FONCTIONNELS

La dichotomie *langue/parole* est complexe à analyser, puisqu'à différentes étapes du développement de la stylistique, elle renvoyait à des représentations diverses. Lorsque nous rencontrons dans les travaux des

années 1920-1930 des expressions comme «le style de la langue» ou «le style de la parole», il faut se rappeler qu'à cette époque la division *langue/parole* n'était pas encore fixée (voir, par exemple, les diverses traductions russes de la dichotomie langue/parole), elles étaient en réalité interchangeables. Jusqu'au milieu des années 1950, le problème de la corrélation de la stylistique avec l'un ou l'autre terme de la dichotomie saussurienne était totalement passé sous silence. Il s'agissait autant de «la langue des belles-lettres» que du «style des belles-lettres». D'une part, ceci est lié au fait que depuis la fin des années 1930 et jusqu'au milieu des années 1960, le structuralisme ne faisait pas partie du paradigme de la linguistique officielle soviétique et d'autre part, qu'il n'existait pas de conception précise de la stylistique en tant que telle.

Dans l'article faisant le bilan de la grande discussion sur les questions de stylistique de 1955, Viktor Vinogradov (1895–1996) met l'accent sur ce problème et indique la tâche future de la stylistique :

Tout cela parle en faveur de la thèse que, pour la stylistique, il est extraordinairement important de comprendre la structure et l'essence de toutes ces formes dans leur évolution historique, des types et des sortes [*vid'*] de parole qui se différencient selon les domaines de l'activité publique, selon les buts et les formes de la communication verbale, de toutes ces variétés fonctionnelles et de genres de la langue littéraire, qu'on appelle souvent «les styles langagiers» (aussi parfois «styles de parole»). (Vinogradov, 1955, p. 76)

Vinogradov y propose également une définition du style qui va devenir canonique :

Le style [...], c'est l'ensemble des procédés qui nous permettent d'utiliser, de choisir et de combiner, dans le cadre de telle ou telle langue nationale, les différents moyens de la communication verbale, corrélativement avec d'autres moyens d'expression qui, eux, servent d'autres buts et remplissent d'autres fonctions dans la pratique verbale d'un peuple donné. (Vinogradov, 1955, p. 73)

On remarque que cette définition ne nous dit pas si on sous-entend le style de la langue ou de la parole. Deux paragraphes plus haut, Vinogradov avait dit :

Si on laisse de côté la question de savoir si les termes et notions de «langue» et de «parole» renvoient ou pas à la même chose, on remarquera chez tous les participants de la discussion une compréhension identique et homogène de la nature du style dans les langues modernes nationales développées. (Vinogradov, 1955, p. 73)

L'absence de précisions explique l'interprétation ambiguë qui caractérisera les années qui suivront.

Dans les travaux des années 1970-1980, ceux de D.N. Šmelev (1926–1993), T.G. Vinokur (1924-1992), M.N. Kožina, A.N. Vasil'jev, etc., les termes «style de la langue» et «style de la parole» acquièrent des

significations nouvelles qui remontent à la division des phénomènes stylistiques en phénomènes relevant de la langue et phénomènes relevant de la parole, division acceptée par le Cercle linguistique de Prague.

### 2.3. PLEIN FEU SUR LE STYLE

Qu'est-ce que le style ? Est-ce une *caractéristique* du texte ou sa *propriété* ? Qu'est-ce qui se cache derrière la définition du style comme propriété ou comme caractéristique ? Si on dit que le style est une *caractéristique* du texte, alors on comprend le style comme une catégorie classificatrice et, par conséquent, comme existant AVANT le texte. Si, au contraire, on dit que c'est une *propriété* du texte, alors le style existe APRÈS le texte. (Dans les travaux des chercheurs des années 1950, dans la plupart des cas cette différence n'est pas prise en compte, bien que prédomine la définition du style comme caractéristique). Dans le premier cas, la quête des raisons linguistiques pour identifier le style se réduit à la création d'une liste d'unités de langue qui lui sont propres à des niveaux différents. Dans le second cas, le style devient une composante du genre, et la recherche des fondements linguistiques pour sa description devient un problème à part.

Ces questionnements font partie de la grande discussion autour des problèmes de stylistique qui se développa à travers les pages de la revue *Voprosy jazykoznanija* ['Questions de linguistique'] des années 1954–1955. Dans six numéros de la revue, dix articles furent publiés, avant l'article final de Vinogradov et quelques documents inédits.

Dans le numéro deux des *Questions de linguistique* de 1954, paraît un article du linguiste léningradois Jurij Sorokin (1913–1990) «K voprosy ob osnovnyx ponjatijax stilistiki» ['La question des notions principales de la stylistique'], qui était une version retravaillée de son exposé lu en 1953 lors d'une séance du conseil scientifique de l'Institut de linguistique de l'Académie des sciences. Cet article contenait une critique sévère de la conception de Vinogradov de 1946, selon qui le style,

du point de vue sémantique, représente un système fermé de moyens d'expression, un système qui ne peut pas tout exprimer et qui est rationnellement organisé, correspondant au genre bien défini de la littérature et de tout texte écrit, une sphère définie de l'activité publique, à une situation sociale, à un caractère défini des relations linguistiques entre différents membres ou couches de la société. (Vinogradov, 1946, p. 225)

Si on adopte cette définition, on doit accepter l'idée que les styles existent en tant que systèmes clos, avec leurs formes, leurs constructions, leur lexique qui leur sont propres. Certes, il semble utopique de découvrir des structures de ce type dans une langue comme le russe. D'après Sorokin, il convient de parler plutôt non pas du style de la langue comme système existant à l'intérieur d'une langue, mais des principes du choix des unités selon le genre littéraire et selon l'époque. Le style n'est pas une forme, ni

un type langagier. C'est plutôt, à son avis, une caractéristique d'un texte concret, déterminée par son contenu et sa visée, ainsi que par les règles et les lois de la langue :

Dans la langue russe standard de l'époque actuelle, comme dans toute langue ayant atteint un haut degré d'évolution [*sic!*] et possédant des emplois fort variés, nous n'avons pas de styles conçus comme des sphères, des types, des systèmes. Chaque énoncé, chaque contexte possède son propre style. Dans la parole, nous retrouvons toujours un certain répertoire de mots, de formes, de constructions, un certain ordre dans la disposition. Ils dépendent aussi bien du contenu et de la visée du discours que des lois générales et des potentialités de la langue en question. Dans ce sens nous devons concevoir les styles de la parole. Leur caractéristique doit être beaucoup plus concrète et fine que ce n'est actuellement le cas dans les manuels de stylistique. (Sorokin, 1954, p. 81)

Cette position de principe, qui semble évidente aujourd'hui, provoqua à l'époque une réaction de rejet. On peut croire que l'existence objective d'une entité nommée «style» ne faisait aucun doute pour certains linguistes :

En se fondant sur le cas où plusieurs styles se croisent, Sorokin affirme que les styles langagiers n'existent que dans l'imaginaire des chercheurs. (Budagov, 1954, p. 56)

Aucun style langagier, avec son répertoire de moyens langagiers qui lui est propre, ne prétend (et ne peut prétendre) servir la vie d'une société dans toutes ses manifestations ; dans la langue nationale unie, il existe une sorte de «division du travail» : chaque style sert telle ou telle sphère de la vie sociale. (Admoni, Sil'man, 1954, p. 99)

Ce type de thèses fait croire que l'existence, dans une langue, de différents styles était conçue à la manière dont on se représente que chacun possède plusieurs costumes dans sa garde-robe: un pour chaque occasion. Certes, quelques écarts étaient tolérés. En particulier dans le concept de «style littéraire» [*'stil' xudožestvennoj literatury'*] on peut tout se permettre, comme, pour reprendre les paroles de Venedikt Erofeev, «mettre au pied gauche une chaussure sans chaussette, et au pied droit, seulement une chaussette. Que tout le monde voie que je suis troublé»<sup>8</sup>. De cette façon, les linguistes soviétiques campaient sur des positions qui rappellent celles des réalistes du Moyen-Age. A notre avis, le mérite essentiel de cette discussion consiste à avoir posé le problème des facteurs linguistiques et extra-linguistiques dans la stylistique.

---

<sup>8</sup> V. Erofeev, *Zapisnye knižki 1960-x gg* [‘Carnets des années 1960’], 2007, Moskva: Zaxarov, cité d'après [http://arctic.org.ru/2005a/book/a\\_zk.htm](http://arctic.org.ru/2005a/book/a_zk.htm).

## 2.4. DE L'UTILITÉ DES DÉBATS

Grigorij Vinokur écrivait en 1929 :

La stylistique peut devenir une discipline linguistique à condition qu'elle ait comme objet les habitudes langagières [*jazykovye privyčki*] et les formes de l'emploi langagier qui sont véritablement propres à une communauté. (Vinokur, 1929, p. 17)

Dans les années 1920-1930, l'étude, la description et la mise au point des recommandations définissant les formes «collectives» et les formes de la parole publique deviennent les tâches primordiales de la stylistique et demeureront d'actualité. S'y rapprochent aussi bien la stylistique pratique (grammaticale) que la culture de la parole (la «culture de la langue» chez Vinokur). Par la suite, à partir du milieu des années 1930 et jusqu'au milieu des années 1940, cette direction de recherches prit un élan certain, ce qui était lié aux nouveaux besoins de l'édition. On publie de nombreux ouvrages dont les titres contiennent les mots «stylistique pratique». Parmi leurs auteurs, on citera Petr Xavin (1901-1967), Mixail Gus (1900-1984), Konstantin Bylinskij (1894-1960) et Ditmar Rozental' (1899-1994)<sup>9</sup>.

Lunačarskij, dans son discours lors de la cérémonie d'ouverture de l'Institut du Mot Vivant en 1918, avait dit ceci :

Toutes ces formes de création poétique passent à travers la langue. La Russie s'est mise à parler et à vociférer, il est indispensable que cette conversation devienne intelligible le plus rapidement possible, qu'il y ait plus de personnes qui disent ce qu'elles pensent, qui puissent influencer leur prochain et qui puissent contrer les tendances néfastes. (Lunačarskij, 1918)

A notre avis, cette citation illustre bien le travail de création d'une nouvelle langue «littéraire», de nouvelles normes de conduite langagière.

Cette activité ne se limitait pas à une élaboration théorique. De nombreuses revues publiaient des études pratiques, plus exactement des analyses stylistiques d'œuvres écrites par des écrivains, aussi bien connus que débutants. On y trouvait également des publications au sujet de la méthode pour maîtriser l'écriture littéraire<sup>10</sup>. Ainsi, la rubrique intitulée «V masterskoj pisatelja» ['Dans l'atelier de l'écrivain'], présente dans la quasi-totalité des éditions périodiques, publiait des analyses d'œuvres classiques de la littérature, faites par des linguistes professionnels. Des publications de ce genre, toutes proportions gardées, étaient courantes également dans la presse de province. Certaines fois, ces analyses prenaient un air de caricature : leurs auteurs mettaient l'idée sur papier de manière trop directe. Nous citerons comme exemple la rubrique «Notre courrier» de

<sup>9</sup> Bas, 1934; Xavin, 1932; Bylinskij, 1940; Bylinskij, Rozental', 1957; Rozental', 1965.

<sup>10</sup> Rybnikova, 1934, 1936; Larin 1934; Gofman 1934; Jakubinskij 1932; Vološinov 1930; Gornfel'd, 1922.

la revue *Literaturnaja nedelja* [‘Semaine littéraire’], supplément au journal *Petrogradskaja pravda* [‘La vérité de Petrograd’].



Image 1. Illustration du livre *Tvoi narkomy u tebja doma* [‘Tes commissaires du peuples chez toi’] de N. Agnivcev. (1924)<sup>11</sup>

En 1923, cette rubrique publia des conseils aux jeunes écrivains :

A l’attention de D. Beljaev. Il faut chercher de nouveaux mots, et non réutiliser les vieilleries que la révolution avait rejetées comme inutiles. «Saintes mains», «Sur des épaules fières et honnêtes», «Mon cœur chante l’hymne», «Les croisés partaient faire bataille», «L’âme vous chante une prière». Envoyez vos poésies aux émigrés, ils les publieront. (*Literaturnaja nedelja*, N° 23, p. 17)

A l’attention B. K-vič. Votre nouvelle «Sur la terre ferme» sera publiée dans un prochain numéro. Continuez à écrire vos souvenirs de la vie dans la marine, vos esquisses, vos notes. Vous ne maîtrisez pas encore la forme, travaillez votre style et votre lexique. (*Ibid.*)

<sup>11</sup> «Le commissariat du peuple à l’instruction prend soin de toi pour que tu ne deviennes pas un sot», <http://bob-many.livejournal.com/333084.html>, consulté le 18.08.2014

A l'attention de Mixail Zorev. «El'bruz sijaet sineokij, s nim ja, vaš drug dalekij».

[‘L’Elbrous aux yeux bleus scintille, je suis avec vous, moi votre ami lointain’]  
Mixail, continuez de scintiller. Mais n’envoyez rien à la *Semaine littéraire*.

N’écoutez pas de poésies, notamment celles qui s’adressent à la «Mère Russie».  
«Tu t’es terriblement épuisée, Mère-Russie

Tes champs, tes forêts, tes sillons sont à l’abandon et se sont dépeuplés  
Laissez Mère-Russie tranquille, qu’on ne s’occupe plus de ses forêts, allez  
plutôt à l’école des adultes». (№ 25, p. 8)

La stylistique de la langue des œuvres littéraires étudiait les particularités de style propres à chaque écrivain. De ce point de vue, cette science était proche de la stylistique au sens moderne du terme.

## 2.5. STYLISTIQUE ET LANGUE «LITTÉRAIRE»

La thèse du lien entre la stylistique et la théorie de la langue «littéraire» nécessite un commentaire. Si on suit l’histoire de ces deux disciplines, on verra plusieurs coïncidences qui sont loin d’être fortuites. Ainsi, la nouvelle importance de la problématique liée avec la culture de la langue et avec la stylistique pratique des années 1920-1940, est à mettre en relation avec l’idée de la langue «littéraire» comme langue nationale. Viktor Gofman définit en 1936 la langue «littéraire» comme «une langue nationale par sa forme et socialiste par son contenu», comme dans la formule stalinienne<sup>12</sup> :

Il peut paraître étrange que nous, les partisans de la fusion, dans le futur, des différentes cultures nationales en une culture commune (que ce soit par la forme et par le contenu) avec une langue commune, soyons en même temps les partisans de l’épanouissement, à l’heure actuelle, dans la période de la dictature du prolétariat, des différentes cultures nationales. Il n’y a à cela rien d’étrange. Il faut laisser les cultures nationales se développer et s’épanouir après avoir exprimé tout leur potentiel respectif, pour créer les conditions de leur fusion, dans la période de la victoire du socialisme à l’échelle mondiale, en une culture commune avec une langue commune. L’épanouissement des cultures, nationales par la forme et socialistes par le contenu, dans les conditions de la dictature du prolétariat dans un seul pays pour qu’elles fusionnent en une culture socialiste (et par la forme et par le contenu) commune avec une langue commune quand le prolétariat aura vaincu dans le monde entier et quand le

---

<sup>12</sup> Gofman, 1936, p. 143. Viktor Gofman (1899–1942) était linguiste et critique littéraire. Il termina en 1926 ses études au département de linguistique et de culture matérielle de l’Université de Leningrad. Il participa au séminaire de Ju. Tynjanov et de B. Eikhenbaum. Il publia de nombreux articles dont «Ryleev – poète» [‘Ryleev poète’] (1940), «Jazyk simvolistov» [‘La langue des symbolistes’] (1937), ainsi que la monographie *Slovo oratora* [‘La parole de l’orateur’] (1932) et *Jazyk literatury* [‘La langue de la littérature’] (1936).

socialisme fera partie de la vie de tous les jours, voilà la dialectique de la question de la culture nationale évoquée par Lénine. (Stalin, 1949, p. 369)

Maksim Žirmunskij dans son article «Marksizm i social'naja lingvistika» [‘Le marxisme et la linguistique sociale’] écrit que plusieurs linguistes soviétiques emploient le terme «nacional'nyj jazyk» [‘langue nationale’] selon une tradition remontant à Marx, qui la définissait comme la «langue commune qui, dans la société bourgeoise, devient la norme langagière de toute la nation» (Žirmunskij, 1976, p. 245). Il constate également que :

Dans les ouvrages consacrés à la langue allemande, il s’agissait de créer, sur la base de dialectes territoriaux concurrents, une langue supra-territoriale et supra-dialectale, parlée et écrite, alors que dans les ouvrages sur la langue russe, il s’agissait surtout de régler son emploi littéraire. (Žirmunskij, 1976, p. 245)

D’un autre côté, la thèse en faveur de la langue «littéraire» comme langue du peuple tout entier, «langue unique pour la société et commune à tous ses membres» (Stalin, 1950, p. 15), théorie non-linguistique dans son essence, a constitué la base sur laquelle s’est formée la théorie des «styles fonctionnels». D’après K. Dolinin (1928-2009), «la stylistique fonctionnelle était le discours au sujet du discours, un méta-discours, appelé à justifier la langue russe ‘littéraire’ en tant que norme, ou, plus exactement, en tant qu’ensemble de normes pour un comportement langagier loyal» (Dolinin, 2004, p. 618).

## CONCLUSION

Pour terminer nous tenons à rajouter que cet aperçu a laissé de côté de nombreux points importants. Une publication ultérieure pourrait se pencher sur l’approche développée par Dolinin. Il se fonde sur la théorie des connotations énoncée par L. Hjelmslev (1899-1965). Une autre recherche pourrait exposer plus en détail l’idée de la «langue de la littérature» en tant que discipline à part entière visant à étudier les changements d’époques à travers l’analyse des œuvres littéraires.

Enfin, chacune des dichotomies relevées au début de l’article mériteraient une étude à part.

© Irina Znaeševa

Traduit du russe par Elena Simonato

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADMONI Vladimir, SIL'MAN Tamara, 1954 : «Otbor jazykovyx sredstv i voprosy stilja», *Voprosy jazykoznanija*, № 4, pp. 93-100. [‘La sélection des moyens langagiers et les problèmes du style’]
- BUDAGOV Ruben, 1954 : «K voprosu o jazykovyx stiljax», *Voprosy jazykoznanija*, № 3, pp. 54–68. [‘Le problème des styles langagiers’]
- BAS Izrail', 1934 : *Jazyk bol'shevistskoj gazety*, Moskva : Vsesojuznyj Kommunističeskij institut žurnalistiki imeni «Pravdy». [‘La langue des journaux bolcheviques’]
- BYLINSKIJ Konstantin, 1941 : *Praktičeskaja stilistika jazyka gazety*, Moskva : Gizlegprom. [‘Stylistique pratique de la langue des journaux’]
- BYLINSKIJ Konstantin, ROZENTAL' Ditmar, 1957 : *Literaturnoe redaktirovanie*, Moskva : Iskusstvo. [‘Correction littéraire’]
- GOFMAN Viktor, 1934 : «O literaturnom jazyke. Literaturnaja gramotnost'», *Literaturnaja učeba*, № 3, pp. 75–80. [‘La langue littéraire. La culture littéraire’]
- , 1936 : *Jazyk literatury*, Leningrad : Gospolitizdat. [‘La langue de la littérature’]
- GORN'FEL'D Arkadij, 1922 : *Puti tvorčestva. Statji o xudožestvennom slove*, Petrograd : Kolos. [‘Les voies de la création. Articles sur la parole littéraire’]
- GVOZDEV Aleksandr, 1965 : *Očerki po stilistike russkogo jazyka*, 3<sup>e</sup> éd., Moskva : Prosveščeniye. [‘Notes sur la stylistique du russe’]
- DOLININ Konstantin, 2003 : «U izgolov'ja lingvističeskoj stilistiki», *Problemy sovremennogo teoretičeskogo i sinxronno-opisatel'nogo jazykoznanija : Lingvistika. Istorija lingvistiki. Sociolingvistika*, fasc. 5, Sankt-Peterburg. [‘Au chevet de la stylistique linguistique’]
- , 2004 : «Socialističeskij realizm v lingvistike», in *Teoretičeskije problemy jazykoznanija*, Sankt-Peterburg : Izdatel'stvo SPbGU, pp. 607-620. [‘Le réalisme socialiste en linguistique’]
- JAKOBSON Roman, 1920 : *Novejšaja russkaja poèzija*, Praha : Tipografija «Politika». [‘Poésie russe contemporaine’]
- JAKUBINSKIJ Lev, 1916 : «O zvukax poètičeskogo jazyka», in *Sborniki po teorii poètičeskogo jazyka*, Petrograd : Tipografija Z. Sokolinskogo, pp. 16–30. [‘Les sons de la langue poétique’]
- , 1919 : «Skoplenie odinakovyx plavnyx v praktičeskom i poètičeskom jazykax», in *Poètika : Sborniki po teorii poètičeskogo jazyka*, Petrograd : 18-aja Gosudarstvennaja tipografija, pp. 50–57. [‘Accumulation de consonnes liquides identiques dans la langue pratique et poétique’]

- , 1923 : «O dialogičeskoj reči», *Russkaja reč'*, vol. 1, pp. 96-194. [‘De la parole dialogale’]
- , 1932 : «O teoretičeskoj učebe pisatelja», in *Očerki po jazyku*, Moskva–Leningrad : Gosudarstvennoe izdatel'stvo xudožestvennoj literatury, pp. 37–52. [‘De l'étude théorique de l'écrivain’]
- KLEMAN Mixail, 1934 : «Stilističeskaja rabota Turgenjeva», *Literaturnaja učeba*, № 7, pp. 78–95. [‘Le travail stylistique de Tourgueniev’]
- KOŽIN Aleksandr, 1982 : «O granicax stilistiki russkogo jazyka», in *Osnovnye ponjatija i kategorii lingvostilistiki*, Perm' : PGU, pp. 3–11. [‘Les frontières de la stylistique du russe’]
- KOŽINA Margarita, 1982 : «Jazyk i stil' v funkcional'nom aspekte», in *Osnovnye ponjatija i kategorii lingvostilistiki*, Perm' : PGU. [‘La langue et le style sous un aspect fonctionnel’]
- , 2006 : *Stilističeskij enciklopedičeskij slovar' russkogo jazyka*, Moskva : Nauka. [‘Dictionnaire encyclopédique de la stylistique du russe’]
- KOŽINA Margarita, DUSKAEVA L., SALIMOVSKIJ V., 2008 : *Stilistika russkogo jazyka*, Moskva : Flinta [‘Stylistique du russe’]
- KOLOSS L.L., 1953 : «O predmete stilistiki», *Voprosy jazykoznanija*, № 3, pp. 93–100 [‘L'objet de la stylistique’]
- LARIN Boris, 1934 : «Kak vypolneno upražnenie», *Literaturnaja učeba*, № 2, pp. 116–118. [‘Comment est réalisé l'exercice pratique d'écriture’]
- LUNAČARSKIJ Anatolij, 1918 : *Reč' na otkrytii Instituta živogo slova*, <http://lunacharsky.newgod.su/lib/o-massovyh-prazdnestvah/rec-na-otkrytii-instituta-zivogo-slova> consulté le 01.03.2014 [‘Discours d'inauguration de l'Institut du Mot vivant’]
- MURAT V.P., 1957 : *Ob osnovnyx problemax stilistiki*, Moskva : Izdatel'stvo Moskovskogo universiteta. [‘Problèmes fondamentaux de stylistique’]
- ROZENTAL' Ditmar, 1965 : *Praktičeskaja stilistika russkogo jazyka*, Moskva : Vysšaja škola. [‘Stylistique pratique du russe’]
- RYBNIKOVA Margarita, 1934 : «Metodika litučebnyx. Metody raboty s načinajuščim avtorom», *Literaturnaja učeba*, N° 1, pp. 71–82. [‘Méthodologie des cours de préparation littéraire’]
- , 1937 : *Vvedenie v stilistiku*, Moskva : Sovetskij pisatel' [‘Introduction à la stylistique’]
- SALIMOVSKIJ Valerij, 2001 : «Ob izmenenijax v predmete funkcional'noj stilistiki v processe ee razvitija», in *Tezisy meždunarodnoj naučnoj konferencii «Izmenjauščijsja jazykovoj mir»*, Perm' : PGU, p. 113. [‘Les changements de l'objet de la stylistique fonctionnelle au cours de son évolution’]

- SOROKIN Jurij, 1954 : «K voprosu ob osnovnyx ponjatijax stilistiki», *Voprosy jazykoznanija*, № 2, pp. 68–83. [‘A propos des principaux concepts de la stylistique’]
- STALIN Iosif, 1930 [1949]: «Političeskij otčet Central’nogo Komiteta XVI s’ezdu VKP(b) 27 ijunja 1930 g.», in *Sočinenija*, vol. 12, Moskva : Gospolitizdat, 1949, pp. 235–373. [‘Rapport politique du Comité Central au XVIe congrès du VKP(b)’]
- , 1950 : «Marskizm i voprosy jazykoznanija. Otnositel’no marksizma v jazykoznanii», *Pravda*, 20 juin, p. 15. [‘Le marxisme et les questions de linguistique. Au sujet du marxisme en linguistique’]
- STEPANOV Georgij, 1954 : «O xudožestvennom i naučnom stile reči», *Voprosy jazykoznanija*, № 4, pp. 87–93. [‘Le style des belles-lettres et le style scientifique’]
- ŠMELEV Dmitrij, 1977 : *Russkij jazyk v ego funkcional’nyx raznovidnostjax*, Moskva : Nauka. [‘La langue russe dans ses variétés fonctionnelles’]
- VINOGRADOV Viktor, 1941 : «O zadačax istorii jazyka», *Učenyje zapiski Moskovskogo pedagogičeskogo instituta, kafedra russkogo jazyka*, vol. V, fasc. 1. [‘Les tâches de l’histoire de la langue’]
- , 1946 : «O zadačax istorii russkogo literaturnogo jazyka preimuščestvenno v XVII-XIX vv.», *Izvestija AN OLJa*, vol. 5, fasc.3, pp. 223-238. [‘Les tâches de l’histoire de la langue russe littéraire aux XVII-XIX siècles’]
- , 1955 : «Itog obsuždenija voprosov stilistiki», *Voprosy jazykoznanija*, №1, pp. 60–88. [‘Bilan des discussions autour des problèmes de la stylistique’]
- , 1963 : «Zadači stilistiki», in V. V. Vinogradov, *Stilistika. Teorija poëtičeskoj reči, Poëtika*, Moskva : Izdatel’stvo Akademii Nauk SSSR, pp. 5-93. [‘Les tâches de la stylistique’]
- VOLOŠINOV Valentin, 1930 : «Stilistika xudožestvennoj reči», *Literaturnaja učeba*, № 2, 3, 5. [‘Stylistique de la parole littéraire’]
- XAVIN Pëtr, 1932 : «Za bol’ševistskij jazyk v rajonnoj gazete», *Literaturnaja učeba*, № 5, pp. 37–44. [‘Pour une langue bolchévique dans la presse régionale’]
- ŽIRMUNSKIJ Victor, 1926 : «Stilistika», *Enciklopedčeskij slovar’ Granat*, Moskva : Russkij Enciklopedičeskij institut, vol. 42, p. 588–599 [‘La stylistique’]
- , 1976 : «Marksizm i social’naja lingvistika», in V. Žirmunskij, *Izbrannye trudy. Obščee i germanskoe jazykoznanie*, Leningrad : Nauka, pp. 235–253. [‘Le marxisme et la linguistique sociale’]



457. Громицкий И.  
Неграмотный ребенок — позор для матери. 1930

Image 3. Affiche de propagande «L'enfant illettré est une honte pour sa mère», 1930.

## Le problème du dialogue dans les travaux de Viktor Vinogradov (1920-1930)

Irina IVANOVA  
*Université de Lausanne*

**Résumé :**

Le présent article est consacré à la conception du dialogue chez Viktor Vinogradov. On suit le développement de sa conception dès ses premiers articles jusqu'à la fin des années 1930, en montrant comment ses idées du dialogue ont été liées à sa théorie de l'analyse des œuvres littéraires. Nous mettons en relief le fait que Vinogradov distinguait trois aspects du dialogue : le dialogue comme un procédé de la caractéristique langagière du personnage, le dialogue comme un de deux types principaux de la composition et le dialogue comme un moyen d'analyse de la polyphonie de l'œuvre littéraire.

**Mots-clés :** dialogue, monologue, narration, *skaz*, composition, langage, stylistique, Vinogradov, image de l'auteur, œuvre littéraire.

## INTRODUCTION

Le problème du dialogue et du dialogisme est un des thèmes les plus discutés de la linguistique et de la critique littéraire de la dernière décennie du XX<sup>e</sup> et de la première décennie du XXI<sup>e</sup> siècle. Des centaines de publications parues au cours de ces vingt années ont étudié ces phénomènes non seulement dans la langue et dans la littérature, mais aussi dans la sociologie, dans la psychologie et dans l'art. Ces études mentionnaient le plus souvent Mikhaïl Bakhtine (1895-1975) comme fondateur de la théorie du dialogisme, un des premiers parmi les philosophes, les critiques littéraires et les linguistes à s'être occupé de l'analyse du dialogue. Les discussions autour de Bakhtine et, en particulier, autour du problème de l'auteur des travaux de Valentin Vološinov (1895-1936) et de Pavel Medvedev (1892-1938), attribués souvent à Bakhtine, ont provoqué de l'intérêt pour le début du XX<sup>e</sup> siècle, période qui se caractérise par la recherche de nouvelles méthodes pour la critique littéraire et la linguistique. Cela a mené à la parution d'études intéressantes sur le formalisme russe, cela a sorti également de l'oubli des linguistes, comme Lev Jakubinskij (1892-1945), Lev Ščerba (1880-1944), Evgenij Polivanov (1891-1938). Ces travaux ont permis de (re)découvrir la richesse de la pensée scientifique et créatrice de la Russie des années 1920-1930, en brisant le stéréotype occidental de la prégnance de l'idéologie marxiste.

L'analyse du contexte scientifique dans lequel les idées de Bakhtine avaient vu jour fit réfléchir les linguistes sur la question de la comparaison de la conception de Bakhtine avec les idées de ses contemporains. C'est Viktor Vladimirovič Vinogradov (1895-1969) qui occupe ici une place de choix. Dans sa monographie dédiée à la situation de la linguistique en Russie au début du XX<sup>e</sup> siècle, le célèbre linguiste russe Vladimir Alpatov (2005) consacre un chapitre entier à la comparaison de ces deux chercheurs. Il les nomme, à juste titre, «les chercheurs russes les plus importants et les plus connus de leur génération dans le domaine des sciences humaines»<sup>1</sup> et il note la complexité, et même un certain côté mystérieux, de leur relation. En effet, leurs intérêts scientifiques s'entrecroisaient sous beaucoup de rapports : les problèmes de la langue des œuvres littéraires, les tâches de la stylistique, l'«image» de l'auteur, le dialogue... Cet entrecroisement a déjà été analysé dans les travaux de N. Perlina (1995a, 1995b), d'A. Bol'shakova (1996, 1999) et de V. Alpatov (2005).

La comparaison de la conception du dialogisme chez Vinogradov et chez Bakhtine est au centre de l'article de référence de Perlina «Le dialogue sur le dialogue» (Perlina, 1995b), dans lequel Vinogradov et Bakhtine sont représentés en «interlocuteurs», c'est-à-dire que l'accent est

---

<sup>1</sup> Alpatov, 2005, pp. 50-56.

mis sur la comparaison de leurs points de vue, sur leur «duel», pour parler avec Perlina. En outre, le dialogue en tant que phénomène de la langue à proprement parler y est considéré dans ses liens étroits avec l'image de l'auteur, avec le progrès de la stylistique et avec le phénomène qui a reçu le nom de «dialogisme», c'est-à-dire l'aspect communicatif du discours d'auteur. A cause d'une telle approche, la parole dialogale fait partie intégrante de plusieurs phénomènes complexes, elle perd son caractère bien défini et sa spécificité, elle se perd elle-même dans l'analyse littéraire.

Dans l'optique qui est la nôtre, il nous paraît important de mettre au jour les idées de Vinogradov sur le dialogue vu traditionnellement comme la conversation entre deux ou plusieurs personnages, c'est-à-dire comme la parole des personnages. Pour restaurer la chronologie de ces points de vue, il est indispensable d'analyser les travaux de Vinogradov des années 1920-1930 qui, bien que relatifs à la critique littéraire, s'appuient, néanmoins, sur des recherches de linguistes russes et européens. Cela nous permettra de définir les sources et les particularités de ses idées sur le dialogue.

## 1. DE LA STYLISTIQUE DU «SKAZ» AU DIALOGUE

L'intérêt de Vinogradov pour le dialogue est né dans les années 1920, lors des discussions des formalistes russes au sujet du *skaz*<sup>2</sup>. Bien qu'il n'ait pas fait partie de ce courant scientifique de manière officielle, il en fut assez proche à cause de son intérêt pour la poétique de la littérature russe, et pour la recherche de méthodes objectives pour l'analyse des œuvres littéraires.

En travaillant dès 1921 au Département de la littérature de l'Institut d'Etat de l'histoire des arts [*Gosudarstvennyj institut istorii iskusstv*, l'abréviation–GIII], il se trouva dans le milieu des formalistes et des philologues proches de ce milieu, tels que V. Žirmunskij (1891-1971), I. Tynianov (1894-1943), V. Šklovskij (1893-1984), B. Eikhenbaum (1886-1959), B. Engelgardt (1887-1947). En s'intéressant aux études du langage poétique, à la mise en évidence de sa spécificité par rapport au langage pratique, ils s'occupèrent d'abord de l'analyse de la phonétique du langage poétique (les travaux d'O. Brik, de S. Bernštein, de V. Žirmunskij, de B. Eikhenbaum, de V. Šklovskij, de L. Jakubinskij, de R. Jakobson). Ensuite, leur attention porta sur la prose des œuvres littéraires.

Un petit article intitulé «Illjuzija skaza» [*L'illusion du *skaz**] (1918) d'Eikhenbaum (1896-1959) devint le premier travail des formalistes russes consacré à l'analyse de la prose. Dans cet article, l'auteur souligne l'évidence de l'opposition de la langue orale à la langue écrite en montrant que l'influence du *skaz* peut s'exercer dans la structure des tournures syntaxiques et dans le choix des mots, et même dans la composition d'une

---

<sup>2</sup> Dans la critique littéraire française, le terme *skaz* est traduit comme «narration orale», avec une connotation «populaire» ou «folklorique» (M. Aucouturier, *Le formalisme russe*, Paris : PUF, 1994, p. 31)

œuvre littéraire. En citant, à titre d'exemple, les œuvres de Dostoïevski, de Tourgueniev, de Pouchkine, de Gogol, de Leskov, de Rémizov où le narrateur joue un rôle important, Eikhenbaum affirme qu'«un vrai créateur de littérature porte en lui-même des forces primitives, mais organiques de l'art vivant de la narrativité»<sup>3</sup> et il lance un appel aux philologues pour qu'ils y prêtent attention. Ainsi, chez Eikhenbaum, le genre du *skaz* est directement lié à la transmission de la langue orale par écrit.

C'est en 1919 qu'Eikhenbaum publie son célèbre article consacré à l'analyse de la nouvelle de Gogol *Le manteau* [*Šinel*"] faite à l'aide de l'approche formaliste, nouvelle pour l'époque. Il y prête une attention particulière aux moyens de la transmission de toutes les nuances du *skaz* oral par la langue écrite, en y montrant comment l'auteur — Gogol — se cache sous le masque du narrateur et quels procédés il emploie pour styliser la langue orale aussi bien du narrateur que d'Akaky Akakievič, le héros de la nouvelle. Ce faisant, Eikhenbaum examine, en premier lieu, la structure des calembours et les procédés de l'influence sonore sur le lecteur-auditeur, en prêtant une attention particulière à l'aspect sono-articulatoire de la parole et à la mimique. Pourtant, tout en montrant comment la parole d'Akaky Akakievič et d'autres personnages interagit avec la parole du narrateur, comment l'intonation change dans le texte et quel est son impact sur le lecteur-auditeur, Eikhenbaum ne recourt pas au concept de dialogue.

Cet article provoqua la vive réaction de plusieurs formalistes et devint un programme pour leur mouvement. Les questions de la spécificité du *skaz* en tant que genre littéraire, de son organisation, de l'image de l'auteur et du masque du narrateur, des rapports entre la parole orale et écrite ont été mis au centre des préoccupations des critiques littéraires en incitant aux recherches qui tâchaient d'y répondre.

Les articles de Vinogradov «Le sujet et la composition de la nouvelle *Le Nez* de Gogol» [*Sužet i kompozicija povesti Gogolja Nos'*] (1921) et «Sur la morphologie du style naturel. L'analyse linguistique du poème pétersbourgeois *Le Double*» [*K morfologii natural'nogo stilja. Opyt lingvističeskogo analiza peterburgskoj poëmy Dvojniki*] (1922) font partie de ces recherches.

Dans le premier article, Vinogradov, à la suite d'Eikhenbaum, examine la composition de la nouvelle *Le Nez* et les procédés du jeu de mots. Tout comme Eikhenbaum, il analyse la nature des calembours de Gogol en remarquant qu'ils sont liés à la langue parlée. Mais, contrairement à Eikhenbaum, Vinogradov souligne que «les moments du jeu de mots apparaissent très en relief dans le dialogue. Cela aboutit à l'apparition de deux contextes, de deux plans de la parole qui se heurtent, se croisent, se superposent de multiples façons»<sup>4</sup> : Vinogradov distingue le

---

<sup>3</sup> Eikhenbaum, 1924 [1918], p. 156.

<sup>4</sup> Vinogradov, 1976 [1921], p. 33.

dialogue en tant qu'un des procédés dans la composition de l'œuvre littéraire qui permet de repérer le calembour le plus efficacement possible.

Il faut noter que, en analysant le dialogue, Vinogradov souligne, en premier lieu, le conflit, le choc, qui permet de jouer sur le double sens. Il va même jusqu'à comparer deux rédactions de la nouvelle de Gogol et montre comment Gogol a réécrit le dialogue pour éliminer les enchaînements de mots qui empêchaient le double sens.

L'attention de Vinogradov porte également sur l'interaction de la parole de l'auteur avec la parole des personnages. Il montre comment les mots de l'auteur investissent le *skaz* — la parole du narrateur — en le faisant se détourner de sa voie directe. Ces mots forment des ruptures logiques dans la narration.

A la fin de son article, Vinogradov arrive à la conclusion que c'est la langue parlée de tous les jours, «la langue extra-littéraire» d'où Gogol tire «une nouvelle logique des choses» qui lui sert de base de construction de son grotesque fantastique.

Ainsi, dans ce premier article, Vinogradov recourt déjà au dialogue en le considérant aussi bien comme un des procédés du jeu de mots que comme un des procédés de la composition.

Mais, dans le deuxième article cité (dans l'analyse linguistique du *Double* de Dostoïevski), une de ses tâches principales est de décrire les procédés de la construction des phrases du *skaz* et du dialogue; de surcroît, il compare l'usage de ces procédés chez Dostoïevski et chez Gogol.

Dans *Le Double*, la narration passe à travers le masque d'un «humble narrateur des aventures», d'un Monsieur Goliadkine fou. Cela permet d'utiliser la même manière de décrire que celle utilisée par Gogol dans *Le nez* et dans *Les âmes mortes*.

La nouvelle *Le Double* est principalement caractérisée par un style narratif de la langue des affaires avec une nuance comique, construit sous l'influence directe du *skaz* de Gogol. Ce style interagit avec le style de la langue parlée du «pauvre petit fonctionnaire» Goliadkine. En outre, les deux styles sont investis par «de petits mots» et par «des expressions du registre populaire» de l'argot des fonctionnaires. Tout cela crée un enchevêtrement complexe de styles dans le tissu verbal de l'œuvre et fournit la clé à la compréhension de son architectonique.

Vinogradov analyse la parole de Goliadkine dans les menus détails en montrant comment se crée la caractéristique langagière du personnage. Ce faisant, il prête une attention particulière aux rapports entre les propos tenus par Goliadkine et ses mouvements, son expression corporelle: ses regards, sa mimique, ses gestes.

A la fin de l'analyse des styles de la parole du narrateur et du héros, Vinogradov arrive à la conclusion que, à plusieurs reprises, *Le Double* se transforme en une forme de récit sur Goliadkine fait par son «double», c'est-à-dire par «un individu possédant sa manière de parler et ses

concepts»<sup>5</sup>. L'analyse de la parole de Goliadkine permet à Vinogradov d'établir les liens que cette dernière entretient avec les procédés de la construction des «lettres d'ami» de Makar Dévouchkine dans *Les pauvres gens*.

Ainsi, dans ces articles, Vinogradov détermine sa sphère d'intérêts scientifiques : l'analyse des œuvres littéraires, en particulier du *skaz* ; la mise au jour de sa structure, des interactions entre l'auteur, le narrateur et les personnages à travers leurs styles de parole. Ici même, Vinogradov touche à la question de la double fonction du dialogue : d'une part, c'est un procédé langagier de la transmission du style de la langue parlée qui permet de montrer les deux plans de la parole, mais, d'autre part, c'est aussi un des procédés de la construction de la composition. Ces deux fonctions du dialogue entrent en interaction au sein de l'œuvre littéraire.

Dans son travail suivant, — son article «L'école du naturalisme sentimental. Le roman *Les pauvres gens* de Dostoïevski sur le fond de l'évolution littéraire des années 1840» [*Škola sentimental'nogo naturalizma. Roman Dostojevskogo Bednye ljudi na fone literaturnoj evolucii 40-x godov'*] (1924), — les questions du sujet et de l'architecture occupent une place de choix. Vinogradov considère *Les pauvres gens* comme un roman bourgeois sentimental traditionnel (échanges épistolaires entre deux amants). Les personnages principaux (un petit fonctionnaire pauvre, Makar Dévouchkine, et l'orpheline, Varenka Dobroselova) s'écrivent pour se soutenir mutuellement dans la vie, d'où la tâche de Vinogradov d'analyser la forme du dialogue épistolaire. Cette forme a sa spécificité, parce que les lettres sont, au fond, des monologues. C'est pourquoi Vinogradov a besoin de déterminer le domaine d'activité des auteurs des lettres pour comprendre comment s'effectue la progression du récit. En outre, il avait besoin de comprendre comment la concaténation et l'enchevêtrement des lettres de Dévouchkine et de Varenka s'unissaient afin de créer une structure monolithique. Comme le note Vinogradov, «ici, une nouvelle synthèse avait eu lieu, une synthèse qui a abouti à ce que les interventions littéraires de Dévouchkine et les lettres de la pauvre orpheline deviennent les parties intégrantes d'une nouvelle composition littéraire unie»<sup>6</sup>.

Dès le début de l'analyse de ce roman, Vinogradov note que c'est Dévouchkine qui joue le rôle principal dans cet échange épistolaire, alors que Varenka, dans la plupart des cas, ne joue que le «rôle du destinataire qui donne la réplique pour provoquer le changement des nuances du fond émotionnel dans les lettres de Dévouchkine, pour lui faire faire telle ou telle action»<sup>7</sup> ; il établit donc tout de suite les rôles des interlocuteurs dans ce dialogue.

---

<sup>5</sup> Vinogradov, 1976 [1922], p. 129.

<sup>6</sup> Vinogradov, 1976 [1924], p. 176.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 163.

Vinogradov prête constamment attention aux formes de la parole des personnages, en s'y appuyant dans son analyse. Il montre que, d'une part, Dévouchkine écrivait en utilisant son style de fonctionnaire hérité des héros de Gogol, mais que, d'autre part, il était le créateur de nouvelles formes des œuvres littéraires. Quant à Varenka, elle est tout le contraire de Dévouchkine : les thèmes traditionnels et la stylistique du sentimentalisme sont à la base de ses lettres.

Au cours de son analyse de l'architectonique du «dialogue» dans les lettres, Vinogradov distingue les lettres accentuées, qui représentent des points culminants de la narration et créent la dynamique du «spectacle» littéraire. En examinant le développement de la ligne dramatique, il souligne que, à la fin du roman, le dialogue se construit par le biais de l'enchevêtrement de formes expressives contrastées.

Ainsi, dans ce travail, Vinogradov étudie déjà le dialogue en tant qu'une des catégories principales de la composition de l'œuvre des belles-lettres pleine de dramatisme et de tension émotionnelle. Dans son analyse, Vinogradov montre comment Dostoïevski crée des rôles pour ses personnages, comment le changement de ces rôles conditionne la dynamique de l'action du roman, comment les lettres des héros entrent en interaction et comment cette interaction des «monologues» donne naissance à la tragédie.

On arrive donc à la conclusion que ce sont des questions générales de la création de la poétique et des méthodes objectives de l'analyse philologique des œuvres des belles-lettres qui préoccupaient Vinogradov dans la première moitié des années 1920. Son attention portait principalement sur l'étude des différentes formes de l'enchevêtrement des styles de la parole dans le tissu verbal de l'œuvre, sur son architectonique et sur la mise en évidence des rapports entre l'auteur, le narrateur et les personnages. Lors de l'analyse de ces questions dans l'œuvre de Gogol et de Dostoïevski, Vinogradov prenait en compte les fonctions des dialogues, mais il ne les considérait pas en tant qu'objets d'analyse à part entière. L'analyse du roman *Les pauvres gens* de Dostoïevski — du dialogue épistolaire — l'a amené à examiner la question du dialogue en tant qu'une des formes principales de la composition de l'œuvre.

## 2. LE DIALOGUE DANS LA POÉSIE

En réalité, le dialogue en tant qu'objet spécifique d'étude a été mis en avant par Vinogradov dans son analyse de la poésie. Cela s'est passé dans son travail «Sur la poésie d'Anna Akhmatova» [‘O poëzii Anny Axmatovoj’] (1925) qui peut être considéré comme une réaction à l'article d'Eikhenbaum «Anna Akhmatova. (Essai d'analyse)» [‘Anna Axmatova. Opyt analiza ’] (1922). Si Eikhenbaum avait pour but de montrer par le truchement des œuvres d'Akhmatova les possibilités et les aspirations de la poésie moderne russe, Vinogradov poursuivait un autre but. Il cherchait à

mettre en évidence la spécificité du style propre d'Akhmatova, en passant par l'analyse des procédés langagiers de son système individuel et isolé. En même temps, Vinogradov avait encore un autre objectif, à savoir démontrer la méthode d'analyse d'une œuvre littéraire établie par lui-même.

Dans l'analyse stylistique d'une œuvre littéraire, Vinogradov distingue deux composantes : le symbolique et la composition. Dans son travail susmentionné, il met le symbolique artistique de la poétesse au centre de son étude. Cependant, il consacre le dernier chapitre de son travail critique à l'analyse de la composition des poèmes. Il l'intitule les «Grimaces du dialogue», en faisant ainsi une allusion au troisième chapitre du livre d'Eikhenbaum, dans lequel ce dernier démonte la nature articulatoire-mimique de la poésie d'Akhmatova et place la mimique langagière même à la base de la composition de poèmes entiers<sup>8</sup>.

A la différence d'Eikhenbaum, Vinogradov aborde les poèmes d'Akhmatova comme des monologues-*skaz* dans lesquels s'introduit un dialogue. Une telle approche ouvre de nouvelles possibilités d'effets émotionnels déterminés par les interactions du dialogue avec le ton général de la narration et par les particularités de l'alternance des répliques.

En s'appuyant sur ces deux facteurs, Vinogradov distingue trois grands groupes de poèmes.

Le premier groupe est composé par les situations dans lesquelles un dialogue détermine la composition d'un poème tout en abaissant le *skaz* jusqu'au niveau de la description des détails d'une situation, autrement dit jusqu'au niveau des remarques. Souvent, dans ce type de poèmes, on ne trouve pas l'alternance des répliques laconiques, mais plutôt un entrelacement compliqué des éléments des paroles monologiques et dialogales. Comme l'indique Vinogradov, plusieurs plans langagiers et psychologiques se croisent dans différentes directions. La poétesse peut se présenter à la fois comme une narratrice qui donne le fond des actions et comme une participante au dialogue, et avec cela sa réplique se développe jusqu'au monologue qui, à son tour, inclut les fragments du dialogue. Comme exemple d'une telle composition Vinogradov propose le poème «Je crispais mes mains sous le sombre châle...». On peut aussi trouver une variante simplifiée de cette composition construite sur la base du dialogue dramatique, c'est-à-dire sous la forme d'une «conversation» suivie par les remarques de l'auteur.

A l'intérieur de ce groupe Vinogradov distingue deux sous-groupes : dans le premier, c'est la nature qui devient une «participante» de la conversation — «le chuchotement de l'automne», «quelqu'un d'invisible dans l'ombre des arbres...» ; dans le deuxième sous-groupe, ce sont des interlocuteurs inconnus du lecteur. Une question ou bien un monologue d'un interlocuteur provoque un discours de réponse. Avec cela, la situation générale reste énigmatique pour le lecteur. Et peu à peu, en ne s'appuyant que sur les remarques dans le monologue du héros ou de l'héroïne, le

---

<sup>8</sup> Eikhenbaum, 1969 [1922], pp. 120-130.

lecteur peut la reconstruire. Vinogradov précise que dans ce groupe de poèmes, le fond aperceptif reste indéfini.

Dans le deuxième groupe, la base des poèmes est composée par un *skaz* dans lequel sont introduits les mots de quelqu'un d'autre. Cela peut être une brève remarque de ce «quelqu'un d'autre» ou bien un long monologue adressé à l'héroïne. Dans ce dernier cas, la narratrice définit la situation et le personnage. Vinogradov découvre ici un procédé souvent utilisé par Akhmatova : c'est le «cachetage du visage», quand se croisent deux plans discursifs : le *skaz* de l'héroïne et la reproduction du monologue qui l'a troublée. Et avec cela, ces deux plans sont présentés dans un éclairage émotionnel «trompeur» pour le lecteur, tandis que le personnage dont l'héroïne transmet le discours reste énigmatique, bien qu'il y ait des allusions à son apparence :

\*Elle est venue me torturer trois fois.  
Je me suis réveillée dans un cri d'angoisse  
Et j'ai vu ses bras minces,  
Une bouche sombre, moqueuse.  
'Avec qui échangeais-tu ce baiser,  
A l'aube, devant les portes noires,  
Quand tu jurais de mourir si  
On vous séparait...'

Et c'est seulement dans le dernier appel à «l'interlocutrice» que sa nature se dévoile :

.....  
Ce n'est pas en vain que la tromperie a ri,  
La tromperie, qui ne m'a pas été pardonnée .

Vinogradov inclut aussi dans ce groupe les poèmes qui sont présentés sous la forme du *skaz*, mais qui ont une seule courte réplique à la base de leur composition. Il décrit différents rôles sémantiques que peut jouer cette réplique dans la structure de la composition : cela peut être les «mots du bien-aimé», cela peut être les expressions des objets d'art ou bien de la nature :

\*A l'arrière, la fumée qui s'épaissit,  
Le chant triste des violons : ...

ou bien :

\*Les peupliers bruissent derrière la fenêtre :  
Ton roi n'est plus sur cette terre<sup>10</sup> .

<sup>9</sup> La traduction des poèmes et des citations précédés d'un \* est prise dans le livre Anna Akhmatova. *Requiem et autres poèmes*. 1909-1963. Textes français, présentation et notes par Henri Deluy, Tours : Farrago, 1999, p. 40. Les citations sans ce signe sont de l'auteur de l'article.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 42.

Souvent, ce type de réplique dévoile l'image dans laquelle s'incarne l'héroïne :

Il a plaisanté : 'Ma funambule,  
Comment survivras-tu jusqu'en mai ?'

La réplique, mise au début, peut créer une énigme :

Le garçon m'a dit :  
'C'est si douloureux'.

Elle peut également servir de dénouement :

Je viendrai et m'arrêterai sur le seuil,  
Je dirai : 'Rends-moi mon mouchoir'.

Le troisième groupe est, selon Vinogradov, celui des poèmes dans lesquels la place centrale est occupée par un dialogue entrecoupé. Il est composé selon des schémas particuliers et possède ses spécificités sémantiques. En décrivant tout cela, Vinogradov accorde une attention particulière aux cas dans lesquels une action se manifeste dans le dialogue même, c'est-à-dire dans l'alternance des répliques. Dans ces cas, le *skaz* marque seulement le cadre. Il prépare la perception du lecteur, en organisant son fond aperceptif. Dans une telle situation, le dialogue commence par des phrases «stéréotypées» qui sont habituelles pour ce type de situation. Cependant, l'interlocuteur est caché. A un début de ce type s'ajoute brusquement une réplique émotionnelle qui crée le contraste, la dissonance :

\*Elle partait, elle était près de la rampe,  
Elle lui disait, dans un dernier effort :  
'C'est tout... Ah, non, j'oubliais,  
Je vous aime, je vous aimais déjà,  
Même alors' ! —  
'Oui...'<sup>11</sup>

Ce procédé, c'est-à-dire la construction d'une réplique par la connexion de deux parties différentes, qui donne en résultat une nouvelle formation émotionnelle de caractère d'oxymoron, Vinogradov le voit comme une des spécificités du dialogue chez Akhmatova. Il décrit le moyen par lequel Akhmatova, en utilisant le phénomène de l'aperception et des «phrases stéréotypées», prépare la perception du lecteur et crée une tension émotionnelle qui est résolue par une nouvelle réplique agrégée en deux phrases stéréotypées propres à deux plans différents du dialogue.

Un autre procédé indiqué par Vinogradov est l'utilisation par Akhmatova des stéréotypes langagiers du dialogue dans des situations contrastées. L'effet d'un tel contraste est créé par la présence inhabituelle de ces répliques stéréotypées dans une situation tragique qui modifie complètement la perception des répliques.

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 35.

\*Dans la maison, ils se déplaçaient en silence,  
 Ils n'attendaient plus rien.  
 Ils m'amenèrent au malade  
 Et je ne l'ai pas reconnu.

En contraste à cette situation tragique de la mort, le dialogue entre l'héroïne et son interlocuteur commence comme une conversation banale avant un départ en voyage.

Il a dit : 'Maintenant, Dieu merci', –  
 Et il s'est plongé dans ses pensées. –  
 'Il a y longtemps que j'aurais dû partir,  
 Je n'attendais que toi'.

Et puis, cette conversation banale se termine de façon inattendue par une réplique qui demande pardon :

'Dis, peux-tu me pardonner ?'  
 Et j'ai répondu : 'Je peux'.  
 <.....>  
 Soudain, la dernière force  
 Vivifie ses yeux bleus :  
 'C'est bien, que tu m'aies pardonné,  
 Tu n'étais pas toujours bénigne'.

En analysant ces procédés, Vinogradov arrive à la conclusion que la spécificité de la créativité d'Akhmatova revient à «un système original de positionnement de morceaux de mosaïque»<sup>12</sup>.

Il trouve le même procédé dans l'alternance des répliques quand le lien du sens entre les brèves répliques soit est interrompu, soit devient logiquement contrasté, comme si les interlocuteurs regardaient à l'intérieur l'un de l'autre, par dessus les mots. La narratrice, quant à elle, décrit les manifestations externes des émotions qui accompagnent la conversation :

Je l'ai rejoint au portail, j'ai crié :  
 'Mais ce n'était pas sérieux de ma part.  
 Je plaisantais. Je mourrai si tu pars.'  
 Son sourire alors, atrocement calme:  
 'Ne reste pas, m'a-t-il dit, par ce vent'.

Vinogradov propose plusieurs exemples d'une telle non-correspondance des répliques, autrement dit de la stylisation de la conversation des gens comme s'ils ne s'entendaient pas.

De plus, au cours de son analyse du dialogue, Vinogradov attire régulièrement l'attention sur la façon dont Akhmatova décrit la situation de la conversation donnée, quels gestes et mouvements des héros elle souligne :

Et, en levant sa fine main  
 Il a légèrement touché les fleurs :

---

<sup>12</sup> Vinogradov, 1976 [1925], p. 457.

‘Raconte-moi comment on t’embrasse,  
Raconte-moi comment tu embrasses’.

De plus, Vinogradov précise que l’absence de telles indications est aussi significative et joue un rôle dans le sens général du poème.

Ainsi, on peut conclure que dans son analyse du dialogue chez Akhmatova, Vinogradov s’appuie beaucoup sur la perception du lecteur, tout en utilisant les notions de perception et de phrases stéréotypées, ainsi que le phénomène de la naissance du nouveau sens produit par la juxtaposition de deux répliques. Il prend en compte aussi bien les caractéristiques des interlocuteurs que l’environnement dans lequel se déroule un dialogue. Il en résulte que Vinogradov fait son analyse en utilisant les principes d’organisation du dialogue décrits par Jakubinskij dans son article «Sur la parole dialogale» (1923). Vinogradov non seulement se réfère à cet article au début de son chapitre, mais montre aussi comment on peut appliquer ces principes à l’analyse de textes poétiques. Par cela Vinogradov prouve deux thèses importantes : la première – que l’analyse de la parole poétique doit avoir pour base les découvertes et les données de la linguistique moderne et pas du tout la simple intuition du chercheur; la deuxième – que l’étude d’une œuvre littéraire doit prendre en compte les différents types de composition de la parole et leurs interactions.

### 3. LE MONOLOGUE ET LE DIALOGUE EN TANT QUE CONSTRUCTIONS DE LA COMPOSITION ET DE LA PAROLE

On peut supposer que l’analyse du dialogue dans la poésie d’Anna Akhmatova a servi à Vinogradov de base pratique pour développer sa théorie et sa méthode d’analyse de la langue des œuvres littéraires qui furent formulées dans ses articles «Le problème du *skaz* dans la stylistique» [*‘Problema skaza v stilistike’*] (1925, publié en 1926), «De la théorie des styles littéraires» [*‘O teorii literaturnyx stilej’*] (1925, publié en 1927), et enfin dans son travail «De la prose des belles-lettres» [*‘O xudožestvennoj proze’*] (1930).

Vinogradov revient sur le problème du *skaz* et particulièrement sur son architectonique. Il critique, de manière cohérente, la position d’Eikhenbaum qui considère le *skaz* comme un synonyme de «parole vivante», comme une illusion de la parole, et démontre que le *skaz* est, avant tout, l’analogie littéraire de l’une des formes de la parole monologique.

Le *skaz* est une forme particulière et combinée du langage littéraire qu’on perçoit sur le fond des formations monologiques construites de même nature, propres à la pratique commune des interactions verbales. Le *skaz* est une construction littéraire élevée au carré, car il représente une superstructure esthétique placée au-dessus des constructions langagières (monologues) qui

reflètent, eux-mêmes, les principes de la mise en forme compositionnelle et esthétique ainsi que les principes du choix stylistique<sup>13</sup>.

Une telle définition du *skaz* incite à définir les constructions langagières à proprement parler, le monologue et le dialogue. C'est pourquoi, en s'appuyant sur les travaux d'Evgenij Budde (1859-1929), de Ščerba, de Jakubinsky, Vinogradov compare le monologue et le dialogue dans la parole. Il partage leur opinion selon laquelle le dialogue prime dans les échanges verbaux dans la société, c'est pourquoi le dialogue est d'un grand intérêt pour les linguistes. Mais, quant au monologue, Vinogradov se trouve en désaccord avec Ščerba pour qui le monologue représente une forme conservatrice de la parole qui reflète la norme de la langue. Vinogradov souligne que le monologue est une forme particulière de la construction stylistique dans la parole qui,

tout en restant dans les limites du lexique et du système grammatical d'un parler donné, crée des parallèles stylistiques, forge la phraséologie, détermine les fonctions stylistiques de divers schémas syntaxiques. La parfaite maîtrise des formes de la parole monologale est un art...<sup>14</sup>.

Vinogradov note que les linguistes n'ont pas encore commencé à étudier la parole monologale, ainsi il ne donne pas le classement des formes de cette parole et se concentre sur le domaine de la parole quotidienne. Dans ce domaine, il distingue quatre types de monologue : le monologue persuasif — forme primitive du discours de l'orateur ; le monologue lyrique — forme de l'expression des émotions ; le monologue dramatique — un type complexe de parole «dans lequel la langue sonore [*jazyk slov*'] n'est qu'une sorte d'accompagnement d'autres systèmes de phénomènes psychiques, par le biais du langage de la mimique, des gestes, des mouvements corporels» ; et enfin le monologue de type référentiel<sup>15</sup>. Pour distinguer ces formes du monologue, Vinogradov ne recourt pas au principe thématique, c'est la distinction des fonctions du langage qui est à la base de sa typologie : la fonction persuasive du langage, le langage affectif, le langage référentiel.

Il note que c'est le monologue dramatique qui est le plus proche du dialogue, parce qu'il se caractérise par le lien des unités phrastiques avec des messages gestuels et mimiques et avec les mouvements du corps :

le monologue dramatique est, au fond, une forme de dialogue tendu, avec des répliques omises. Il se construit selon les principes de la parole dialogale et représente une sorte de concaténation de répliques séparées<sup>16</sup>.

---

<sup>13</sup> Vinogradov, 1927, p. 28.

<sup>14</sup> Vinogradov, 1927, p. 30.

<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 31.

En ce qui concerne le monologue référentiel, il s'appuie sur la structure logico-objective de la langue et se divise en deux sous-types : le monologue-raisonnement, en tant que forme primitive du «langage scientifique», et le monologue-narration. C'est ce dernier sous-type qui est lié à la notion de *skaz* dans la littérature et c'est ce monologue que Vinogradov analyse en détail pour démontrer les rapports complexes entre la parole monologale et le genre du *skaz*.

Ainsi, en concentrant ses efforts sur l'analyse du monologue dans la parole et sur sa transformation — le *skaz* — dans la littérature, Vinogradov ne perd jamais de vue le dialogue en comparant ces deux catégories de composition.

Cette comparaison se développe également dans son travail «De la prose des belles-lettres» (1930) où le niveau des généralisations théoriques est plus élevé. En définissant la nature du langage de l'auteur, Vinogradov parle de deux contextes de l'œuvre littéraire : du contexte des formes esthético-littéraires de la parole et du contexte des systèmes socio-langagiers qui coexistent dans les limites de la langue écrite des livres et du «parler de l'intelligentsia» d'une époque donnée. Par conséquent, l'étude de la langue d'une œuvre des belles-lettres doit être aussi bien sociolinguistique que stylistico-littéraire.

Selon Vinogradov, dans le mécanisme de la transformation des formes langagières dans l'œuvre littéraire, les catégories de la composition jouent un rôle important, car elles changent de point de vue historique et adaptent leur structure à la typologie des genres littéraires. En conséquence, ces catégories doivent être étudiées sur le fond des formes de la composition de la langue écrite et de la langue parlée. En attachant une telle importance aux formes de la composition, Vinogradov consacre un chapitre entier à leur description qu'il intitule «Des catégories de la composition et de la parole dans la littérature» [*O kompozicionno-rečevyx kategorijax literatury*']. C'est là où il compare les lois de la construction du monologue et du dialogue au sein de l'œuvre littéraire. Il parle de la nécessité d'élaborer une conception des types compositionnels de la parole dans le domaine de la création littéraire et considère une telle conception comme une des directions principales des études de la langue des œuvres des belles-lettres. Dans le chapitre ci-dessus, il argumente et formule les problèmes principaux de cette direction de recherche et il note, en particulier, que «la compréhension des raisons de la coexistence de différentes formes de parole dans les constructions monologales, la compréhension des principes selon lesquels elles intègrent le dialogue, c'est là un nouveau problème important des études de la langue des œuvres littéraires»<sup>17</sup>.

Plus loin, Vinogradov trace les voies principales de l'étude de ce problème en faisant des observations intéressantes sur la spécificité du dialogue. Ainsi, il note que la parole dialogale fait non seulement partie du

---

<sup>17</sup> Vinogradov, 1980 [1930], p. 78.

tissu verbal de différents types de poésie et de prose, mais qu'elle organise elle-même des genres littéraires indépendants (Vinogradov pense ici aux œuvres dramatiques). Par conséquent, les fonctions de la parole dialogale, les moyens de sa construction et la sémantique de ses éléments peuvent différer radicalement d'un genre à l'autre. Par exemple, dans la prose narrative, on trouve souvent «le dialogue monologuésé», alors que la «dialoguisation» des monologues, — qui se laissent percevoir comme soliloque du personnage ou comme sa conversation avec un interlocuteur absent, — domine dans le drame. En ce qui concerne la nouvelle, ici, selon Vinogradov, il y a plus de possibilités pour le dialogue unilatéral, parce qu'une autre série de répliques peut exister potentiellement, sans jamais se réaliser (il cite l'exemple du roman de J. Webster *Papa-Longues-Jambes*). Il mentionne également les formes «écrites» du dialogue, c'est-à-dire les formes qui ne se projettent pas dans la parole et qui peuvent être utilisées pour la composition de la nouvelle ou du récit (par exemple, *Un roman en neuf lettres* [*'Roman v devjati pis'max*] de Dostoïevski ou *La correspondance* de Tourgueniev).

Vinogradov analyse à part le dialogue dans le drame en formulant tout un bloc de questions et de buts de recherche. Parmi eux, on peut nommer la «discontinuité» psychologique du dialogue qui crée la possibilité de comprendre les répliques sur plusieurs plans : en tant qu'«expressions» des images des personnages aussi bien que formes de leur représentation par l'auteur ; en tant que moyens de la délimitation (thématique, expressive, sociale) précise de la parole des personnages ; en tant que dépendance de la sémantique du dialogue des facteurs extraverbaux ; en tant que forme de la concaténation des parties dialogiques qui se caractérisent par diverses dépendances de la vie courante et du sujet ; en tant que questions liées aux types de l'interaction de l'expression verbale avec l'expression gestuelle et mimique, etc. Tout cela a permis à Vinogradov de parler de la nécessité d'analyser à part la sémantique et la syntaxe du dialogue dramatique.

En outre, Vinogradov n'oublie pas de noter le lien du problème du dialogue dramatique avec la théorie de la parole scénique, c'est-à-dire avec les questions de la réalisation théâtrale du texte. Il fait une observation importante : le moment «théâtral» est également compris dans les formes de la construction de la parole dans le dialogue.

Il est intéressant de noter que Vinogradov avait l'intention de s'occuper de ces problèmes du langage du drame lui-même. Les recherches du célèbre philologue soviétique A.P. Čudakov (élève de Vinogradov), effectuées dans les archives, en apportent le témoignage<sup>18</sup>. Ainsi, en 1926-1927, lors de son travail à l'Institut d'Etat de l'histoire des arts (GIII), Vinogradov s'occupait déjà du thème du «problème du langage du drame».

---

<sup>18</sup>Čudakov, 1980.

On a des informations sur ses multiples conférences au sujet de cette question données pendant ces années. De surcroît, comme le note Čudakov, dans les lettres de Vinogradov de la fin de l'année 1927, il est fait mention de ce qu'il était en train d'écrire un livre sur le dialogue, plus précisément sur le langage dramatique (il existe des titres différents pour ce projet de livre : *Le langage du drame*, *La théorie du dialogue*). Mais, comme le pense Čudakov, après avoir commencé à recueillir des matériaux pour le livre *L'évolution du naturalisme russe*, Vinogradov abandonna ce projet.

Ainsi, vers l'année 1930, la théorie de la langue des œuvres des belles-lettres se forme dans l'esprit de Vinogradov. Dans cette théorie, l'étude de la spécificité du monologue et du dialogue, perçus comme différents systèmes de la composition langagière, occupe une des places principales.

#### 4. LE DIALOGUE DANS L'ŒUVRE RHÉTORIQUE

Si la première partie de l'ouvrage *De la prose des belles-lettres* est consacrée aux œuvres littéraires (à la nouvelle, au récit, au roman), la deuxième partie de ce livre est dédiée à la question de la rhétorique vue comme une théorie normative qui détermine les genres de la prose et les principes selon lesquels ils se construisent. Vinogradov note que le but principal de la rhétorique est d'examiner les formes de la construction de l'œuvre littéraire selon les lois du lecteur, c'est-à-dire selon les principes de la construction sur lesquels se base la «suggestion», la «persuasion» de l'auditeur-interlocuteur. Vinogradov cite les travaux de linguistes russes et européens, tels que Svedelius, Bally, Spitzer, Vinokur, relatifs aux problèmes de l'auditeur et aux formes des interactions socio-langagières. Il analyse à part la conception de la parole rhétorique du philosophe russe Gustav Špet (1879-1937) en établissant ses liens avec la parole pragmatique qui a une orientation expressive et tâche de produire un effet. En acceptant, dans les grandes lignes, le point de vue de Špet, Vinogradov lui objecte sa pensée de la nature rhétorique de tout roman et parle, pour sa part, de l'interaction des procédés rhétoriques et poétiques.

Comme exemples d'analyse, Vinogradov retient trois œuvres, dans lesquelles se retrouve un seul et même événement, à savoir l'«affaire Kronenberg», du nom de ce banquier qui fit preuve de violence sur sa fille de sept ans<sup>19</sup>. Vinogradov analysera donc le discours de V. Spasovič, l'avocat de Kronenberg, et les réactions que ce discours provoqua auprès des écrivains Dostoïevski et Saltykov-Ščedrine. Lors de cette analyse, Vinogradov prend obligatoirement en compte le facteur de la composition.

---

<sup>19</sup> Il s'agit de l'affaire daté du 1876 de Stanisław Leopold Kronenberg qui a provoqué une grande discussion dans la société russe au sujet des limites du pouvoir parents sur leurs enfants.

Ainsi, il considère le discours de l'orateur en tant qu'une forme particulière du monologue dramatique «adapté à l'atmosphère du «spectacle» social de tous les jours ou du «spectacle» civil»<sup>20</sup>. Tout est important dans ce spectacle : le principe de la «théâtralisation», l'atmosphère générale, le «jeu» de l'avocat en tant qu'«acteur», c'est-à-dire ses poses, ses mouvements, sa mimique, ses gestes et, en outre, la «mélodie» intérieure de la parole qui s'exprime à travers le rythme et le système des changements d'intonations. Pourtant, ce domaine lié à l'art de la performance de l'orateur, domaine «du théâtre social», constitue, pour Vinogradov, une discipline à part — l'art oratoire, distinct de la rhétorique dans le sens propre du terme. L'art oratoire a partie liée avec la science des formes de la construction littéraire des œuvres rhétoriques. C'est ce point de vue des belles-lettres qu'adopte Vinogradov pour analyser le discours de Spasovič. Il établit quelques principes d'organisation de l'œuvre rhétorique en notant, en particulier, l'importance du dialogue dont la structure est déterminée par la fonction d'«exemple», «d'illustration» : «le dialogue n'est pas le discours direct des personnages sur eux-mêmes, c'est une forme de leur représentation sous l'angle des jugements moraux de la part du rhéteur»<sup>21</sup>.

Plus loin, Vinogradov passe à l'analyse du discours de Spasovič donnée par Dostoïevski dans son *Journal d'un écrivain* [*Dnevnik pisatelja*]. C'est là où Vinogradov montre comment Dostoïevski dévoile les procédés rhétoriques de Spasovič tout en introduisant d'autres formes de l'art oratoire dans son œuvre. L'écrivain transfère la question de la sphère juridique dans le domaine social, commun à tous les hommes : «L'âme de l'enfant devant la cour pénale». C'est un oxymore, thème contradictoire dans son essence même, qui détermine la dynamique des séries de signification chez Dostoïevski.

Vinogradov commente en détail l'analyse de Dostoïevski en montrant que cette analyse se construit, au fond, comme un «dialogue» de l'écrivain avec l'avocat, entrecoupé par la «conversation» avec les auditeurs. Cette manière de s'adresser, à tour de rôle, tantôt à Spasovič, tantôt aux auditeurs — en changeant de «plans» expressifs — crée une tension dramatique. Dostoïevski utilise également le monologue dramatique basé sur les citations du discours de Spasovič, mais il le transforme en discussion. Vinogradov appelle ce procédé «l'illusion littéraire du dialogue», car Spasovič ne riposte pas. C'est comme si Dostoïevski lisait à Spasovič des bribes de son discours, mais en modifiant complètement leurs intonations, leurs formes expressives. C'est pourquoi, lors d'une telle transmission, le discours de Spasovič se déforme «comme une citation dans un contexte hostile»<sup>22</sup>.

---

<sup>20</sup> Vinogradov, 1980 [1930], p. 120.

<sup>21</sup> *Ibid.*, 146.

<sup>22</sup> Vinogradov, 1980 [1930], p. 161.

A la fin de son analyse de la réaction de Dostoïevski, Vinogradov arrive à des conclusions intéressantes sur la spécificité du dialogue dans l'œuvre rhétorique. Il note que la «duplicité» intérieure, immanente au dialogue, constitue sa caractéristique importante : dans la structure verbale de l'œuvre rhétorique, il y a deux images — celle de l'auteur et celle de son «adversaire». De surcroît, il faut opérer la différence entre une telle «double nature» du sujet et l'auditeur ou le lecteur dont on veut emporter l'adhésion et qui est plutôt un allié. Par conséquent, Vinogradov parle de l'impossibilité d'établir des rapports analogiques entre un tel dialogue et le dialogue dans la langue quotidienne qui contient deux sujets socialement présents : l'auteur et son interlocuteur. Vinogradov considère le monologue de l'acteur dans le drame comme analogue à un dialogue rhétorique, parce que, dans le drame, le monologue s'adresse au spectateur, mais, de par sa construction, il vise un autre partenaire. Seulement, à la différence du drame, le «partenaire» dans l'œuvre rhétorique se conçoit toujours comme adversaire, comme image négative autour de laquelle se crée l'atmosphère expressive correspondante. En conséquence, Vinogradov considère le monologue rhétorique en tant que forme de la structure dialogique «polyphonique». Il arrive à la conclusion qu'«il en résulte non pas le dialogue entre des personnages, mais un dialogue entre des conceptions du monde qui s'incarnent conventionnellement dans des personnages»<sup>23</sup>.

Ainsi, en utilisant les catégories de l'approche communicative, Vinogradov fut le premier dans la linguistique et la critique littéraire russes à distinguer un type particulier de dialogue qui représente une des structures de l'organisation de l'œuvre rhétorique. En le considérant en tant que «dialogue entre des conceptions du monde», Vinogradov trace les voies des études ultérieures de ce dialogue.

## 6. LE DIALOGUE DANS *LA DAME DE PIQUE* DE POUCHKINE

Si dans les années 1920, dans le processus de la définition d'un des objets de la stylistique, Vinogradov étudiait les œuvres de Dostoïevski et de Gogol, au début des années 1930, il a concentré son attention sur la prose de Pouchkine. Aussi bien sa théorie du langage des œuvres littéraires, achevée et publiée à cette époque, que sa méthode d'analyse peuvent être appliquées à un matériau concret, d'autant plus que, selon une remarque de Vinogradov, à ce moment-là, le style de Pouchkine, et surtout sa prose, n'avaient pas été analysés.

Vinogradov a pensé que le style de narration de Pouchkine avait bien mûri dans *La Dame de pique* qui est caractérisée par un système de différents plans qui se trouvent en mouvement et qui se croisent, ce qui, en résultat, donne un sens multiple et riche à cette œuvre. La composition

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 167.

complexe, elle aussi, joue un rôle important, car elle inclut l'entrelacement de la narration et de la parole dialogale.

Comme lors de l'analyse de la poésie d'Akhmatova, Vinogradov concentre son attention sur cet aspect, en partant de la thèse que l'organisation du dialogue dépend de la structure de la narration. Pour cette raison, il analyse en détail les rapports entre le contexte monologique de l'auteur ou du narrateur et les conversations des personnages, tout en mettant son analyse dans un chapitre à part «Les dialogues dans la composition de *La Dame de pique*».

Vinogradov considère la dramatisation de l'action comme l'une des fonctions principales du dialogue. Il explique par cela le fait que dans le premier chapitre, la narration est remplacée par une représentation presque scénique de la conversation commune des jeunes hommes qui jouent aux cartes. On peut voir que la narration, là, inclut, en effet, les «remarque d'un metteur en scène», et que la fonction du narrateur est donnée à Tomski. Cependant, dans le dialogue, ce dernier ne montre pas sa personnalité littéraire du narrateur, mais plutôt son caractère mondain du joueur et d'homme du monde. Ainsi se passe le dédoublement personnel du style de narration.

Vinogradov indique encore un procédé intéressant : déjà dans le récit de Tomski, où se trouve un croisement de différents plans personnels, Tomski reproduit les discours des personnages de son récit dans les mêmes formes lexicales et syntaxiques dans lesquelles elles ont été produites par ces personnages eux-mêmes. Cependant, il le fait avec une expression ironique, avec un «accent» du narrateur qui les transmet. Par exemple, en parlant de sa grand-mère la vieille comtesse, il transmet son discours, en y ajoutant de l'ironie :

– elle pensait lui faire honte en lui démontrant avec condescendance qu'il y a dette et dette, et qu'il existe une différence entre un prince et un carrossier.  
Bernique ! Grand-père regimbait...<sup>24</sup>

Dans son analyse Vinogradov prend également en compte le caractère de l'alternance des répliques et indique que dans les remarques de l'auteur marquant cette alternance, les verbes sont utilisés au passé perfectif, afin de montrer le changement des mouvements et des états d'esprit des personnages : «demanda le maître de maison», «dit l'un des convives», «les joueurs redoublèrent d'attention». Il tire la conclusion que ce procédé syntaxique détermine le dynamisme du dialogue qui est une essence de l'action dramatique.

Dans le deuxième chapitre de la nouvelle, plus exactement dans la scène dans la maison de la comtesse, la position du narrateur change : il prend le rôle de l'observateur qui décrit et saisit le sens des événements et

---

<sup>24</sup> La citation est prise chez Vinogradov, 1980 [1936], p. 205. La traduction est prise dans le livre A. Pouchkine, *La Dame de pique*, Traduction du russe Michel Niqueux, Paris : Librairie du Globe, 1999, p. 27.

du monde. Ce changement influence aussi le dialogue dramatique qui se brise en fragments (en éclats, selon les termes de Vinogradov<sup>25</sup>) commentés par le narrateur : le dialogue est remplacé par une simple information du narrateur.

Dans ces cas, l'auteur non seulement décrit les mouvements qui accompagnent le dialogue, mais, de plus, il explique leur sens, c'est-à-dire qu'il met le dialogue au niveau de la citation narrative qui a besoin à son tour de commentaires. On peut dire que le dialogue est dissout dans la narration. Ainsi, dans une telle situation, les scènes dramatiques ne font pas avancer la nouvelle, comme dans le premier chapitre, mais sont elles-mêmes entraînées par la narration. Formellement, cela est exprimé par la jonction de parties narratives aux répliques par la conjonction «i» [et]. Le dialogue devient ainsi un maillon syntaxique de la narration :

– Morte ! dit-elle, et moi qui ne le savais même pas ! Nous avons été nommées ensemble demoiselles d'honneur, et lorsque nous nous présentâmes, l'Impératrice... Et pour la centième fois, la comtesse raconta l'anecdote à son petit-fils<sup>26</sup>.

De plus, Vinogradov montre comment toutes les scènes dramatiques du deuxième chapitre se transfèrent de façon symbolique dans la conscience de Lizavèta Ivanovna, c'est-à-dire dans sa parole interne, Cela souligne encore plus la fonction narrative du dialogue : «Et voilà mon existence !» songea Lizavèta Ivanovna<sup>27</sup>. Vinogradov considère ce procédé comme une des spécificités typiques du dialogue chez Pouchkine.

Outre la dissolution du dialogue dans la narration, Vinogradov met en évidence une autre spécificité du style de Pouchkine – c'est la dramatisation pluri subjective [*'raznosub''jektivnaja'*] de la narration elle-même, lorsqu'un monologue de l'auteur ou bien du narrateur se transforme en «polylogue». Dans un tel monologue de l'auteur, les différentes voix commencent à résonner, ce qui crée un entrelacement des différents plans personnels et des différents points de vue. Vinogradov voit cela comme une innovation de Pouchkine, qui sera développée plus tard dans la prose de Dostoïevski et de Saltykov-Ščedrine.

Comme encore un autre procédé novateur de Pouchkine, Vinogradov indique la différenciation sociale du langage des personnages. Ce procédé apparaît à partir du deuxième chapitre de *La Dame de pique*. Dans la littérature russe avant Pouchkine, régnait le solipsisme sentimental du personnage, ce qui excluait la diversité des caractères sociaux. Pouchkine donc commence à utiliser le principe de l'individualisation typique du caractère qui se manifeste dans sa manière de parler et qui

<sup>25</sup> Vinogradov, 1980 [1936], p. 205.

<sup>26</sup> La citation est prise chez Vinogradov, 1980 [1936], p. 206. La traduction est prise dans le livre A. Pouchkine, *Op.cit.*, p. 43.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 51.

correspond à la diversité réelle des variantes sociales. En analysant les styles de parole de Lizavèta Ivanovna, de Hermann et de la comtesse, Vinogradov définit leurs traits typiques et leur rôle dans la création des personnages. Il affirme que dans la construction des dialogues se heurtent les différents systèmes de langage qui diffèrent du style de narration. Cependant, le monologue de l'auteur ne détruit pas les traits caractéristiques individuels du langage des personnages.

En résultat de son analyse, Vinogradov affirme que Pouchkine transforme le dialogue prosaïque et que grâce à ces transformations le style du dialogue devient réaliste. De plus, Vinogradov relève encore un aspect important du dialogue chez Pouchkine – ce sont les procédés originaux de la combinaison du langage avec la mimique, les gestes, les postures et les mouvements. Il les considère comme de nouvelles formes de la motricité figurative chez Pouchkine : les postures, la mimique, les gestes des personnages décrits dans cette nouvelle ne contiennent pas le pathos déclamatif. Tous ces mouvements sont liés aux émotions et aux états d'esprit du héros de façon «métonymique», c'est-à-dire qu'ils reflètent les divers rapports «figurés» d'une situation, et le rôle du personnage. Par exemple, dans certaines scènes, Pouchkine utilise le principe de non-correspondance entre le langage et les mouvements. On peut le voir dans la scène de la conversation de Lizavèta Ivanovna et de la demoiselle qui lui a apporté une lettre de Hermann. Ce contraste entre les mots et les émotions, les mots et les mouvements, est un des procédés typiques de la dramatisation chez Pouchkine.

Ainsi, en concluant ses observations des rapports entre la narration et la parole dialogale dans *La Dame de pique*, Vinogradov affirme que

les scènes dialogales frappant par leur laconisme interviennent dans la narration dans les situations les plus dramatiques, parfois pour commencer, parfois pour terminer, en tout cas, comme si elles cherchaient à concentrer le sens essentiel de la scène. Et avec cela, la simplicité<sup>28</sup>, la nature réaliste et la fragmentation augmentent leur tension émotionnelle<sup>28</sup>.

De plus, il indique que «sans l'analyse du dialogue chez Pouchkine, il est difficile de comprendre la réforme, dès les années 1830, dans la manière de construire les personnages au moyen de caractéristiques langagières particulières. Cette réforme a amené Gogol et sa création de grimaces langagiers et de grotesques»<sup>29</sup>.

On peut conclure, que dans son analyse du dialogue chez Pouchkine, Vinogradov trace la ligne du développement de la littérature russe et montre la filiation des idées et des procédés littéraires. Sa méthode d'analyse lui a permis de démontrer la «polyphonie» chez Pouchkine et par cela a établi les liens entre la prose de Pouchkine et celle de Dostoïevski.

---

<sup>28</sup> Vinogradov, 1980 [1936], p. 219.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 215.

Ainsi, on voit que dans les années 1930, Vinogradov continue à développer son analyse du dialogue. Aussi bien dans ses travaux théoriques que dans l'analyse pratique des œuvres littéraires, il met en relief le dialogue en tant qu'objet d'étude, en le liant, en général, avec l'organisation de la composition des œuvres des belles-lettres et avec l'interaction des différents styles langagiers qui représentent les points de vue de l'auteur, du narrateur et des personnages. Dans ce domaine, les intérêts et les positions de Vinogradov concordaient avec le livre de M. Bakhtine *Problèmes de la création de Dostoïevski* publié en 1929.

## CONCLUSION

En analysant la conception du dialogue chez Vinogradov, nous arrivons aux conclusions suivantes :

1. Le problème du dialogue attira l'attention de Vinogradov dès le début de son activité scientifique, c'est-à-dire à partir des années 1920. La discussion sur la nature du *skaz* menée par les formalistes russes mena à la question de la correspondance entre la parole quotidienne et son imitation dans une œuvre littéraire. Au cours de cette discussion Vinogradov proposa sa propre définition du *skaz* qui différait de celle d'Eikhenbaum.

Si Eikhenbaum affirmait que, à la base de la prose, se trouve un *skaz* en tant qu'imitation de la parole orale, Vinogradov lui a répliqué en prouvant que le *skaz* est seulement la représentation littéraire d'une des formes de la parole orale monologale, c'est-à-dire qu'il faut prendre en compte sa transformation esthétique dans une œuvre littéraire. Pour cette raison, il est plus juste de parler plutôt de la distinction des formes et des fonctions de l'utilisation de la parole orale en fiction, que de voir dans le *skaz* une simple imitation. En défendant sa conception, Vinogradov indiquait à maintes reprises que même si les constructions langagières de la parole des œuvres littéraires sont formées et reçues sur le fond des constructions stylistiques existantes dans le langage ordinaire, elles ne doivent pas être identifiées à ces dernières. En conformité avec cela, le dialogue de la parole quotidienne sert seulement de base à l'analyse du dialogue dans un œuvre littéraire.

Au cours de la formation de sa théorie de l'œuvre littéraire, Vinogradov a relevé les fonctions suivantes du dialogue : en tant que langage des personnages, il est un des moyens de la constitution de l'image psychologique d'un personnage ; en tant qu'élément important de la composition, il sert de moyen principal pour la dramatisation ; en tant que structure principale de la composition, il peut, lui-même, organiser certains genres littéraires indépendants, comme par exemple, le drame.

2. En participant activement aux discussions des années 1920 sur les tâches de la stylistique, Vinogradov reliait ce domaine de la philologie à la linguistique. Pour cette raison, dans son analyse de la parole dialogale, il s'appuyait sur les recherches récentes de linguistes russes et occidentaux.

En Russie, c'est le travail de Jakubinskij «Sur la parole dialogale» qui a défini pour la première fois en linguistique les paramètres de l'organisation du dialogue. Parmi les auteurs occidentaux, Vinogradov mentionnait les travaux de Leo Špitzer, de Van Ginneken, d'Os. Laurié. Il est fort possible que ce soit grâce à son maître A. Šaxmatov (1864-1920), qui avait introduit la notion de «communication» dans la linguistique russe, que Vinogradov se réfère au travail de Carl Svedelius, ainsi qu'aux recherches de Ch. Bally et de H. Wunderlich. A ces travaux il emprunte l'idée d'«auditeur» vers qui est orientée la communication et qui influence l'organisation de la parole. Ainsi, dans l'analyse du dialogue, Vinogradov s'appuyait toujours sur l'interaction entre la critique littéraire et la linguistique.

3. Vinogradov analyse le dialogue dans les différents genres de la littérature — la poésie, la prose, les œuvres de rhétorique. Si on peut voir les problèmes de l'intégration du dialogue dans la narration, son entrelacement avec le monologue de l'auteur ou d'un narrateur, ses fonctions dans la structure verbale d'une œuvre littéraire comme un des points généraux des études de Vinogradov, dans chaque analyse concrète, il utilise les paramètres particuliers pour montrer la spécificité du style de l'écrivain.

Dans les dialogues d'Akhmatova, il souligne le rôle du fond aperceptif qui prépare la perception du lecteur. Vinogradov montre les différents procédés utilisés par la poétesse — le «masque» de l'héroïne, l'image de son interlocuteur, l'usage des répliques stéréotypées et, à la fin, d'une réplique comme réaction inattendue qui modifie complètement le sens du poème —, tout cela pour créer le sens dramatique des poèmes. Vinogradov considère ces procédés comme la spécificité du style d'Akhmatova.

Dans son analyse de *La Dame de pique* de Pouchkine, Vinogradov se fonde sur la différenciation socio-historique du langage des personnages qui contribue à la constitution de leurs caractéristiques psychologiques. Il analyse les différents rapports entre le dialogue et la situation, entre la parole et les actions des personnages et montre les innovations de Pouchkine dans ce domaine. Ici, Vinogradov parle non de la confrontation des caractères des personnages, comme dans les dialogues d'Akhmatova, mais d'entrecroisement de plans subjectifs entiers qui représentent les différents points de vue.

Dans son analyse du dialogue d'une œuvre rhétorique, Vinogradov s'appuie sur les paramètres de l'organisation de la parole en prenant en compte la situation et la réaction des auditeurs ; en plus, ce dernier paramètre inclut non seulement les auditeurs neutres, mais aussi l'auditeur-adversaire. Pour ce type de dialogue Vinogradov propose un terme spécial, celui de «d'illusion littéraire du dialogue», car il ne contient pas de répliques responsives réelles. Vinogradov souligne que la spécificité la plus importante de ce dialogue est le fait que c'est un dialogue, une confrontation des visions du monde.

4. Ainsi, on peut dire que chez Vinogradov, le dialogue est une des composantes les plus importantes de sa théorie de l'œuvre littéraire. Il est analysé en lien et en comparaison avec le monologue. Et avec cela Vinogradov fixe une attention particulière sur l'interaction de ces deux catégories de la composition verbale. Une telle approche lui permet d'établir une liste des problèmes à résoudre dans l'étude du monologue et du dialogue en tant que principes de la construction des œuvres littéraires, et a démontré le rôle joué par le dialogue dans définition du style spécifique de chaque écrivain.

© Irina Ivanova

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALPATOV Vladimir, 2005 : *Vološinov, Baxtin i lingvistika*, Moskva : Jazyki slavjanskix kul'tur. [‘Vološinov, Bakhtine et la linguistique’]
- AKHMATOVA Anna, 1999 : *Requiem et autres poèmes, 1909-1963*, Textes français, présentation et notes par Henri Deluy, Tours : Farrago.
- BOL'ŠAKOVA A., 1999 : «Teorija avtora u M. Baxtina i V. Vinogradova (na materiale ruskoj “derevenskoj prozy”)», *Dialog. Karnaval. Xronotop*, N°2, pp. 4-22. [‘Théorie d’auteur chez Bakhtine et Vinogradov (à partir du matériau de la «prose de la campagne» russe’]
- ČUDAŠKOV A., 1980 : «V.V. Vinogradov i teorija xudožestvennoj reči», in *O jazyke xudožestvennoj prozy. Izbrannye trudy*. Moskva : Nauka, pp. 285-315. [‘Vinogradov et la théorie du langage des œuvres littéraires’]
- EIKHENBAUM Boris, [1918], 1924 : «Illjuzija skaza», in *Skvoz' literaturu*, Leningrad, pp. 151-164. [‘L’illusion du skaz’]
- , 1919 : «Kak sdelana “Šinel” Gogolja», *Poëtika*, pp. 151-165, [‘Comment est construit le «Manteau» de Gogol’]
- , [1922] 1963 : «Anna Akhmatova. Opyt analiza», in *O poëzii*. Leningrad : «Sovetskij pisatel’», pp. 75-147. [‘Anna Akhmatova. Essai d’analyse’]
- JAKUBINSKIJ Lev, 1923 : «O dialogičeskoj reči», *Russkaja reč'*, N°1, pp. 96-194. [‘Sur la parole dialogale’]
- PERLINA N., 1995a : «Zabavnye slučai slučajutsja na puti k baxtinskomu forumu», *Dialog. Karnaval. Xronotop*, N°1, pp. 20-37. [‘Les situations amusantes se produisent en route vers le colloque sur Bakhtine’]
- , 1995b : «Dialog o dialoge : Baxtin – Vinogradov, 1924-1965», in *Baxtinologija. Issledovanija, perevody, publikacii*, Saint-Pétersbourg : Alteja, pp. 155-170. [‘Dialogue sur le dialogue : Bakhtine-Vinogradov, 1924-1965’]
- POUCHKINE Alexandre, 1999 : *La Dame de pique*, Traduction du russe Michel Niqueux, Paris : Librairie du Globe.
- VINOGRADOV Viktor, [1921], 1976 : «Sužet i kompozicija povesti Gogolja “Nos”», in V. Vinogradov, *Poëtika russkoj literatury. Izbrannye trudy*, Moskva : Nauka, pp. 5-44. [‘Sujet et composition de la nouvelle *Le nez* de Gogol’]
- , [1922], 1976 : «K morfologii natural'nogo stilja. Opyt lingvističeskogo analiza peterburgskoj poëmy “Dvojniki”», in V. Vinogradov, *Poëtika russkoj literatury. Izbrannye trudy*, Moskva : Nauka, pp. 101-140. [‘De la morphologie du style naturel. L’analyse linguistique du poème pétersbourgeois *Le Double*’]
- , [1924], 1976 : «Škola sentimentalnogo naturalisma. Roman Dostoevskogo “Bednyje ljudi” na fone literaturnoj èvolucii 40-x godov», in V. Vinogradov, *Poëtika russkoj literatury. Izbrannye trudy*,

- Moskva : Nauka, pp. 141-187. [‘L’*école du naturalisme sentimental. Le roman *Les pauvres gens* de Dostoïevski sur le fond de l’évolution littéraire des années 1840*’].
- , [1926], 1976 : «O poëzii Anny Axmatovoj», in V. Vinogradov, *Poëtika russkoj literatury. Izbrannye trudy*, Moskva : Nauka, pp. 369-459. [‘Sur la poésie d’Anna Akhmatova’]
- , 1926 : «Problema skaza v stilistike», *Poëtika*, vol. 1, Leningrad : Akademia, pp. 24-40. [‘Les problèmes du *skaz* en stylistique’]
- , [1930], 1980 : «O xudožestvennoj proze», in V. Vinogradov, *O jazyke xudožestvennoj prozy. Izbrannye trudy*, Moskva : Nauka, pp. 56–175. [‘De la prose des belles-lettres’]
- , [1936], 1980 : «Stil’ ‘Pikovoj damy’», in V. Vinogradov, *O jazyke xudožestvennoj prozy. Izbrannye trudy*, Moskva : Nauka. [‘Le style de *La Dame de pique*’], pp. 176-239.



Image 1. Le bureau de Vinogradov à l'Institut Pouchkine.<sup>30</sup>

---

<sup>30</sup> <http://www.pushkinskiydom.ru/Portals/0/prezentacia/FilFol.html>, consulté le 26.08.2014.



## **Comment faire une théorie de la traduction**

Anna ISANINA  
*Université de Lausanne*

***Résumé :***

Les années 1950-1960 témoignent d'un nombre considérable d'études de linguistique consacrées à la traduction. Presque simultanément, plusieurs linguistes abordent cette problématique indépendamment les uns des autres. Cet article vise à suivre les conditions et les prémisses qui ont permis aux chercheurs de trois mondes — russophone, francophone et germanophone — de développer leurs théories linguistiques de la traduction. L'analyse des ouvrages les plus importants de cette époque sur les problèmes théoriques de la traduction révèle quelques traits communs dans les conceptions concernées, malgré la différence considérable des bases de départ et des approches adoptées.

***Mots-clés :*** traduction (théorie de la --), traductologie, linguistique soviétique, stylistique comparée, communication (théorie de la --), fonctionnalisme, forme et contenu.

## INTRODUCTION

Bien que l'on puisse faire remonter l'histoire de la traductologie jusqu'à Cicéron et saint Jérôme<sup>1</sup> — pour ne pas aller plus loin —, ce sont les années 50-60 du XX<sup>e</sup> siècle qui marquent généralement la naissance de la théorie de la traduction comme discipline scientifique indépendante<sup>2</sup>. C'est à cette époque que la traduction devint l'objet fréquent de réflexions théoriques dans différents courants et écoles linguistiques.

Effectivement, plusieurs linguistes, indépendamment les uns des autres et presque simultanément — avec une différence de quelques années seulement —, portèrent leurs regards sur les problèmes de la traduction. Dans le monde anglophone, ce fut John Rupert Firth (1890-1960)<sup>3</sup>, Roman Jakobson (1896-1982)<sup>4</sup> et Eugene Nida (1914-2011)<sup>5</sup> ; parmi les linguistes francophones il est approprié de nommer les Canadiens Jean-Paul Vinay (1910-1999) et Jean Darbelnet (1904-1990)<sup>6</sup>, ainsi que Georges Mounin (1910-1993)<sup>7</sup>. En ce qui concerne le monde germanophone, la problématique traductologique trouva son développement chez les représentants de l'École de Leipzig Otto Kade (1927-1980)<sup>8</sup> et Albrecht Neubert (1930-)<sup>9</sup>. Avec un peu d'avance (1953) fut publiée en URSS la première édition de *Vvedenie v teoriju perevoda : lingvističeskie problemy* ['Introduction à la théorie de la traduction : les problèmes linguistiques'] par Andrej Venediktovič Fedorov (1906-1997).

Une telle croissance d'intérêt pour la traduction en linguistique dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle peut être expliquée par des raisons tout à fait triviales : l'accroissement dans l'après-guerre des contacts interlinguistiques, le boom cybernétique et les nombreuses tentatives de développer des systèmes de traduction automatique — une démarche impensable sans référence au plan du contenu langagier et de ses unités. Par ailleurs, vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle la linguistique fit face à la nécessité d'élargir son objet : la réussite considérable dans la description

---

<sup>1</sup> Guidère, 2010, p. 31.

<sup>2</sup> Selon G. Steiner, à la fin des années 1960 débute la quatrième période de l'histoire de la réflexion sur la traduction (Steiner, 1975).

<sup>3</sup> V. Firth, 1956.

<sup>4</sup> V. Jakobson, 1959.

<sup>5</sup> V. Nida, 1959 et 1964.

<sup>6</sup> V. Vinay, Darbelnet, 1958.

<sup>7</sup> V. Mounin, 1963 et 1965.

<sup>8</sup> V. Kade, 1968.

<sup>9</sup> V. Neubert, 1968.

des formes et des structures mena logiquement aux aspects sémantiques du langage.

Cependant, les prémisses, grâce auxquelles les linguistes de différentes écoles nationales sont arrivés à l'idée de développer leurs théories linguistiques de la traduction, donnent une image plus variée. L'opération traduisante, comme on le verra plus loin, ne se réduisait pas seulement à une sorte de laboratoire où l'on pouvait mettre en évidence les phénomènes linguistiques peu étudiés ou découvrir les régularités du plan du contenu.

Quels furent donc les autres motifs du tournant linguistique dans le domaine de la traduction ? L'étude des travaux théoriques qui acquièrent le statut d'ouvrages fondamentaux en traductologie, ainsi que l'analyse de leur contexte scientifique, nous permettent de dresser un tableau plus précis des bases conceptuelles des théories nationales de la traduction.

Dans le cadre de cet article, nous nous limitons à trois mondes scientifiques et culturels — russophone, francophone et germanophone —, entre autres en raison de leur influence réciproque de longue durée, surtout dans les sciences humaines. Bien sûr, en laissant de côté l'ensemble des ouvrages anglo-américains sur les problèmes linguistiques de la traduction<sup>10</sup>, nous ne pouvons pas assurer une perspective complète à l'échelle mondiale de l'histoire de la traductologie du milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, nous trouvons cette limitation légitime, car le corpus des ouvrages sur la traduction rédigés en anglais est considérablement mieux étudié. Notre étude concentrée sur les trois autres plus grandes traditions linguistiques va donc combler ce manque épistémologique.

## 1. PÈRES-FONDATEURS

Les ouvrages dont il va s'agir ici marquent la naissance de la théorie de la traduction linguistique, chacun dans son contexte scientifique : en URSS, au Canada, en France et en Allemagne de l'Est.

Suivant l'ordre chronologique de leur parution, nous commencerons par l'URSS, où en 1953 fut publiée la première édition de *Vvedenie v teoriju perevoda* ['Introduction à la théorie de la traduction'] par Andrej Fedorov.

Ensuite nous nous adresserons au monde francophone, représenté par la *Stylistique comparée du français et de l'anglais : méthode de traduction*, une monographie des Canadiens Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet, parue en 1958 et l'ouvrage de Georges Mounin *Les problèmes théoriques de la traduction* publié à Paris en 1963.

Enfin nous analyserons l'ouvrage de 1968 rédigé par Otto Kade, le père-fondateur de l'école de Leipzig, en RDA. Il s'agit de *Zufall und*

---

<sup>10</sup> Voir notamment Firth (1956), Nida (1964), les publications du recueil *On Translation* (1959).

*Gesetzmäßigkeit in der Übersetzung* [‘Le hasard et la nécessité dans la traduction’].

Ce n’est pas par hasard que ces trois œuvres ont été choisies pour notre étude. Sans doute, vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, les pays possédant une langue littéraire bien développée et entretenant des liens interculturels importants accumulèrent un grand corpus de travaux sur les problèmes de la traduction. Mais ce qui nous intéresse, c’est le moment où la traductologie qui avait existé sous la forme d’étude des belles-lettres durant toute son histoire, — commença à se transformer en discipline linguistique, à savoir les années 1950-1960. Suivant la même logique, certaines sources postérieures qualifient ces ouvrages de travaux pionniers sur la théorie linguistique de la traduction et leurs auteurs, comme ses pères-fondateurs.

### 1.1. UNION SOVIÉTIQUE

La monographie d’Andrej Venediktovič Fedorov *Vvedenie v teoriju perevoda : lingvističeskie problemy* [‘Introduction à la théorie de la traduction : les problèmes linguistiques’] (1953) marque traditionnellement la formation de la théorie de la traduction linguistique en URSS.

Rédigée par un linguiste, elle présente une étude scientifique dans toute la force du terme : l’auteur y définit la problématique de la nouvelle discipline appelée «théorie de la traduction», ainsi que sa place parmi les autres sciences du langage. La base théorique de l’ouvrage comprend l’examen détaillé des problèmes de la traduction au niveau du vocabulaire, de la grammaire et de la stylistique. Fedorov accorde une attention particulière à l’expression de l’identité culturelle lors de la traduction.

Héritier en quelque sorte de la tradition précédente concernée avant tout par la traduction de la littérature, Fedorov s’occupe essentiellement des problèmes de la traduction des textes littéraires, dont il adopte une approche globale. Selon lui, le texte ne doit pas être décomposé en éléments isolés pour être traduit. Il souligne que «l’incapacité de traduire un seul élément, une seule particularité de l’original ne contredit nullement le principe de traduisibilité, qui s’applique au texte dans son ensemble»<sup>11</sup>.

Fedorov part toujours de la présomption que chaque langue possède les moyens d’exprimer tous les sens possibles, et l’objectif principal de la théorie de la traduction consiste en la détection, la description et l’analyse de ces moyens. La traduction, pour Fedorov, est une activité au cours de laquelle se mettent en lumière les corrélations non seulement entre deux textes, mais aussi entre les deux systèmes linguistiques de l’original et de la traduction «dans l’unité indissoluble de la forme et du contenu» (*Ibid.*, p. 11). Il met en valeur le rôle de la linguistique :

Toutes sortes d’études et de réflexions sur comment le contenu de l’original se reflète dans la traduction seront vagues, si elles ne s’appuient pas sur l’analyse

<sup>11</sup> Fedorov, 1953 [1958], p. 127.

des moyens linguistiques d'expression utilisés lors de la traduction. (*Ibid.*, p. 17)

Fedorov ne se contente pas des termes existants pour désigner la qualité de la traduction. Il rejette les termes *točnoct'* ['exactitude'] et *adekvatnost'* ['adéquation'] comme établissant la conformité absolue entre les éléments de l'original et de la traduction. Au lieu de ces derniers, il propose la notion de *polnocennyj perevod* ['traduction complète'] qui signifie «une transmission exhaustive du contenu sémantique de l'original et une complète conformité fonctionnelle et stylistique avec lui» (*Ibid.*, p. 132).

La traduction complète devient l'idéal de l'approche fonctionnaliste de la traduction dont Fedorov fut l'ambassadeur. Selon le chercheur russe, ce n'est pas la forme, mais la fonction des moyens linguistiques utilisés dans le texte, qui importe pour une bonne traduction. Par exemple, les moyens expressifs de la langue d'arrivée doivent être choisis en fonction de leur fonction dans le texte original.

Une autre notion qui joue un rôle important dans la conception d'Andrej Fedorov, c'est le contexte. Il convient de noter que le linguiste russe utilise ce mot *sensu lato* : il s'agit non seulement de l'environnement linguistique d'un élément du texte, mais aussi des aspects du langage, tels que la norme littéraire et l'usage. Notamment, quand le traducteur choisit parmi les différentes possibilités synonymes de la traduction, il doit toujours, selon Fedorov, tenir compte de tout l'ensemble des expressions acceptables dans la communauté linguistique et culturelle de la langue d'arrivée.

## 1.2. MONDE FRANCOPHONE

*Stylistique comparée du français et de l'anglais* par Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet (1958) contribua de façon significative au développement des théories de la traduction non seulement au Canada, mais aussi en dehors du monde francophone. S'appuyant sur les idées saussuriennes de la nature bilatérale du signe linguistique, sur la notion de *valeur*, sur la corrélation entre la langue et la parole, cet ouvrage fut créé en toute conformité avec la tradition structuraliste française. Entre autres, ses auteurs adoptèrent le principe de différenciation de la stylistique interne et externe, ou comparée, emprunté à Charles Bally (1865-1947)<sup>12</sup>. Le rôle attribué à la stylistique comparée par les Canadiens — celui de discipline d'affiliation et de base conceptuelle pour leur version de la théorie de la traduction —, indique clairement que les auteurs mirent l'accent sur la comparaison des moyens expressifs des deux systèmes linguistiques participant à l'opération traduisante et notamment sur les critères de sélection des moyens les plus adaptés lors de la construction du texte en langue d'arrivée.

---

<sup>12</sup> V. Bally, 1913 [1952].

Les auteurs ne partagent pas le point de vue largement répandu, selon lequel la traduction est considérée comme une sorte d'art. Ils insistent sur l'étude scientifique et, plus précisément, linguistique de cette activité, dont le but consiste à «reconnaître les voies que suit l'esprit, consciemment ou inconsciemment, quand il passe d'une langue à l'autre» (Vinay, Darbelnet, 1958, p. 26). Autrement dit, les caractéristiques de la structure et du fonctionnement des deux langues participant au processus de traduction ont le plus d'importance.

Les chercheurs canadiens justifient comme suit la nécessité de fondements linguistiques pour leur théorie :

Il semble donc que la traduction, non pour comprendre ni pour faire comprendre, mais pour observer le fonctionnement d'une langue par rapport à une autre, soit un procédé d'investigation. Elle permet d'éclaircir certains phénomènes qui sans elle resteraient ignorés. A ce titre elle est une discipline auxiliaire de la linguistique. (Vinay, Darbelnet, 1958, p. 25)

Comme le soulignent les auteurs de la *Stylistique* eux-mêmes, leur théorie de la traduction doit reposer «à la fois sur la structure linguistique et sur la psychologie des sujets parlants» (Ibid., p. 26). Sans prétendre apporter des solutions universelles, ils trouvent qu'il est tout de même possible d'«étudier [...] les mécanismes de la traduction, en dériver des procédés, et par-delà les procédés retrouver les attitudes mentales, sociales et culturelles qui les informent» (Ibid., p. 26).

L'opération traduisante comprend tout d'abord l'étape de segmentation du texte source en *unités de traduction* qui peuvent appartenir à des niveaux différents de la langue (du morphème jusqu'aux syntagmes, y compris les expressions idiomatiques). Ces unités peuvent être fonctionnelles (avoir la même fonction grammaticale), sémantiques (avoir la même signification lexicale), dialectiques (exprimer le parcours d'une idée), prosodiques (avoir la même intonation). Ensuite, il est important que chacune de ces unités de traduction soit traduite comme un tout. La traduction sera *équivalente*, si elle satisfait aux trois critères suivants : les unités lexicales utilisées, leur ordre dans la traduction ainsi que l'organisation sémantique du texte produit doivent correspondre à l'original. En ce qui concerne les *procédés de la traduction*, ils peuvent être soit directs (emprunt, calque ou traduction littérale) ou indirects (transposition, modulation, équivalence ou adaptation).

En France, la problématique traductologique trouva son chemin en linguistique grâce à Georges Mounin et son livre *Les problèmes théoriques de la traduction* (1963), entièrement consacré à ce thème.

Mounin observe que la linguistique moderne crée de nombreuses difficultés pour la théorie de la traduction :

Si l'on accepte les thèses courantes sur la structure des lexiques, des morphologies et des syntaxes, on aboutit à professer que la traduction devrait être impossible. Mais les traducteurs existent, ils produisent, on se sert

utilement de leurs productions. On pourrait presque dire que l'existence de la traduction constitue le scandale de la linguistique contemporaine. (Mounin, 1963, p. 8)

Il examine rigoureusement tous les arguments les plus populaires en faveur de l'*intraduisibilité* : la spécificité sémantique des signes linguistiques et des structures grammaticales, l'hétérogénéité des visions du monde, les différences socio-culturelles entre les communautés langagières, — et il constate leur faiblesse. Ainsi, Mounin ne nie pas le fait que chaque langue conceptualise la réalité à sa manière, mais il développe cette idée en disant qu'une conceptualisation variée peut être observée non seulement entre deux langues différentes, mais aussi à l'intérieur d'une même langue. Par exemple, un Français ne pratiquant pas les sports d'hiver ne connaît qu'un seul mot qui signifie *neige*, tandis que les skieurs français en distinguent beaucoup de types différents. Cette différence ne constitue aucunement un obstacle pour la communication entre les Français, donc, en traduction, elle est aussi surmontable.

En ce qui concerne la traduction des mots dont la valeur du signifié est différente, Mounin s'adresse aux travaux de Louis Hjelmslev (1899-1965), Luis Jorge Prieto (1926-1996) et André Martinet (1908-1999)<sup>13</sup> sur la possibilité de décomposition du signifié en éléments sémantiques minimaux (figures du contenu). Il admet que «si de telles 'particules' de sens existaient, la traduction deviendrait quelque chose d'aussi simple que l'analyse et la synthèse en chimie» (*Ibid.*, p. 97).

Pour le chercheur français, les concepts de *traduisibilité* et d'*intraduisibilité* sont tout à fait relatifs. La traduction est une activité étroitement liée à la nécessité de surmonter de nombreux obstacles linguistiques ou non, mais elle est toujours possible avec plus ou moins de succès. Et la linguistique, même si elle crée des fois certaines difficultés de nature théorique pour la traduction, contribue néanmoins à les surmonter.

Du point de vue de Mounin, ce n'est pas la traduction qui peut servir aux besoins de la linguistique, mais le contraire :

Au lieu de considérer les opérations de traduction comme un moyen d'éclairer directement certains problèmes de linguistique générale, on peut se proposer l'inverse, au moins comme point de départ: que la linguistique — et notamment la linguistique contemporaine, structurale et fonctionnelle — éclaire pour les traducteurs eux-mêmes les problèmes de traduction. Au lieu de récrire (toutes proportions gardées) un traité de linguistique générale à la seule lumière des faits de traduction, on peut se proposer d'élaborer un traité de traduction à la lumière des acquisitions les moins contestées de la linguistique la plus récente. (*Ibid.*, pp. 7-8)

---

<sup>13</sup> V. Hjelmslev (1953, 1954), Martinet (1946, 1957, 1957-1958), Prieto (1954, 1956, 1957).

### 1.3. ALLEMAGNE DE L'EST

En 1968, en RDA fut publié l'ouvrage d'Otto Kade intitulé *Zufall und Gesetzmäßigkeit in der Übersetzung*<sup>14</sup>. Cette publication exerça une influence considérable sur l'axe de recherches en traductologie de ce que l'on appellera par la suite l'École de Leipzig.

Kade construit sa théorie de la traduction essentiellement sur la synthèse de phénomènes *réguliers*. Le point de départ, pour lui, est la nature *communicative* de tous les types de traduction. La traduction est donc considérée comme *la phase la plus importante de la communication* entre les participants, dont les systèmes sémiotiques sont différents. Dans cette optique, le traducteur a trois fonctions à la fois : le destinataire du message dans la langue source, le *transcodeur* et l'expéditeur du message dans la langue cible. Pareillement, le résultat de la traduction, selon Kade, dépend de trois facteurs : des caractéristiques propres aux systèmes linguistiques engagés, de la façon dont la réalité objective est reflétée dans le message et des caractéristiques spécifiques des communicants. Du fait que le deuxième et le troisième facteurs sont plus arbitraires que le premier, le linguiste allemand déduit que les caractéristiques linguistiques ont une importance décisive pour la théorie de la traduction. Pour ces mêmes raisons, Kade inclut cette dernière dans le domaine de la linguistique appliquée.

Une autre «triade» de Kade touche au plan du contenu du signe linguistique. Il part de la présomption que celui-ci peut être divisé en trois composantes : la signification grammaticale, le *significat* (concept linguistique) et le *dénotat* (objet de la réalité). En fonction de quelle composantes reste invariable après l'opération de traduction, il distingue trois méthodes de traduction : si c'est la signification grammaticale qui reste la-même, cela s'appelle la *substitution*, si c'est le significat — il s'agit d'*interprétation*, si rien ne reste que le dénotat, cette méthode de traduction porte le nom de *paraphrase*.

C'est la substitution qui, du point de vue de Kade, mène à la traduction la plus *équivalente*, du fait que c'est la seule méthode de traduction parmi les trois citées qui a affaire à la relation biunivoque entre les unités de la langue de départ et celles de la langue d'arrivée. En ce qui concerne l'interprétation, cette méthode est considérée comme une imperfection temporaire et surmontable avec le développement de la traductologie. Quant à la paraphrase, Kade l'exclut complètement de la notion de traduction.

L'orientation communicative de la théorie de la traduction élaborée par Otto Kade suppose que le texte existe dans deux plans différents :

---

<sup>14</sup> A la base de ce livre d'O. Kade, il y a sa thèse de doctorat *Les facteurs subjectifs et objectifs dans le processus de traduction. De la définition des critères objectifs de la traduction comme condition préalable de l'approche scientifique des problèmes de traduction*, soutenue en 1964.

linguistique et communicatif. En tant que phénomène linguistique, il constitue un *macrosigne* ayant sa *signification* générale qui représente la somme des significations de ses constituants. Sur le plan communicatif, le texte fonctionne comme une unité de communication — *communicat*. Son plan du contenu est le *sens* résultant de l'application de la signification linguistique à une situation communicative concrète, tandis que son plan de l'expression est constitué par le macrosigne linguistique entier. Par conséquent, le sens du *communicat* englobe plus d'informations que la signification du macrosigne linguistique. Puisque dans des situations communicatives identiques les mêmes significations sous-entendent les mêmes sens, la relation entre le sens et la signification est considérée donc comme régulière.

## 2. CONDITIONS ET PRÉMISSSES

Comme on le voit, des réflexions tout à fait différentes menèrent les chercheurs des trois mondes à l'idée d'une théorie de la traduction qui s'appuierait sur la linguistique. Cependant, prises sans rapport au contexte dans lequel elles apparurent, ces réflexions resteraient des phénomènes isolés sans valeur particulière du point de vue de l'histoire de la science.

Pour ne pas tomber dans cette erreur, il faut restituer le contexte scientifique dans lequel travaillaient les pères-fondateurs des théories de la traduction linguistiques russe, française et allemande.

### 2.1. CONTEXTE TRADUCTOLOGIQUE

Vers la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle les études sur la traduction en France, en URSS et en Allemagne se trouvaient plus ou moins au même niveau de développement, vu que dans les trois pays existaient deux mêmes axes principaux de la pensée théorique dans le domaine de la traduction.

D'un côté, vers les années 1950-1960, tous les pays dont on parle ici accumulèrent un certain corpus d'ouvrages où la traduction était considérée comme un phénomène particulier — *l'art de traduire*.

G. Mounin note même qu'il s'agit de sept ou huit travaux qui contiennent des «idées liées plus à la grammaire normative et au goût, qu'à la linguistique» (Mounin, 1963, p. 12). Les linguistes canadiens constatent le même fait, bien que dans leur bibliographie on puisse trouver plus d'ouvrages consacrés aux problèmes de la traduction, plutôt anglo-américains.

Fedorov, lui aussi, mentionne ce type de travaux quand il décrit la situation en traductologie du premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle en mettant en relief l'absence d'une ligne de démarcation entre la traductologie linguistique et littéraire. Dans tous les cas, c'est la traduction littéraire qui

fut l'objet d'études à cette époque-là : la grande majorité des travaux sur la traduction est dédiée aux problèmes tels que la transmission des images poétiques, du style, de la spécificité culturelle.

O. Kade, à son tour, parle des ouvrages de ses compatriotes sur l'histoire de la traduction dont les racines remontaient au domaine littéraire.

De l'autre côté, tous ces trois mondes eurent une pratique de traduction très développée à cette époque-là. Mais ni une théorie, ni une étude qui pourrait envisager des problèmes théoriques n'en sortit. Comme résultat, il y eut sans doute de nombreuses publications sur des aspects concrets, y compris linguistiques. De tels ouvrages revêtirent un caractère particulier, souvent comparatif, ayant pour objet l'une ou l'autre paire de langues (par exemple, les méthodes de traduction du gérondif anglais en russe) et ne prétendirent point à une généralisation théorique systématisée.

En d'autres mots, tous les linguistes furent d'accord sur le fait que, même si des approches théoriques des problèmes de la traduction existaient avant les années 1950, elles ne furent jamais considérées comme des approches linguistiques.

Ainsi, l'on se tromperait à peine en disant que le primat de la traduction littéraire, sa perception en tant qu'art, l'absence d'ouvrages généralistes sur la traduction, la mise en relief des problèmes spécialisées et des approches comparatives, l'absence de conceptions purement linguistiques — tout cela caractérisait la traductologie de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle dans les mondes russophone, francophone et germanophone.

## 2.2. CONTEXTE LINGUISTIQUE

En linguistique, les années 1950-1960 représentèrent une période de grands changements. Après les nombreux succès de l'approche structuraliste dans la description des unités et des structures de la langue, cette méthode passa vers la parole et les problèmes du contenu. Les structuralistes tentèrent de trouver l'unité minimale du plan du contenu pour trouver un équilibre avec le phonème du plan de l'expression. Mounin (1963) considère que ces tentatives contiennent des avantages indéniables pour la théorie de la traduction, en particulier, pour la traduction automatique.

En même temps, le milieu du XX<sup>e</sup> siècle fut la période de reconnaissance des limites du structuralisme classique, qui — dans ses formes extrêmes — proposait une méthodologie réductionniste et relativiste en réduisant la nature des phénomènes linguistiques à l'ensemble des relations entre les éléments du système. Quant au côté substantiel de ces éléments, à la relation entre la langue et la société, entre la langue et la pensée, aux fonctions linguistiques de la communication — tout cela dut être jeté par-dessus bord du bateau structuraliste.

Les années 1950-1960 témoignèrent de même du tournant fonctionnel qui mena logiquement à ce que l'on appelle l'«élargissement

de l'objet de la linguistique». Pour l'approche fonctionnaliste, la langue représentait avant tout un moyen de communication, avec toute la problématique pragmatique que cette définition soulevait.

La formation de l'École de la stylistique fonctionnelle en URSS fut l'une des conséquences du tournant fonctionnel, et la traductologie de l'époque y trouva un soutien considérable pour ses études. Par exemple, pour A.V. Fedorov, les problèmes du style et de la traduction furent substantiellement indissolubles: dans son ouvrage *Očerki obščej i sopostavitel'noj stilistiki* ['Essais de stylistique générale et comparée'] (1971), il se réfère aux méthodes d'analyse de texte qui se basent sur la théorie et la pratique de la traduction. Pourtant, la stylistique fonctionnelle dans sa version soviétique ne put pas être réduite à l'appareil conceptuel du structuralisme, tandis que la stylistique française ou canadienne de cette époque-là fut une discipline structurelle et fonctionnelle dans toute la force de ces termes.

Grâce au développement des technologies, le phénomène de la communication ne resta plus la prérogative des sciences du langage. Ainsi, vers la fin des années 1940, des chercheurs américains (le politologue Harold D. Lasswell [1902-1978] et les mathématiciens Claude E. Shannon [1916-2001] et Norbert Weaver [1894-1978]) donnèrent un élan au développement actif de la théorie de la communication. Les modèles de communication proposés par les Américains furent adoptés assez vite par les linguistes. Roman Jakobson, par exemple, s'appuya sur celui de Shannon-Weaver pour élaborer son schéma de l'acte de communication. Quant à la traductologie, c'est la conception de Kade que la théorie de la communication influença le plus : le modèle de traduction du théoricien de l'Allemagne de l'Est présente un schéma sophistiqué du modèle de l'acte communicatif simple.

### 2.3. POURQUOI CONSTRUIRE LE BÂTIMENT TRADUCTOLOGIQUE SUR DES FONDEMENTS LINGUISTIQUES?

Même si l'opération traduisante, l'activité de traduction, implique plusieurs aspects hétérogènes : la matière linguistique, la finalité communicative, les rapports culturels, la détermination sociale, les destinataires humains, le contexte littéraire etc. —, les chercheurs-traductologues des trois mondes étudiés sont d'accord pour constater que la linguistique doit servir de base pour la théorie de la traduction. Pourquoi donc la problématique traductologique doit-elle devenir l'objet de la linguistique? Chacun de nos personnages défend ce point de vue explicitement, à sa propre manière.

Andrej Fedorov souligne ceci dans la préface à la deuxième édition de *Vvedenie v teoriju perevoda* :

C'est de l'aspect linguistique de la problématique dont je m'occupe notamment dans ce livre, car il est encore insuffisamment étudié et systématisé. Pourtant,

son développement présente une étape nécessaire dans la construction d'une théorie de la traduction en tant que discipline intégrale des lettres (Fedorov, 1958, p. 4).

Pour Fedorov, le lien intrinsèque entre la forme et le contenu est très important, voire essentiel. L'aspect linguistique dont il parle est donc compris de façon élargie, appartenant au domaine de la *macrolinguistique*. Cependant, le chercheur russe considère la théorie de la traduction comme une discipline qui dépasse le ressort de la linguistique, bien qu'elle ait ses fondements dans la linguistique même.

Selon les Canadiens, la théorie de la traduction n'a pas d'autre place sauf «son inscription normale dans le cadre de la linguistique» (Vinay, Darbelnet, 1958, p. 20), du fait qu'elle fait partie de la stylistique externe comparée et que ce sont les systèmes linguistiques de deux langues qui font l'objet de comparaison.

G. Mounin semble polémiquer implicitement avec J.R. Firth et R. Jakobson quand il écrit que les acquisitions de la linguistique de l'époque seraient plus utiles pour le développement de la théorie de la traduction que les observations sur l'opération traduisante ne le seraient pour les sciences du langage. Il partage de même les vues de Fedorov et des Canadiens concernant la relation d'assujettissement entre la linguistique et la théorie de la traduction, tout en étant proche du théoricien russe dans sa conception de l'activité de traduction comme une sorte d'art.

Pour Kade, la théorie de la traduction se base entièrement sur la linguistique qu'il perçoit comme une discipline sémiotique et sociale. Mais le fait qu'il essaie d'établir des relations biunivoques entre les éléments des plans de l'expression de deux langues plutôt que de s'entraîner dans des péripéties sémantiques du contenu, montre que sa théorie de la traduction n'est pas conçue pour franchir les frontières de la linguistique interne.

## CONCLUSION

L'orientation linguistique est une caractéristique qui réunit toutes les conceptions des trois mondes étudiées dans cet article. Néanmoins, on constate que, malgré ce point de départ, il existe certaines thèses sur la traduction et/ou sur la théorie de la traduction qui ne jouissent pas d'une telle unanimité des chercheurs.

Ainsi, l'image de la traduction comme *art*, comme une activité *sui generis*, dont les racines se plongent dans la langue, n'est propre qu'aux conceptions de Fedorov et Mounin. En revanche, pour Vinay et Darbelnet, ainsi que pour Kade, la traduction est une opération purement linguistique. Ensuite, Fedorov, Mounin et Kade sont convaincus que la théorie de la traduction peut être générale, tandis que selon les Canadiens, chaque paire de langues a besoin de sa propre théorie.

Ces différences semblent être parfaitement justifiées dès que l'on admet que, même s'il s'agit d'une approche *linguistique* dans tous les quatre cas, c'est l'idée de *ce que chaque auteur entend par linguistique* qui est à chaque fois différente.

© Anna Isanina

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BALLY Charles, 1913 [1952] : *Le langage et la vie*, Genève : Droz.
- FEDOROV Andrej Venediktovič, 1953 [1958] : *Vvedenie v teoriju perevoda: lingvističeskie problemy* ['Introduction à la théorie de la traduction: les problèmes linguistiques'], Moskva : Izdatel'stvo literatury na inostrannyx jazykax.
- , 1971 : *Očerki obščej i sopostavitel'noj stilistiki* ['Essais de stylistique générale et comparée'], Moskva : Vysšaja škola.
- FIRTH John Rupert, 1956 : «Linguistic Analysis and Translation», in M. Halle et al. (eds.), *For Roman Jakobson : Essays on the occasion of his sixtieth birthday, 11 October 1956*, The Hague : Mouton, pp. 133-139.
- GUIDERE Mathieu, 2010 : *Introduction à la traductologie : penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain*, Bruxelles : De Boeck.
- HJELMSLEV Louis, 1953 : *Prolegomena to a Theory of Language*, Baltimore : Waverly Press.
- , 1954 : «La stratification du langage», in *Word*, N° 2-3, pp. 163-188.
- JAKOBSON Roman, 1959 : «On Linguistic Aspects of Translation», in R.A. Brower (ed.), *On Translation*, Cambridge, MA : Harvard University Press, pp. 232-239.
- KADE Otto, 1968 : *Zufall und Gemäßigkeit in der Übersetzung*, Leipzig : VEB Verlag Enzyklopädie.
- MARTINET André, 1946 : «Au sujet des *Fondements de la théorie linguistique* de Louis Hjelmslev», *Bulletin de la Société linguistique de Paris*, vol. 42/2, pp. 17-42.
- , 1957 : «Arbitraire linguistique et double articulation», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, N° 15, pp. 105-116.
- , 1957-1958 : «Substance phonique et traits distinctifs», *Bulletin de la Société linguistique de Paris*, vol. 53/1, pp. 72-85.
- MOUNIN Georges, 1963 : *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris : Gallimard.
- NEUBERT Albrecht, 1968 : «Pragmatische Aspekte der Übersetzung», in A. Neubert (ed.), *Grundfragen der Übersetzungswissenschaft*, Leipzig : Enzyklopädie, pp. 21-33.
- NIDA Eugene, 1959 : «Principles of translation as exemplified by Bible translating», in R. A. Brower (ed.), *On Translation*, Cambridge, MA : Harvard University Press, pp. 11-31.
- NIDA Eugene, 1964 : *Toward a science of translating with special reference to principles and procedures involved in Bible translating*, Leiden : E. J. Brill.
- PRIETO Luis Jorge, 1954 : «Signe articulé et signe proportionnel», *Bulletin de la Société linguistique de Paris*, vol. 50/1, pp. 134-143.

- , 1956 : «Contribution à l'étude fonctionnelle du contenu», *Travaux de l'Institut de Linguistique*, Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Paris vol. 1, pp. 23-41.
- , 1957 : «Figuras de la expresion y figuras del contenido», in *Estructuralismo y historia. Miscelanea homenaje a André Martinet*, Canarias, Universidad de La Laguna, pp. 243-249.
- STEINER George, 1975 : *After Babel : Aspects of Language and Translation*, London - New York : Oxford University Press.
- VINAY Jean-Paul, DARBELNET Jean, 1958 : *Stylistique comparée du français et de l'anglais : Méthode de traduction*, Paris : Didier.



## La géographie linguistique en Union soviétique : les atlas linguistiques<sup>1</sup>

Nikolaj SUHACIOV, Svetlana KOKOŠKINA  
*Saint-Pétersbourg*

### **Résumé :**

Cet article aborde l'évolution de la recherche dialectologique en Union soviétique dès les origines jusqu'aux années 1980. Il suit en détail les principes et les méthodes de compilation des atlas linguistiques sur le matériau des langues slaves. Deux écoles de géographie linguistique, leningradoise et moscovite, ont coexisté et développé chacune une approche originale du matériau linguistique. Les auteurs cherchent à décrypter les principes linguistiques adoptés, les visées des auteurs des atlas, et, surtout, les zones décrites.

**Mots-clés :** atlas linguistiques, dialectologie soviétique, géographie linguistique, enquêtes de terrain, méthodes d'enquête linguistique, langue, dialecte, russe, ukrainien, biélorusse, tatar, moldave, bachkir, langues turkes, interférence dialectale

---

<sup>1</sup> Cet article est la version française de l'étude originale de N.L. Suhaciov, S.A. Kokoškina «La geografia linguistica nell'URSS: gli atlanti linguistici», *Bollettino dell'Atlante linguistico italiano*, III serie-dispensa n. 8-10, 1984-1986, Torino, Istituto dell'Atlante linguistico italiano, pp. 59-74. Nous tenons à remercier ses auteurs, les Drs N.L. Suhaciov, de l'Institut des recherches linguistiques de l'Académie des sciences de Russie (Saint-Pétersbourg), et S.A. Kokoškina, de l'université d'Etat de Saint-Pétersbourg, pour leur accord de publication.

## INTRODUCTION

La géographie linguistique est un domaine de la science du langage qui possède une longue tradition d'étude en Union soviétique et qui connaît une évolution rapide. La pratique de la recherche dialectologique en Union soviétique est étroitement liée aux besoins de la linguistique historique. Aussi accorde-t-elle une attention particulière aux méthodes d'étude des dialectes appréhendés non pas comme des répertoires de phénomènes indépendants (régionalismes et survivances linguistiques), mais comme des systèmes autonomes qui se caractérisent par des fonctions spécifiques, que seule une comparaison permet de révéler.

La théorie et les méthodes de la géographie linguistique soviétique, qui développa à sa façon les idées de G. Wenker (1852-1911), J. Gillieron (1854-1926), K.J. Jaberg (1877-1959) et K. Jud (1882-1952) et de leurs disciples, nécessitent une attention particulière. Comme dans tout domaine de la science, on observe ici aussi l'existence de points de vue et de traditions linguistiques opposés. Les tâches de la recherche dialectologique sur les langues de l'URSS, ainsi que l'examen des matériaux des Atlas stimulèrent la formulation et la discussion de tout un ensemble de problèmes liés aux méthodes et portant sur les procédés de compilation des cartes linguistiques, ainsi que sur les principes d'interprétation des données fournies par les atlas linguistiques.

Parmi les problèmes les plus brûlants, on relèvera celui de la corrélation entre synchronie et diachronie à l'égard des sources de la géolinguistique. Non moins importante est la question de l'identification des phénomènes présents dans un seul et même système face aux caractéristiques propres à des systèmes différents coexistant dans un seul espace linguistique. De la solution de ce problème dépend la possibilité d'appliquer aux faits dialectaux des méthodes d'analyse structurale.

Le présent article ne prétend aucunement fournir un aperçu complet des idées et des points de vue existants qui reflètent l'état de la géographie linguistique en URSS, mais de présenter quelques résultats des travaux de préparation des atlas linguistiques. On présentera quelques atlas des langues slaves (le russe, l'ukrainien et le biélorusse), ceux des langues baltes (le lituanien et le letton), ceux d'une langue romane (le moldave), et enfin ceux des langues turkes de l'URSS (l'azéri, le bachkire, le kazakh et autres). On s'arrêtera particulièrement sur les atlas de type interlinguistique (ceux du monde slave et des Carpates), qui sont en cours d'élaboration [au moment de la première parution de l'article, NdT] à l'initiative des linguistes soviétiques.

### 1.

Une personnalité éminente de la culture russe, philologue et ethnographe, Izmail Sreznevskij (1812-1880), fit remarquer en 1851 que la cartographie

constituait «le besoin fondamental et primordial de la dialectologie»<sup>2</sup>. Néanmoins, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, les recherches sur les dialectes furent réalisées en Russie, ainsi que dans d'autres pays européens, uniquement comme un *complément* aux descriptions ethnographiques. En effet, l'accent était mis sur les objets de la vie quotidienne rurale ainsi que sur la terminologie populaire.

La première carte des dialectes slaves orientaux fut publiée en 1868 par N. Aljab'ev (1835-1910) dans sa *Praktičeskaja grammatika russkogo jazyka dlja narodnyx učilišč* ['Grammaire pratique russe pour les écoles populaires'], où étaient également cités quelques textes en différents dialectes. En 1877, dans un volume des *Comptes rendus de l'expédition ethnographique et statistique dans les régions de la Russie* fut publiée une *Karta narečij, podnarečij i govorov Rossii* ['Carte des dialectes, des sous-dialectes et des parlers de Russie'], éditée par L. Mixal'čuk (1840-1914). Le premier ouvrage général de dialectologie russe parut en 1892 dans la revue ethnographique de la Société géographique russe *Živaja starina* ['Le passé vivant']<sup>3</sup>. L'auteur de cet ouvrage, A.I. Sobolevskij (1856-1929), spécialiste de l'Antiquité, se fondait sur la dialectologie folklorique et sur le matériau ethnographique et non sur les travaux linguistiques spécialisés.

En 1903, à l'initiative d'un linguiste russe de renom, A.A. Šaxmatov (1864-1920), qui à l'époque supervisait la préparation du *Dictionnaire de la langue russe de l'Académie* à la Société géographique russe, fut fondée la Commission Dialectologique de Moscou (qui exista jusqu'en 1932). Entre 1909 et 1911, la Commission publia des projets de collectes de données dialectales. En 1913 parut la *Karta velikoruskix govorov s neorganičeskim smjagčeniem zadnenebnyx* ['Carte des parlers russes avec la palatalisation non-organique des gutturales']<sup>4</sup>, préparée par D.K. Zelenin (1878-1954), un éminent scientifique, philologue et ethnographe. La carte jointe comportait 92 localités dans le parler desquelles l'auteur avait relevé la présence de la palatalisation des gutturales. Aussi, il s'agit d'un des premiers essais d'une enquête linguistique spécialisée portant sur les parlers russes populaires.

En 1915, paraissait la *Dialektologičeskaja karta russkogo jazyka v Evrope* ['Carte dialectologique de la langue russe en Europe'] préparée par N. Durnovo (1876-1937), N.N. Sokolov (1875-1943) et D.N. Ušakov (1873-1943) sur la base du matériau du questionnaire de la Commission Dialectologique<sup>5</sup>. La carte indiquait les limites des différents dialectes et des parlers russes, ukrainiens et biélorusses, ainsi que la proportion de la population russe dans les régions non russes. Le questionnaire visait à

<sup>2</sup> Sreznevskij, 1851.

<sup>3</sup> Aljab'ev, 1868, V. la carte: Popov, 1979; la carte de Mixal'čuk in *Trudy étnografostatističeskoj komissii*, 1877; Sobolevskij, 1892.

<sup>4</sup> Zelenin, 1913.

<sup>5</sup> Durnovo, Sokolov, Ušakov, 1915.

détecter des phénomènes tels que les différentes réalisations phonétiques des phonèmes /o/ et /a/ en position atone, celles des phonèmes *g/γ*, *t/t'* à la 3<sup>e</sup> personne du singulier du présent, ainsi que les différentes réalisations du *ě* slave selon les dialectes.

Les activités de la Commission Dialectologique de Moscou peuvent être considérées comme la première étape dans le développement de la géographie linguistique en Russie. Voilà ce qu'écrivait Šaxmatov dans son *Vvedenie v kurs istorii russkogo jazyka* ['Introduction au cours d'histoire de la langue russe'] :

L'histoire de la langue se fonde en grande partie sur des données de la langue vivante de l'époque contemporaine dans sa diversité, puisque ces données, décrites avec précision, peuvent servir de points de départ sans danger pour l'enquête ; l'analyse comparative des parlers actuels permet de reconstruire leur base linguistique commune et fournit ainsi des documents précis à partir desquels déduire la structure de la langue dès ses origines et les processus dans le cadre desquels ces changements ont eu lieu. (Šaxmatov, 1916, p. 3)

Lorsque dans les années 1930 fut entamée la préparation de l'Atlas linguistique de la langue russe, le programme de ce dernier tenait compte à la fois des objectifs de la description synchronique de la situation dialectale en Russie et des besoins de la dialectologie historique. Ainsi fut développée la thèse énoncée par Šaxmatov sur la nécessité de recourir à la méthode historique pour résoudre les problèmes liés à la formation de la langue nationale et pour analyser ce processus à travers les variétés régionales de la langue.

Du point de vue chronologique, le premier essai d'un atlas dialectal du russe s'intitulait *Lingvističeskij atlas rajona ozera Seliger* ['Atlas linguistique de la région du lac Seliger']<sup>6</sup>, qui fut composé par M.D. Mal'cev (1892-1954) et F.P. Filin (1908-1982) en 1938 mais publié seulement en 1949. Le matériau pour cet atlas avait été collecté en 1936 par un groupe de 25 personnes dirigé par V. Černyšev (1867-1949). En tout, 156 localités furent examinées et les données de 8 d'entre elles furent réexaminées en 1938 par B.A. Larin (1893-1964). Ce questionnaire contenait 41 questions visant à identifier les caractéristiques phonétiques, morphologiques et syntaxiques de chaque parler. Les données furent cartographiées à l'aide de symboles et selon le système adopté par J. Gilliéron (1854-1926) dans son *Atlas linguistique de la France*, où à côté de chaque localité on trouve les formes dialectales transcrites dans leurs formes russes, ce qui aide à trouver le même phénomène désigné avec une même couleur (rouge, bleu, etc.). L'atlas en question constitua une tentative d'appliquer aux parlers russes les méthodes des ainsi nommées «enquêtes impressionnistes», typiques pour l'École française de géolinguistique. Dans la réalisation des cartes, il fut tenu compte de l'expérience de l'École allemande de *Dialektgeographie*, qui présuppose

<sup>6</sup> Mal'cev, Filin, 1949. V. également Degtereva, 1961.

un traitement détaillé des données recueillies sur le terrain, avant leur représentation sur carte au moyen de symboles.

Pour des raisons de commodité, nous appellerons ici *basiques* ces cartes où à chaque emplacement correspond une forme dialectale notée dans la langue d'origine ou en transcription phonétique, pour les différencier des autres cartes où l'on trouve des symboles, cartes qui seront appelées *analytiques*. Les cartes sur lesquelles les phénomènes connexes sont synthétisés à partir d'une série de cartes de base seront appelées *synthétiques* ou *générales*. Il est important de ne pas confondre ces cartes avec celles de type résumatif, sur lesquelles on trouve plusieurs phénomènes isolés qui ne sont pas liés.

Revenant à l'atlas publié par Mal'cev et Filin, il convient de relever que ses auteurs avaient prêté une grande attention à la phonétique et à la sémantique. Leurs enquêtes englobaient différents groupes sociaux. Les auteurs se référaient à l'ouvrage de F. Engels (1820-1895) *Der fränkische Dialekt* (1881-1882). Dans leur préface à l'atlas, ils soulignaient que :

L'ouvrage de F. Engels *Der fränkische Dialekt* (dont les principes devraient servir de point de départ aux dialectologues modernes) démontre parfaitement que les différences dialectales actuelles prennent source dans la période pré-féodale [...]. L'atlas offre une base scientifique solide pour identifier les limites des dialectes slaves de l'est, qui coïncident avec les limites féodales. L'atlas donnera la possibilité de suivre les voies de formation de la langue littéraire contemporaine populaire. (Mal'cev, Filin, 1949, p. 20)

Puisque les enquêtes et les cartes de cet atlas du lac Seliger furent réalisées par des linguistes de Leningrad, on rapporte cet ouvrage à l'École de géolinguistique de Leningrad. On distingue ainsi une direction leningradoise de la recherche dans ce domaine. Dans cette lignée, il convient de souligner l'initiative de la publication des dictionnaires par région, tout d'abord le *Dictionnaire de la région de Pskov*, édité par Larin. On y retrouve également quelques idées de Viktor Žirmunskij (1891-1971) qui s'intéressa aux dialectes allemands (on connaît par exemple ses thèses au sujet des caractéristiques dialectales primaires et secondaires, qui, cependant, perdurent plus longtemps que les primaires au cours de la diglossie). Il ne fait aucun doute que Larin et Žirmunskij avaient chacun leur propre vision de la géographie linguistique. Celle de Žirmunskij reposait en grande partie sur les progrès de la *Dialektgeographie* et la théorie des *Sprachlandschaften*. Toutefois, il n'a jamais existé de contraste net entre les deux écoles de géolinguistique. La seconde école s'inscrit dans l'orientation lancée à Moscou par R. Avanesov (1902-1982), dès lors on l'appelle École dialectologique de Moscou.

En 1957 paraissait l'*Atlas russkix narodnyx govorov central'nyx oblastej k vostoku ot Moskvy* [Atlas des parlers populaires des régions centrales à l'est de Moscou] édité par Avanesov<sup>7</sup> et mis au point par une

---

<sup>7</sup> Avanesov, 1957.

équipe de l'Institut de la langue russe de l'Académie des sciences de l'URSS. Il faisait partie de la série intitulée *Programma sobiranija svedenij dlja sostavlenija Dialektologičeskogo atlasa russkogo jazyka* ['Programme pour la collecte d'informations pour la préparation de l'Atlas dialectal de la langue russe']<sup>8</sup>. Une première édition avait été préparée en 1945 et dressait le bilan de la collecte du matériau sur le terrain débutée par l'Académie des sciences en 1935. Les travaux de préparation de l'Atlas de la langue russe avaient été interrompus par la guerre, mais ils reprirent dès 1946. Selon le plan de l'atlas, environ 5'000 localités furent explorées. La section de l'atlas qui fut publiée ne couvre qu'une petite partie de la zone examinée (938 localités), où les enquêtes furent achevées en 1950. 294 sections du programme (dont beaucoup sont divisées en une série de questions) furent conçues de manière à permettre l'étude des différences et des contrastes importants qui sont à la base de la division dialectale du russe d'après les critères phonétiques, morphologiques et lexicaux. Ces sections mirent également en évidence quelques différences de syntaxe. Il est évident que les auteurs du programme se fondaient sur leur connaissance préalable qu'ils avaient des particularités des parlers russes, et les recherches sur le terrain furent orientées à souligner ces particularités, ainsi qu'à définir les limites géographiques de ces phénomènes. Les cartes revêtaient un caractère analytique (symboles et couleurs). L'Atlas comporte 5 cartes supplémentaires, dont celles relatives à la division dialectale du russe. Les 30 dernières cartes (numérotées de I à XXX) étaient de caractère général, elles contenaient des lignes de couleur indiquant la répartition des plus importantes isoglosses dans la zone examinée ; toutes les cartes étaient munies de commentaires ainsi que de textes d'exemples. Elles comportaient enfin une notice retraçant l'évolution de la géographie linguistique du russe ainsi que la liste complète des références bibliographiques relatives aux dialectes explorés (443 titres).

Sur la base de schémas similaires, l'Institut de la langue russe prépara plusieurs atlas (dont les matériaux manuscrits sont conservés) : *Atlas des parlers russes des régions centrales à l'ouest de Moscou*, *Atlas des parlers russes du nord-ouest de la RSFSR*, *Atlas des parlers russes du sud-ouest de la RSFSR*, *Atlas des parlers russes des régions centrales au nord de Moscou* et *Atlas du russe parlé des régions du sud-est de la RSFSR*. Ces six atlas constituent des sections séparées d'un unique atlas dialectal du territoire de la langue russe dans la partie européenne de la République Socialiste Fédérative Soviétique de Russie. Leurs méthodes, ainsi que leurs résultats, furent exposés dans une série de monographies dirigées par Avanesov et ses élèves; parmi celles-ci, il faut citer l'ouvrage fondamental *Obrazovanie severnorusskogo narečija i srednerusskix govorov po materialam lingvističeskoj geografii* ['La formation du parler septentrional de la Russie et des parlers du centre de la Russie sur la base

---

<sup>8</sup> *Programma sobiranija*, 1947. Ce programme fut réimprimé dans Avanesov, 1957.

du matériau de la géographie linguistique<sup>9</sup>, publié en 1970 sous la direction de V.G. Orlova (1907-1991).

Depuis 1969, ces atlas servent de support aux recherches visant à élaborer un *Atlas dialectal de la langue russe*<sup>10</sup>. Il ne s'agira pas d'un ensemble de six atlas déjà finis, assemblés dans un document commun ; il comportera nombre de cartes synthétiques qui résumeront les caractéristiques suivantes des dialectes : phonétiques (environ 30 phénomènes pour le vocalisme, 21 pour le consonantisme), morphologiques (15 pour le substantif, 12 pour l'adjectif, 5 pour le pronom, 38 pour le verbe) et syntaxiques (16 phénomènes.) Depuis la mort d'Avanesov ces travaux sont supervisés par S.V. Bromlej (1921-1912). A présent [au moment de la première publication de l'article, NdT], la préparation des cartes synthétiques est largement terminée [au moment de la première publication de l'article, NdT].

Outre la série d'atlas mentionnés ci-dessus, qui englobent le territoire historique de la langue russe correspondant à son ancienne extension (la partie européenne de l'URSS) et qui furent préparés au sein d'un programme unifié, on trouve également nombre d'autres atlas qui ont pour but de résoudre des problèmes plus spécifiques relevant de la dialectologie historique et descriptive. Certains sont encore en cours d'élaboration, d'autres sont à l'état de manuscrit et certains documents annexes sont partiellement publiés [au moment de la première publication de l'article, NdT].

Parmi ceux-ci, on relèvera l'abrégé de G.G. Mel'ničenko (1907-1994) intitulé *Nekotorye leksičeskie gruppy v sovremennyx govorax na territorii Vladimiro-Suzdal'skogo knjažestva XII-načala XIII vekov. Territorial'noe rasprostranenie, semantika i slovoobrazovanie* ['Quelques groupes lexicaux dans les parlers contemporains du territoire de la principauté de Vladimir-Souzdal qui exista du XII<sup>e</sup> au début du XIII<sup>e</sup> siècles. Diffusion territoriale, sémantique et formation des mots'] qui comporte 90 annexes<sup>11</sup>. Cet ouvrage contient des données d'enquêtes indirectes (c'est-à-dire des données obtenues des informateurs) conduites à partir de 1954 dans 1'200 localités et portant sur le territoire de plusieurs régions du nord et du centre de la RSFSR, dont les limites correspondent aux limites historiques de l'une des unités politiques les plus importantes du Moyen Age, qui avait contribué à la consolidation de la nation russe. Le matériau dialectal fut confronté aux données des archives lexicographiques, ainsi qu'à celles du lexique régional des autres territoires. Parmi les cartes publiées, 8 sont auxiliaires, 5 sont consacrées aux phénomènes phonétiques, 2 à la morphologie et 75 cartes présentent le lexique, divisé par thèmes : la maison paysanne (121 entrées), l'étable (134 entrées), le

<sup>9</sup> Avanesov, 1962; Avanesov, Orlova, 1964; Zaxarova, Orlova, 1970; Orlova, 1970.

<sup>10</sup> Avanesov, Orlova, 1969.

<sup>11</sup> Mel'ničenko, 1976.

grenier de la maison rurale (72 articles), les granges (514 entrées). Toutes les cartes sont accompagnées de commentaires historiques et linguistiques.

Le *Leksičeskij atlas Moskovskoj oblasti (severnnye arealy)* [Atlas de la région de Moscou (zones septentrionales)], édité par A.F. Ivanova et composé de 400 cartes<sup>12</sup> poursuivait lui aussi le but d'étudier le lexique. La préparation de cet atlas fut précédée par des enquêtes de terrain, réalisées de 1959 à 1969, pour recueillir le matériau pour le *Slovar' govorov Podmoskovja* [Vocabulaire des parlers des environs de Moscou]. En outre, dans les années 1970-1980, sur cette base avait été préparé un programme pour lequel furent étudiés les synonymes lexicaux dialectaux dans 300 localités situées dans les environs de Moscou. L'analyse des isoglosses obtenues montre que les dialectes de la région de Moscou sont organiquement liés à ceux des zones dialectales contiguës.

C'est selon le programme des atlas dialectaux russes «traditionnels», que Z.P. Zdobnova (1926-) prépara son *Atlas des parlers russes de la Bachkirie*, qui élargit le champ d'investigation sur la langue russe. Le territoire couvert par l'Atlas se composait de 197 localités, et l'enquête fut entamée en 1953 par Zdobnova. L'atlas comprenait des cartes analytiques et synthétiques<sup>13</sup>.

Le *Leksičeskij atlas russkix narodnyx govorov* [Atlas lexical des parlers populaires russes]<sup>14</sup> d'I.A. Popov (1926-2001) couvrait l'ensemble du territoire de la langue russe. Il répertoriait le lexique dialectal par groupes thématiques. Son auteur, un des rédacteurs du grand *Vocabulaire des parlers populaires russes*, mit au point des questionnaires portant sur différents thèmes. Néanmoins, l'organisation de la recherche dans ce domaine est encore en cours et il est trop tôt pour exprimer une opinion sur la possibilité de réalisation de cet atlas [au moment de la première publication de l'article, NdT].

Voilà à grands traits la situation de la géographie linguistique en ce qui concerne la langue russe. On y distingue deux directions principales, l'une vise à clarifier la division dialectale russe dans ses limites traditionnelles et à analyser les processus d'interférence interdialectale basés sur l'identification des limites de certaines particularités plus ou moins connues; l'autre vise à recueillir le lexique dialectal dans différentes régions et dans l'ensemble de la zone de diffusion du russe. La seconde direction est étroitement associée à celle de la lexicographie dialectale, qui se déroule avant tout dans les universités et qui se fonde sur une recherche de terrain systématique dans toute l'aire russophone. Par conséquent, d'importants fichiers de données sur le vocabulaire régional furent

---

<sup>12</sup> V. le programme de cet atlas dans Ivanova, 1976, pp. 7-21 ; pour plus de renseignements sur l'atlas, voir Ivanova, 1983 ; ainsi que sa notice dans Ivanova 1985.

<sup>13</sup> Zdobnova, 1977. V. les cartes générales dans Zdobnova, 1981.

<sup>14</sup> Popov, 1974.

accumulés, qui furent publiés dans une série de vocabulaires régionaux, dont l'examen ne représente pas le but de ces notes.

## 2.

Mis à part le russe, la langue la plus étudiée dans le cadre de la géolinguistique fut l'ukrainien. Déjà en 1940, Larin édita sa brochure *Programma dlja zbirannja materialiv do dialektologičnogo atlasa ukrains'koj movy* ['Programme pour la collecte du matériel pour l'Atlas dialectal de la langue ukrainienne']<sup>15</sup>. A la même époque, P.S. Lisenko et F.T. Žilko mirent au point leur *Questionnaire pour la collecte du matériel dialectal de l'ukrainien*. Leur programme et leur questionnaire furent retravaillés après la guerre (en 1949 et en 1973). Le programme final comportait 550 questions portant sur le vocabulaire, sur la phraséologie et les groupes de mots, sur la syntaxe, sur la morphologie (formation et modification des mots) et la phonétique des parlers ukrainiens. Le territoire de base de cet *Atlas de la langue ukrainienne* se composait de 2'137 localités (il était prévu d'en étudier 2'500). Un certain nombre de localités se situaient sur le territoire de la Roumanie (3 points), de la Tchécoslovaquie (18 points), de la Yougoslavie (3 points) et de la Pologne (14 points).

Le territoire exploré était divisé en zones géographiques. En 1963, fut achevé le manuscrit du premier volume (la région du Polesié, les régions centrales du fleuve Dniepr et les régions adjacentes de l'URSS), qui comportait 394 cartes, dont 160 phonétiques, 113 morphologiques, 8 syntaxiques, ainsi que 42 cartes générales. En 1971 fut préparé le second volume (la Volhynie, la région du Dniepr, la Transcarpatie et les régions adjacentes), qui contenait 430 cartes, dont 135 phonétiques, 121 morphologiques, 19 syntaxiques, 113 lexicales et 42 cartes générales. Toutes les cartes thématiques étaient de type analytique, c'est-à-dire qu'en plus des formes dialectales elles tenaient compte de l'influence de la langue littéraire (les zones correspondantes sont signalées en rouge)<sup>16</sup>. Les cartes étaient accompagnées de commentaires et de textes d'exemples. Une première édition fut préparée par T.V. Nazarova, une scientifique éminente aujourd'hui disparue<sup>17</sup>.

Il existe en outre un certain nombre d'atlas régionaux de l'ukrainien, dont le *Lingvistyčnyj atlas ukrains'kyx narodnyx govoriv Zakarpats'koj oblasti URSS* ['Atlas linguistique des parlers populaires de la région de Transcarpatie de la RSS d'Ukraine'], composé par J.A. Dzendzelevs'kij (1921-2008). Les enquêtes sur le terrain pour cet atlas furent conduites de

<sup>15</sup> Larin, 1940; Lisenko, 1940.

<sup>16</sup> Žilko, 1952. V. également l'information de Zakrevskaja (Zakrevskaja, 1970).

<sup>17</sup> *Govory ukrains'koj movy. Zbirnyk tekstiv*, Kiev 1977.

1953 à 1957. Sa zone d'étude contenait 212 localités. Ses cartes revêtaient un caractère à la fois synthétique et analytique et reflétaient essentiellement des phénomènes d'ordre lexical et sémantique. Les commentaires aux cartes présentaient un riche matériau folklorique et ethnographique. Quant à leur contenu, on trouvait des cartes lexicales (qui cartographient les différentes nominations d'un même concept) aussi bien que des cartes sémantiques (où sont cartographiées les différentes significations d'un même mot)<sup>18</sup>.

Le *Karpatskij dialektotogičeskij atlas* ['Atlas dialectal des Carpates'], préparé par Bernštejn, V.M. Illič-Svityč, G.P. Klepikova, T.V. Popova et V.V. Usačeva, présente les matériaux collectés de 1936 à 1966 dans 150 localités de la RSS d'Ukraine. Les 556 questions contenues dans son programme couvraient essentiellement le lexique et la structure morphologique et syntaxique des parlers ukrainiens<sup>19</sup>. Dzendzelevskij fit accompagner ses cartes de références aux cartes de la Transcarpatie.

C'est au lexique que fut consacré l'ouvrage de V.V. Vaščenko *Lingvistyčna geografija Naddniprovanščyny* ['La géographie linguistique des régions du Dniepr'] qui comportait les matériaux des enquêtes réalisées de 1959 à 1961 dans 180 localités. Ses cartes étaient de type analytique ; au total, 100 entrées furent examinées et commentées<sup>20</sup>.

Les emprunts de l'hongrois vers l'ukrainien furent étudiés par P.N. Lizanec dans son *Atlas leksičnyx mad'jarizmiv ta ix vidpovidnykiv v ukrains'kyx govorax Zakarpats'koj oblasti URSS* ['Atlas des emprunts lexicaux hongrois et des formes correspondantes dans les parlers ukrainiens de la Transcarpatie de l'URSS']. 62 localités furent explorées. Sur 530 cartes que contenait cet Atlas, 77 étaient de type sémantique, d'autres de type lexical; 16 cartes synthétiques regroupaient des phénomènes opposés identifiés sur la base de 264 formes. Les cartes étaient accompagnées de commentaires<sup>21</sup>.

C'est à l'étude des processus et des résultats de l'interférence dialectale qu'aurait dû être consacré l'*Atlas linguistique de la basse Pripjat'* de T.V. Nazarova, qui malheureusement ne vit jamais le jour. Son auteur examina 290 localités sur le territoire de la RSS d'Ukraine et celle de Biélorussie et composa 42 cartes phonétiques et phonologiques, 39 cartes morphologiques, 3 cartes sur la formation des mots ainsi que 6 cartes synthétiques<sup>22</sup>.

Une direction particulière dans le domaine de la géolinguistique non seulement en Ukraine, mais de toutes les langues slaves est représentée par la recherche entamée dans les années 1960 sous la direction du linguiste

<sup>18</sup> Dzendzelevs'kij, 1958-1970.

<sup>19</sup> Bernštejn et alii, 1967.

<sup>20</sup> Vaščenko, 1968.

<sup>21</sup> Lizanec, 1970-1976.

<sup>22</sup> V. Tolstoj, Tolstaja, 1963.

moscovite N.I. Tolstoj ; elle porta, d'une part, sur le parler du Polessié, intermédiaire entre l'ukrainien et le biélorusse, et, d'autre part, sur les régions slaves de l'est et de l'ouest. Le programme de l'*Atlas ethnologique et linguistique du Polessié*, édité par A.V. Gura, O.A. Ternovskaja et S.M. Tolstaja<sup>23</sup>, se fondait sur des questionnaires préliminaires, sur la base desquels fut recueilli de 1974 à 1981 le matériau de base pour une description aréale du Polessié ainsi que de ses liens avec d'autres zones ethnolinguistiques. Le principal objectif de ses auteurs fut l'analyse des formes slaves antiques, moins étudiées du point de vue linguistique mais bien conservées dans cette région archaïque, située à cheval entre le territoire de la Biélorussie et celui de l'Ukraine. Les 249 points du programme y furent regroupés selon les thèmes suivants : les rites de la vie familiale (I – le mariage, II – l'accouchement, III – l'enterrement), les rites du calendrier (IV – Noël, V – le printemps, VI – le jour de la St-Jean), les rites de l'économie rurale (VII – les semailles et le fauchage, VIII – le bétail, IX – la construction, X – le tissage, XI – le pain, XII – le mobilier et les habits), XIII – la mythologie populaire, la conception de la nature, XIV – l'astronomie, la météorologie, le temps, XV – la pluie, le tonnerre, la grêle, XVI – les animaux, XVII – les plantes, XVIII – les oiseaux, XIX – les insectes, XX – la médecine, XXI – le folklore. Une annexe contenait un petit questionnaire (65 questions) pour des enquêtes sur une zone plus large du Polessié.

A ce même projet adhèrent également les ouvrages *Materialy do leksičnogo atlasa ukrains'koj movy. Pravoberežne Polissja* [ 'Matériau pour l'atlas lexical de l'ukrainien. Le Polessié de la rive droite' ]<sup>24</sup>, dont le matériau fut recueilli par N.N. Nikončuk de 1971 à 1977 dans 600 localités, ainsi qu'*Iz opyta kartografirovanija svadebnogo obrjada pravoberežnogo Poles'ja* [ 'Atlas des rites de mariage dans le Polessié de la rive droite' ], auquel collabora P.V. Romanjuk en 1976. La zone de l'enquête englobait 177 localités. En plus des données recueillies sur le terrain, l'auteur se servit de documents d'archives de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècles<sup>25</sup>.

N.I. Tolstoj forma une pléiade de chercheurs de talent qui ne s'intéressèrent pas uniquement à l'analyse linguistique des dialectes slaves, mais aux processus de leur ethnogenèse ainsi qu'à celui de la formation des unités ethnolinguistiques sur ces territoires. Ils se concentrèrent sur une étude complexe de phénomènes relevant de la langue et de la culture matérielle et spirituelle conservés dans la vie quotidienne, et sur les représentations mythologiques et poétiques du monde. Cette direction de recherches se poursuit dans les ouvrages consacrés à l'étude des «isoglosses et isoprages» (l'isoprage trace les phénomènes ordinaires

---

<sup>23</sup> Gura, Ternovskaja, Tolstaja, 1963.

<sup>24</sup> Nikončuk, 1979.

<sup>25</sup> Romanjuk, 1983.

de la culture matérielle), qui furent publiés dans divers *Mélanges* sur les recherches aréales<sup>26</sup>, ainsi que dans des volumes plus spécialisés de l'Institut des langues slaves et balkaniques de l'Académie des sciences de l'URSS.

Les parlers ukrainiens furent également étudiés par des scientifiques à l'étranger, à savoir I. Tarnacki, Z. Stieber, Z. Ganudel, I. Rieger, V.P. Latta<sup>27</sup>. Leur attention porta sur les liens entre la zone principale et la zone de diffusion principale et marginale de la langue ukrainienne, notamment en Slovaquie et en Pologne.

### 3.

La géographie linguistique du biélorusse commença à se développer après la Seconde guerre mondiale, même si un premier essai sur la géographie linguistique de la Biélorussie fait selon le programme de S. Nekrasevič et de P. Buzuk parut en 1928; cet atlas avait été critiqué en raison d'erreurs dans le matériau et dans les commentaires<sup>28</sup>.

L'étape suivante commença avec la compilation de l'*Atlas dialectal du biélorusse*. Les enquêtes pour cet atlas furent menées de 1950 à 1955 dans 1'027 localités; son programme se focalisa sur l'étude de la phonétique, de la formation des mots, de la syntaxe et du vocabulaire. L'atlas fut publié en 1963 sous la direction d'Avanesov, K.K. Astraxovič (Krapiva) et I.F. Matskevič. Ses cartes étaient de type analytique et, pour la distinction des phénomènes, on utilisait toutes sortes de symboles et de couleurs. La partie explicative abordait des problèmes de géographie linguistique biélorusse. Les cartes étaient enrichies d'observations<sup>29</sup>. Elles furent recueillies dans un volume spécial, publié par les mêmes auteurs et intitulé *Géographie linguistique et regroupement des parlers biélorusses*<sup>30</sup>.

Initialement, certains atlas régionaux de l'Ukraine réalisés pas des dialectologues de Minsk s'étendaient également à la région du Polessié biélorusse. Dans le même temps, des travaux furent effectués pour compiler un atlas lexical biélorusse, encore en élaboration [au moment de la première publication de l'article, NdT].

En suivant le programme de l'*Atlas dialectal du biélorusse*, en grande partie retravaillé, les dialectologues polonais S. Glinka,

---

<sup>26</sup> V. Bruk, 1974; Borodina, 1977; Tolstoj, 1983.

<sup>27</sup> Tarnacki, 1939; Stieber, 1956-1964; Rieger, 1980; Ganudel, 1981. V. également la présentation de J. Stole au texte de V.P. Latta, Institut de linguistique de l'Académie des sciences de Slovaquie, «Atlas ukrajskich govorov vostočnoj Slovakii» (Naukovi zapiski, Bratislava 1979-1981, N°. 8-9, pp. 164-175).

<sup>28</sup> Buzuk, 1928. V. la critique dans Karskij, 1928.

<sup>29</sup> Avanesov, Krapiva, Matskevič, 1963.

<sup>30</sup> Avanesov, Astraxovič, Matskevič, 1969.

A. Obrębska-Jablńska et J. Siatkowski préparèrent un *Atlas des dialectes slaves orientaux de la région de Belostok*. Leurs enquêtes se déroulèrent de 1971 à 1974 dans 114 localités à populations biélorusse et ukrainienne<sup>31</sup>.

En évoquant les traditions de la géographie linguistique de la Biélorussie, il convient de rappeler l'*Atlas linguistique de la langue juive*<sup>32</sup> préparé avant la Première Guerre mondiale et publié en 1931 à Minsk. Sa méthodologie reprenait celle de G. Wenker (1852-1911). Cet atlas fut préparé par L. Vilenkin sur la base d'enquêtes menées par M. Vagner de 1925 à 1928. Ses questionnaires, contenant de 3 à 18 entrées, furent publiés dans les journaux locaux. 20 questionnaires phonétiques furent compilés. 10'000 réponses furent obtenues de la part de 1'200 informateurs des RSS de Biélorussie et d'Ukraine. 74 cartes phonétiques furent composées sur la base de ce matériau sur lesquelles au moyen de lignes et de la couleur on indiquait l'extension des phénomènes caractérisant les variétés orientales de la langue juive\*. La valeur historique de cet atlas est indéniable, étant donné que la guerre a considérablement changé le nombre et la zone de diffusion de la population juive dans les régions occidentales de l'URSS.

4.

L'un des premiers atlas du bulgare s'intitulait l'*Atlas des parlers bulgares de l'URSS*<sup>33</sup> et fut dirigé par S.B. Bernštejn, E.V. Češko et E.I. Zelenina. Les enquêtes correspondantes avaient été conduites de 1947 à 1950 dans 64 localités des RSS d'Ukraine et de Moldavie, où vivaient des Bulgares qui avaient fui la Bulgarie au début du XIX<sup>e</sup> siècle, lors du début de la domination turque. Son programme, contenant 179 questions, visait à relever des faits phonétiques, morphologiques et lexicaux propres aux parlers bulgares orientaux. Ses cartes étaient de caractère analytique. Dans le chapitre contenant les textes, on trouve une notice sur les villages situés en Bessarabie, dans la Novorossia et dans les régions d'Azov, ainsi qu'un aperçu historique sur les parlers bulgares sur le territoire de l'URSS. Les cartes étaient enrichies de commentaires.

Bernštejn fut l'un des consultants de l'*Atlas dialectal du bulgare* et à la fin des années 1970 il collabora à la compilation de l'*Atlas interdialectal des Carpates*, qui poursuivait non pas des fins dialectologiques au sens strict mais interlinguistiques. Une première tentative de ce genre avait été, comme on le sait, l'*Atlas linguistique de la*

---

<sup>31</sup> Glinka, Obrębska-Jablńska, Siatkowski, 1980.

<sup>32</sup> Vilenkin, 1931. V. le compte rendu de Žirmunskij, 1940.

\* Il s'agit vraisemblablement du yiddish, NdT.

<sup>33</sup> Bernštejn, Češko, Zelenina, 1958.

*Méditerranée*, dont le projet avait été proposé par M. Deanović en 1929 déjà.

Suite à la résolution du XI<sup>e</sup> Congrès international des slavistes (Moscou, 1958) commença la compilation de l'*Atlas linguistique slave* [*Obščeslavjanskij lingvističeskij atlas*']. Parmi ses concepteurs, on citera Avanesov, Bernštejn (URSS), A. Belić (Yougoslavie), W. Doroszewski et Z. Stieber (Pologne) et S. Stojkov (Bulgarie). Nombre d'autres slavistes y collaborèrent. Le territoire de l'enquête couvrait plus de 850 localités sur un territoire qui comprenait l'URSS (sa partie européenne, 522 localités), la Pologne (88 localités), la Tchécoslovaquie (58 localités), la Yougoslavie (101 localités), la Bulgarie (31 localités) et la République démocratique allemande (4 localités), l'Autriche (4 localités), la Hongrie (8 localités), l'Italie (3 localités), la Roumanie (3 localités), la Grèce (17 localités), l'Albanie (1 localité) et la Turquie (1 localité). Le programme de cet atlas prévoyait en premier lieu de résoudre des problèmes relevant de la linguistique historique et comparée et de typologie des langues slaves. Son questionnaire comportait 3'454 englobant différents phénomènes linguistiques : phonétique, prosodie, morphologie, constructions avec préposition, et ainsi de suite. Il examinait également l'ancien lexique slave. Un questionnaire supplémentaire (42 questions) fut dédié à l'élevage en montagne. Le matériau fut recueilli de 1965 à 1975, alors que les cartes furent publiées plus tard. Il était prévu de publier deux séries de cartes analytiques : d'une part, le lexique, la formation des mots et la sémantique ; d'autre part, la grammaire, la phonétique et la phonologie. La partie introductive parut en 1978<sup>34</sup>. Depuis 1965, paraît régulièrement l'annuaire intitulé *Matériaux et recherches* concernant l'*Atlas linguistique slave*<sup>35</sup>, qui renseigne sur l'avancement des travaux et examine nombre de problèmes relevant de la géographie linguistique slave.

Comme nous l'avons vu, cet atlas, tout en étant interlinguistique, couvrait les langues d'une même famille. Au contraire, l'*Atlas interdialectal des Carpates* se focalisa sur l'étude des processus culturels communs et sur les influences réciproques dans une série de langues appartenant à des familles différentes. La répartition des localités de cet atlas est la suivante : 60 en Ukraine, 25 en Moldavie, 40 en Pologne, 60 en Tchécoslovaquie, 10 en Hongrie et 25 en Bulgarie et en Yougoslavie (en tout 280). Les questionnaires avec 850 entrées étaient divisés selon des groupes lexico-sémantiques, à savoir : l'élevage, l'agriculture, le transport, les plantes, la maison, les articles ménagers, les vêtements, la nourriture, l'homme, la terminologie des liens de parenté, les phénomènes géographiques dans la nature. Étaient également prévues des questions sur la formation des mots et la grammaire. À ce projet collaborèrent Bernštejn, R.J. Udler (URSS), A. Zaręba (Pologne) et A.Vahek (Tchécoslovaquie),

---

<sup>34</sup> V. Avanesov, 1976.

<sup>35</sup> *Obščeslavjanskij lingvističeskij*, 1976.

etc<sup>36</sup>.

En évoquant les atlas interlinguistiques, il convient de signaler que, pour le territoire de l'URSS, certaines des localités de l'*Atlas linguarum Europæ* auquel collaborent [au moment de la première publication de l'article, NdT] des linguistes soviétiques, coïncident avec celles de l'atlas slave.

5.

Parmi les langues non slaves de l'URSS, ce fut le moldave qui fut la plus étudiée. Il s'agit d'une langue historiquement liée au roumain, mais qui s'en est éloignée depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle par un certain nombre de caractéristiques spécifiques telles que la réduction des voyelles, les types de palatalisation de phonèmes absents en roumain, le lexique régional d'origine romane, ainsi que les calques et les emprunts à l'ukrainien et au russe. Bien que la compréhension mutuelle entre les Roumains et Moldaves ne soit pas entravée, il s'est formé au sein de la RSS de Moldavie un type particulier de parler proche des dialectes orientaux du roumain. Le matériau pour l'*Atlas de la langue moldave* fut recueilli de 1957 à 1966 sous la direction de R.I. Udler. Le territoire couvert par l'atlas se composait de 233 localités. Furent également explorées toutes les localités à population moldave sur le territoire de l'Union soviétique jusqu'en Extrême-Orient. Le questionnaire (2'548 questions) couvrait la phonétique, le vocabulaire et la grammaire. Les cartes étaient pour la plupart basées sur celles des atlas linguistiques des langues romanes, et le programme de cet atlas était lié à celui de l'*Atlas linguistique moldave*<sup>37</sup>.

6.

En tant que premier atlas phonétique des dialectes lituaniens on pourrait citer les 75 cartes (y compris la carte illustrant la division dialectale du lituanien) publiées dans le livre de Zinkevičius *Lietuvių dialektologija* ['Dialectologie lituanienne']<sup>38</sup>. Son auteur s'était servi du matériau collecté pour le *Lietuvių kalbos atlasas* ['Atlas linguistique lituanien'] par une équipe de l'Institut de langue et de littérature lituaniennes de l'Académie des sciences de la RSS de Lituanie, dirigé par K. Morkunas. Y collaborèrent également E. Grinaveckene, A. Ionajtite et d'autres<sup>39</sup>. La

---

<sup>36</sup> V. *Obščekarpatskij lingvističeskij atlas*, 1976 ; *Celokarpatský dialektologický atlas. Voprosnik*, 1977.

<sup>37</sup> Udler, Komarnitski, 1968-1973.

<sup>38</sup> Zinkevičius, 1966.

<sup>39</sup> *Lietuvių kalbos atlasas*, 1977-1984. V. également Ademollo Gagliano, 1983.

zone de l'enquête de l'atlas contenait 704 localités ; son programme, avec 750 questions, visait à identifier les différences dialectales à tous les niveaux. Les cartes étaient de type analytique.

A partir de 1954 débuta la collecte du matériau pour l'*Atlas dialectal de la langue lettone*, édité par B. Bušmane, M. Graudine, E. Šmite et d'autres<sup>40</sup>. Sa zone d'étude comportait 500 points. 670 questions posées par le programme visaient à relever des phénomènes phonétiques, morphologiques, syntaxiques et lexicaux. Le premier volume de cet atlas est sous presse [au moment de la première parution de l'article, NdT] ; ses cartes sont analytiques.

Enfin, l'estonien, appartenant au groupe des langues finno-ougriennes, fut étudié par A. Saareste (1892-1964). Son questionnaire comprend l'600 questions. Les matériaux de l'atlas furent recueillis entre 1915 et 1940 dans 250 localités d'Estonie<sup>41</sup>. Les cartes sont de types basique et analytique. Actuellement [au moment de la première publication de l'article, NdT] un nouvel atlas de la langue estonienne est en cours de préparation.

## 7.

En 1963, V.M. Žirmunskij prit l'initiative d'un atlas dialectal des langues turkes de l'URSS<sup>42</sup>, dont le questionnaire fut élaboré en 1969. Simultanément furent préparés les programmes des atlas nationaux d'une série de langues turkes: azéri, ouzbek, tatar, kirghize, bachkire, etc<sup>43</sup>. Certains de ces atlas sont achevés et sont conservés sous forme de manuscrits, une partie est en cours de publication et, par conséquent, notre information ne saurait être complète [au moment de la première publication de l'article, NdT].

M.S. Širaliev et M.T. Islamov préparèrent le premier volume de l'*Atlas dialectal de la langue azérie* qui contient 128 cartes dont 43 phonétiques, 35 grammaticales et 50 lexicales. 409 localités furent explorées et fut représentée aussi bien la distribution des formes dialectales que littéraires<sup>44</sup>.

N.H. Maksjutova s'occupa de l'*Atlas dialectal du bachkire*. Le programme de cet atlas comprenait 32 points qui visaient à identifier des

<sup>40</sup> *Latviešu valodas...*, 1954. V. également la présentation de B. Laumane in Suhaciov, 1984, pp. 29-30.

<sup>41</sup> Saareste, 1938-1940; 1955.

<sup>42</sup> Žirmunskij, 1963.

<sup>43</sup> Širaliev, Rustamov, 1958; Rešetov, 1958; Burganova, Zaljaja, 1960; Bakinova, 1963; Maksjutova, Uraksin, 1973.

<sup>44</sup> V. la présentation de S.M. Bexbudov, A.G. Agaev et M.I. Islamov in: *Areal'nye issledovanija...*, 1978, pp. 104-107.

isoglosses phonétiques, 24 représentant la morphologie et 3, la syntaxe. Il comportait également 94 points représentant le lexique selon les sujets suivants: les noms des plantes, les animaux, les relations familiales, les parties du corps, les maladies, les outils, les vêtements, les boissons, les oiseaux et les insectes, la maison et la cour, les phénomènes de la nature et autres<sup>45</sup>.

L.Š. Arslanov prépara le manuscrit de l'*Atlas tjurkskix jazykov Nižnego Povolž'ja i Stavropol'skogo kraja* [Atlas des langues turques des régions de la basse Volga et de la région de Stavropol']. L'auteur se fonda sur les programmes de l'atlas du tatar ainsi que sur ceux des langues turques de l'URSS. Furent examinées 31 localités, avec 36 cartes phonétiques, 48 morphologiques et 126 lexicales<sup>46</sup>.

Furent également préparés des atlas dialectaux du tatar, du kirghize, du karakalpak, du gagaouze, ainsi qu'un fascicule de l'*Atlas dialectal du kazakh*. Un atlas du turkmène et une série d'atlas régionaux de l'ouzbek sont en préparation [au moment de la première publication de l'article, NdT]. Le travail sur des atlas nationaux et régionaux de certaines langues turques de l'Union soviétique amena à réviser le projet initial de l'*Atlas dialectal des langues turques de l'URSS*. Le nouveau programme de l'atlas fut mis au point en collaboration avec Avanesov en 1970.

Le territoire de l'atlas des langues turques de l'URSS couvrait 4 zones, à savoir : 1) la région du Caucase, avec entre autres le nogaï, le balkar, l'azéri et le gagaouze parlé en Moldavie; 2) la région de la Volga, qui incluait le tatar, le bachkire et le tchouvache; 3) l'Asie centrale, qui englobait le kirghize, l'ouïgour, le kazakh, l'ouzbek, le turkmène et le karakalpak; 4) la Sibérie, comprenant le iakoute, le khakasse et le touvain. Au total, l'atlas avait 135 points. Pour le moment [au moment de la première publication de l'article], 226 cartes furent préparées, ainsi que 275 tableaux et commentaires sur différents phénomènes propres aux langues turques<sup>47</sup>. Les travaux sur cet atlas linguistique rendirent possible l'interprétation historique et typologique des matériaux des langues turques du point de vue de la géolinguistique. A cet égard, il convient de citer tout d'abord les travaux de N.Z. Gadžieva et O.F. Blagova<sup>48</sup>.

Un aperçu des atlas des langues de l'Union soviétique ne peut sans aucun doute fournir qu'une idée générale des particularités de l'école soviétique de géographie linguistique, qui regroupe des centaines de spécialistes qui couvrent différents domaines de la linguistique. Le rôle principal dans le domaine de la recherche revient aux slavistes. Mais, mises à part les différences dans les méthodes et les principes entre la

---

<sup>45</sup> Maksjutova, 1985.

<sup>46</sup> V. Arslanov, 1985.

<sup>47</sup> Širobokova, 1985.

<sup>48</sup> Gadžieva, 1979; Blagova, 1982.

dialectologie russe, ukrainienne et biélorusse, il convient de noter que, même dans une seule langue, par exemple le russe, différents auteurs visent des fins tout à fait différentes. On pourrait probablement faire la lumière sur ces différences plus clairement en examinant les objectifs théoriques des auteurs des atlas linguistiques, mais c'est un sujet qui nécessite un traitement à part.

© N.L. Suhaciov, S.A. Kokoškina  
traduit de l'italien par Elena Simonato et Irina Thomières

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 1877 : *Trudy étnografostatističeskoj komissii v Zapadno-russkij kraj. Pod rukovodstvom Čubinskogo*, Sankt-Peterburg 1877, t. VII. [°Travaux de la commission ethnographo-statistique dans la région occidentale°]
- 1947: *Programma sobiranja svedenij dlja sostavlenija Dialektologičeskogo atlasa russkogo jazyka*, Moskva-Leningrad. [°Programme de collecte des renseignements pour composer un atlas dialectal de la langue russe°]
- 1954: *Latviešu valodas dialektologijas atlanta materialu vākšanas programma*, Riga.
- 1965: *Obščeslavianskij lingvističeskij atlas (OLA), Materialy i issledovanja*, Moskva 1965ss. [°Atlas linguistique slave°]
- 1976 : *Obščekarpatskij lingvističeskij atlas. Lingvističeskie i dialektologičeskie aspekty*, Kišinev. [°Atlas linguistique des Carpates. Aspects linguistiques et dialectologiques°]
- 1977-1984: *Lietuvių, kalbos atlasas*, 2 vols, Vilnius. [°Atlas linguistique lituanien°]
- 1978: *Areal'nye issledovanija v jazykoznanii i étnografii. Kratkie soobščeniija*, Leningrad. [°Etudes aréales en linguistique et en ethnographie. Communications.°]
- 1981 : *Celokarpatský dialektologický atlas. Voprosnik*, Moskva.
- ADEMOLLO GAGLIANO M.T., 1983: «L'Atlante linguistico lituano», *Quaderni dell'Atlante Lessicale Toscano*, pp. 35-45.
- ALJAB'JEV N., 1868: *Praktičeskaja grammatika russkogo jazyka dlja narodnyx učilišč*, partie II, Moskva. [°Grammaire pratique du russe pour les écoles populaires°]

- ARSLANOV K., 1985: «Ob atlase tjurkskix jazykov Nižnego Povolž'ja i Stavropol'skogo kraja», in *Areal'nye issledovanija v jazykoznanii i ètnografii. Tezisy pjatoj konferenci*, pp. 8-9. [‘Sur l’Atlas des langues turkes des régions de la basse Volga et de Stavropol’]
- AVANESOV Ruben (éd.), 1957: *Atlas russkix narodnyx govorov central'nyx oblastej k vostoku ot Moskvy*, parties I-II, Moskva. [‘Atlas des parlers russes populaires des régions à l’est de Moscou’]
- , 1962 : *Voprosy teorii lingvističeskoj geografii*, Moskva. [‘Problèmes théoriques de géographie linguistique’]
- , 1976 : *Obščeslavjanski lingvističeskij atlas. Vstupitel'nyj vypusk*, Moskva. [‘Atlas linguistique slave. Introduction’]
- AVANESOV Ruben, KRAPIVA K.K., MATSKEVIČ J.F. (éds), 1963: *Dyjalektalagičny atlas belaruskaj movy*, 2 parties, Minsk.
- AVANESOV Ruben, ORLOVA V.G. (réds), 1964: *Russkaja dialektologija*, Moskva. [‘Dialectologie russe’]
- , 1969: *Dialektologičeskij atlas russkogo jazyka. Prospekt svodnogo atlasa*, Moskva. [‘Atlas dialectal russe. Plan de l’atlas général’]
- AVANESOV Ruben, ASTRAXOVIČ K.K., MATSKEVIČ J.F. (éds), 1969: *Lingvistyčnaja geografija i grupovka belaruskich gavorak*, Minsk. [‘Géographie linguistique et regroupement des parlers biélorusses’]
- BAKINOVA G., 1963: «O principax sostavlenija atlasa kirgizskix govorov», in *Tezisy dokladov IV regional'nogo soveščanija po dialektologii tjurkskix jazykov*, Frunze. [‘Principes de l’atlas des parlers kirghiz’]
- BERNŠTEJN Sergej B. et alii, 1967: *Karpatskij dialektologičeskij atlas*, livres 1-2, Moskva. [‘Atlas dialectologique des Carpates’]
- BERNŠTEJN S.B., ČEŠKO E.V., ZELENINA, 1958: *Atlas bolgarskix govorov v SSSR*, 2 parties, Moskva. [‘Atlas des parlers bulgares de l’URSS’]
- BLAGOVA G.F., 1982: *Tjurkskoe sklonenie v areal'no-istoričeskom osveščanii*, Moskva. [‘La déclinaison turke du point de vue historique et aréal’]
- BORODINA Milica (éd.), 1977: *Areal'nye issledovanija v jazykoznanii i ètnografii*, Leningrad. [‘Etudes aréales en linguistique et en ethnographie’]
- BRUK S.I. (éd.), 1974: *Problemy kartografirovanija v jazykoznanii i ètnografii*, Leningrad, pp. 16-33. [‘Problèmes de compilation des cartes en linguistique et en ethnographie’]
- BURGANOVA N.B., ZALJALA L.Z., 1960 : «O principax sostavlenija dialektologičeskogo atlasa tatarskogo jazyka», *Voprosy dialektologii tjurkskix jazykov*, I, Kazan'. [‘Principes de l’atlas dialectologique du tatar’]

- BUZUK Pjotr, 1928 : *Sproba lingvističnaje geografii Belarusi, partie I : Fonetika i morfologija*, Minsk.
- DEGTEREVA Tatjana, 1961: *Puti razvitija sovremennoj lingvistiki*, livre 1, pp. 126-131. [‘Les voies de l’évolution de la linguistique moderne’]
- DURNOVO Nikolaj, SOKOLOV N.N., UŠAKOV Dmitrij N., 1915: *Dialektologičeskaja karta russkogo jazyka v Evrope s priloženiem Očerka russkoj dialektologii*, Moskva (= *Trudy Moskovskoj dialektologičeskoj komissii*, fasc. 5) [‘Carte dialectale de la langue russe en Europe, avec un Abrégé de dialectologie russe’]
- DZENDZELEVS’KYJ Josip, 1958-1970: *Lingvistyčnyj atlas ukrains’kych narodnyx govoriv Zakarpats’koj oblasti URSS, partie I: Užgorod* (= *Užgorodskij deržavnyj universitet. Dialektologičnyj zbirnyk*, vol. 34, fasc. 3; vol. 42, fasc. 4. [‘Atlas linguistique des parlers populaires de la région de Transcarpatie de la RSS d’Ukraine’]
- GADŽIEVA N.Z., 1979: *Tjurkojazyčnye arealy Kavkaza*, Moskva. [‘Zones turkophones du Caucase’]
- GANUDEL, Z.T., 1981: *Lingvistyčnyj atlas ukrains’kych govoriv Schidnoi Slovaččyny*, Bratislava.
- GLINKA S., A. OBREBSKA-JABLONSKA, J. SIATKOVSKI (éds), 1980: *Atlas gwar wschodnosłowiańskich białostoczczyzny*, t. 1. Wrocław (= *Prace slawistyczne*, 14ss). [‘Atlas des dialectes slaves orientaux de Bialystok’]
- GURA A.V., TERNOVSKAJA O.A., TOLSTAJA S.M., 1963: «Programma polesskogo ètno-lingvističeskogo atlasa», in *Polesskij ètno-lingvističeskij zbornik...*, pp. 21-46. [‘Programme de l’atlas ethno-linguistique du Polessié’]
- IVANOVA A.F., 1976: *Praktičeskie zanjatija i kursovyje raboty dlja studentov literaturnogo fakul’teta (materialy k izučeniju moskovskix govorov)*, Moskva. [‘Cours pratiques et travaux de fin d’année pour les étudiants en lettres (matériaux pour l’étude des parlers moscovites)’]
- , 1983: «Leksičeskij atlas Moskovskoj oblasti (severnnye arealy)», in *Lingvoètnografija*, Leningrad, pp. 128-136. [‘Atlas de la région de Moscou (zones septentrionales)’]
- , 1985: «Specifika sostavlenija odnogo iz atlasov Central’noj zony (LAMO)», *Areal’nye issledovanija v jazykoznanii i ètnografii. Tezisy pjatoj konferencii na temu «Problemy atlasnoj geografii» (Ufa, 28-30 janvarja 1985)*, Ufa, pp. 77-78. [‘Spécificités de la compilation d’un atlas de la région centrale (LAMO)’]
- KARSKIJ E.F., 1928: «Compte-rendu de Buzuk 1928», *Izvestija otdelenija russkogo jazyka i slovesnosti Akademii nauk*, vol. I, livre II, pp. 606-608.
- LARIN Boris (éd.), 1940: *Programma dlja zbirannja materialiv do dialektologičnogo atlasu ukrains’koj movy*, Kiev. [‘Programme pour la collecte du matériau pour l’Atlas dialectal de la langue ukrainienne’]

- LISENKO N.S., 1940: *Pital'nik dlja zbirannja dialektologičnogo materialu ukrains'koj movy*, Kiev.
- LIZANEC P.M., 1970-1976: *Atlas leksičnyx mad'jarizmiv ta ix vidpovidnykiv v ukrains'kyx govorax Zakarpats'koj oblasti USSR*, parties 1-3, Užgorod-Budapest. [Atlas des emprunts lexicaux hongrois et des formes correspondantes dans les parlers ukrainiens de la Transcarpatie']
- MAKSJUTOVA N.X., URAKSIN Z.G. (éd.), 1973: *Programme de collecte des matériaux pour l'atlas dialectal du bachkire*, Ufa (en bachkire).
- MAKSJUTOVA N.X., 1985: «Dialektologičeskij atlas baškirskogo jazyka (itogi i zadači)», in *Areal'nye issledovanija v jazykoznanii i ètnografii. Tezisy pjatoj konferenzii*, Ufa, pp. 110-111. [Atlas dialectal du bachkire']
- MAL'CEV M.D., FILIN F.P., 1949: *Lingvističeskij atlas rajona ozera Seliger*, Moskva-Leningrad. [Atlas linguistique de la région du lac Seliger']
- MEL'NIČENKO G.G., 1976: *Nekotorye leksičeskie gruppy v sovremennyx govorax na territorii Vladimiro-Suzdal'skogo knjažestva XII-načala XIII vekov. Territorial'noe rasprostranenie, semantika i slovoobrazovanie*, Jaroslavl'. [Quelques groupes lexicaux dans les parlers contemporains du territoire de la principauté de Vladimir-Souzdal qui exista du XII<sup>e</sup> au début du XIII<sup>e</sup> siècles']
- NIKONČUK M.V., 1979: *Materialy do leksičnogo atlasa ukrains'koj movy. Pravoberežne Polissja*, Kiev. [Matériaux pour l'atlas lexical de l'ukrainien. Le Polessié de la rive droite']
- ORLOVA V.G. et alii (éd.), 1970: *Obrazovanie severnorusskogo narečija i srednerusskix govorov po materialam lingvističeskoj geografii*, Moskva. [La formation du parler du nord de la Russie et des parlers du centre de la Russie sur la base des matériaux de la géographie linguistique']
- POPOV I.A., 1974: *Leksičeskij atlas russkix narodnyx govorov. Prospekt*, Leningrad. [Atlas lexical des parlers populaires russes. Aperçu.]
- , 1979: «Pervaja dialektologičeskaja karta vostočnoslavjanskix jazykov», *Russkaja reč'*, N° 4, pp. 95-100. [Première carte dialectale des langues slaves de l'est']
- REŠETOV V.V., 1958: «O dialektologičeskom atlase uzbekskogo jazyka», in *Vtoroe regional'noe soveščanie po dialektologii tjurkskix jazykov*, Kazan'. [Atlas linguistique de l'ouzbek']
- RIEGER J. (éd.), 1980: *Atlas gwar bojkowskich*, t. 1, Wrocław.
- ROMANJUK P.V., 1983 : *Iz opyta kartografirovanija svadebnogo obrjada pravoberežnego Poles'ja*, in *Poleskij èno-lingvističeskij zbornik*, pp. 198-205. [Essai de cartographie des rites de mariage dans le Polessié de la rive droite']

- SAARESTE A., 1938-1940: *Eesti murdeatlas*, 2 vols, Tartu. ['Atlas dialectologique de l'estonien']
- , 1955: *Petit atlas de parlers estoniens*, Uppsala.
- ŠAXMATOV Aleksej, 1916: *Vvedenie v kurs istorii russkogo jazyka*, Petrograd. ['Introduction au cours d'histoire de la langue russe']
- ŠIRALIEV M., RUSTAMOV R. (réds), 1958: *Programme de collecte des matériaux pour composer l'atlas dialectal de l'azéri*, Baku (en azéri).
- ŠIROBOKOVA Natalia, 1985: «Dialektologičeskij atlas tjurkskix jazykov SSSR», in *Areal'nye issledovanija v jazykoznanii i étnografii. Tezisy pjatoj konferenzii ...*, pp. 183-185. ['Atlas dialectologique des langues turkes']
- SOBOLEVSKIJ A.I., 1892: *Očerki russkoj dialektologii*, Sankt-Peterburg, 1892 (= *Živaja starina*, vol. 2). ['Précis de dialectologie russe']
- SREZNEVSKIJ Izmail, 1851: «Zamečanija o materialax dlja geografii russkogo jazyka», *Vestnik Russkogo geografičeskogo obščestva*, partie I, fasc. II, ch. 5, pp. 1-24. ['Notes sur les matériaux pour la géographie du russe']
- STIEBER Z., 1956-1964: *Atlas językowy dawnej Łemkowzczyzny*, Zesz. 1-8, Łódź-Wrocław (= *Prace Łódzkie towarzystwo naukowe*, Wydział I, NN° 21, 32, 40, 47, 49, 56, 58).
- SUXAČEV (=Suhaciov) N.L., 1984: *Lingvističeskie atlasy. Annotirovannyj bibliografičeskij ukazatel'*, Leningrad 1984. ['Les atlas linguistiques. Annuaire bibliographique']
- TARNACKI J., 1939: *Studia porównawsze nad geografija wyrazów (Polezie - Mazowsze)*, Warszawa.
- TOLSTOJ N.I., TOLSTAJA S.M., 1963: «O zadačax étno-lingvističeskogo izučenija Poles'ja», in *Poleskij étno-lingvističeskij zbornik. Materialy i issledovanija*, Moskva, ch. 4. ['Objectifs de l'étude ethno-linguistique du Polessié']
- TOLSTOJ N.I. (éd.), 1983: «Areal'nye issledovanija v jazykoznanii i étnografii», in *Jazyk i étnos*, Leningrad, pp. 181-247. ['Etudes aréales en linguistique et en ethnographie']
- UDLER R., KOMARNITSKI V. (réds), 1968-1973: *Atlasul lingvistic moldovenesc*, 2 vols. Chişinău. ['Atlas linguistique moldave']
- VAŠČENKO V.S., 1968: *Lingvistyčna geografija Naddniproprjanščyny: Leksičny materialy*, Dnipropetrovsk. ['La géographie linguistique des régions du Dniepr']
- VILENKIN L., 1931: *Jaurejski lingvističny atlas Savetskago Sajuzu*, Minsk.
- ZAXAROVA K.F., ORLOVA V.G., 1970: *Dialektnoe členenie russkogo jazyka*, Moskva. ['Division dialectale du russe']
- ZDOBNOVA Z.P., 1977: *Territorial'noe var'irovanie russkogo jazyka v Baškirii*, Ufa. ['Variation territoriale du russe en Bachkirie']

- , 1981: *Tipologija russkix govorov Baškirii*, Ufa. [‘Typologie des parlers russes de Bachkirie’]
- ZELENIN D.K., 1913: *Karta velikoruskix govorov s neorganičeskim smjagčeniem zadneneznyx*, Sankt-Peterburg. [‘Carte des parlers russes avec palatalisation non-organique des gutturales’]
- ŽILKO F.T., 1952: *Dialektologičnyj atlas ukrains’koj movy. Prospekt*, Kiev.
- ZINKEVIČIUS Z., 1966: *Lietuvių dialektologija*, Vilnius. [‘Dialectologie lituanienne’]
- ŽIRMUNSKIJ Viktor, 1940 : «Vilenkin, Jaurejski lingvističny atlas», *Jazyk i myšlenie*, N° 9, pp. 135-145.
- , 1963 : «O dialektologičeskom atlase tjurkskix jazykov Sovetskogo Sojuza», *Voprosy jazykoznanija*, N° 6, pp. 3-19. [‘Atlas dialectologique des langues turkes de l’Union soviétique’]

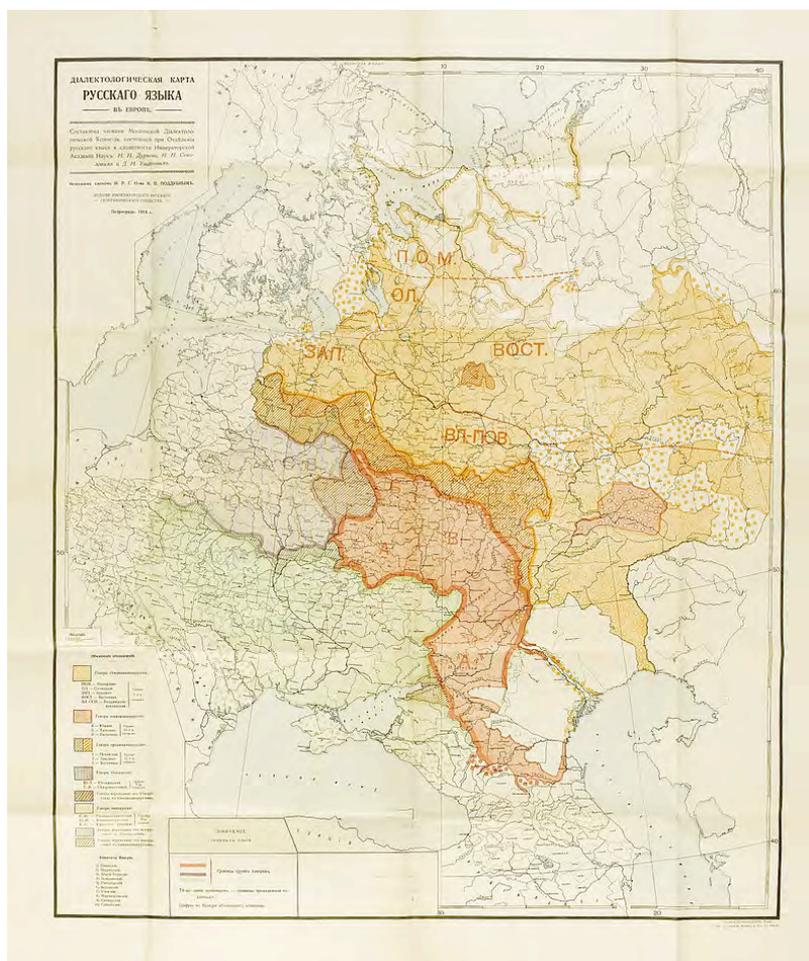


Image 1. Une page de la *Dialektologičeskaja karta russkogo jazyka v Evrope s priloženiem Očerka russkoj dialektologii*, par Durnovo, Sokolov, Ušakov, 1915, Moskva<sup>49</sup>. [‘Carte dialectologique de la langue russe en Europe. Avec en annexe le Précis de dialectologie russe’]

<sup>49</sup> [http://ru.wikipedia.org/wiki/Дialektoлогические\\_карты\\_русского\\_языка](http://ru.wikipedia.org/wiki/Дialektoлогические_карты_русского_языка), consulté le 04.08.2014.

## Mémoires d'un linguiste. En souvenir de Pavel Klubkov (1949-2011)

Yuri Kleiner  
*Université de Saint-Pétersbourg*

**Pavel Anatol'evič Klubkov** (06.01.1949; Orsk – 22.06.2011; Saint-Pétersbourg) termina, en 1971, ses études au Département de linguistique structurale et appliquée de l'Université de Leningrad (aujourd'hui Saint-Pétersbourg) ; en 1979 (au sein de cette même université) il soutint sa thèse de candidat (*La Sémantique et la synthèse des constructions binominales aspectuelles*) sous la direction de Lev Bulanin. De 1971 à 1992, il fut assistant, maître de conférences (dès 1982) et chef (dès 1988) du Département de linguistique russe et slave de l'Université d'Etat tadjike ; d'août à décembre 1992, il exerça à Leningrad les fonctions de secrétaire scientifique de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences ; à partir de 1993 (et jusqu'en 2004), il fut maître de conférences au Département de russe et, de 2004 à 2011, au Département de linguistique générale de la Faculté des lettres de l'Université d'Etat de Saint-Pétersbourg.

P. A. Klubkov fut aussi le bibliothécaire de la Société de linguistique de Saint-Pétersbourg, le président, dès 2001, du jury du Concours annuel de la langue russe à Saint-Pétersbourg, et l'auteur et le présentateur de l'émission de radio «Parlez russe» (1995-2000) et de l'émission de télévision «Travail sur les erreurs» (sur la chaîne régionale STO de Saint-Pétersbourg).

Il créa également plusieurs sites Internet, notamment les «Archives des études russes de Saint-Pétersbourg» (<http://www.ruthenia.ru/apr/>).

P. A. Klubkov fut l'auteur de plus de 150 publications, parmi lesquelles des manuels (*Introduction à la linguistique*, Douchanbé, 1977) et des livres pour enfants (*Ballade sur la barbe royale et autres histoires*, Douchanbé, 1989), ainsi que des travaux sur la linguistique, l'ethnographie (*Les oppositions binaires dans l'étude ethnographique*, 1980), le folklore (*La toponymie urbaine et le folklore*, 2000), les études littéraires (*L'analyse du texte littéraire et l'établissement des prototypes*, 1982), la traductologie

(*Encore une fois sur la traduction, la traduction mot à mot et l'original ou La technologie de la traduction et sa théorie*, 1980), la culturologie (*La culture du peuple possède une unité interne*, 2000), la norme de la langue (*Parlez correctement, s'il vous plaît*, Saint-Pétersbourg, 2000), etc. Son dernier travail, *La formation de la tradition linguistique dans la Russie du XVIII<sup>e</sup> siècle* (Saint-Pétersbourg, 2011), fut publié à titre posthume.

Nous publions ci-dessous le texte de la dernière conférence *extra muros* que Pavel Klubkov aurait dû faire au printemps 2011 à Lausanne. Mais quelques jours avant son départ, il ne retrouva pas son passeport avec le visa. Ce qui est amusant, c'est que quelque chose de similaire s'était déjà produit (déjà en lien avec Lausanne). C'est pourquoi, quand le premier tumulte se calma, l'incident devint l'objet de plaisanteries, pas toujours tout à fait convenables, comme il se révéla plus tard. Et quand Pavel Klubkov finit par s'apercevoir que son passeport l'attendait au consulat, il n'avait plus besoin ni du visa, ni du passeport.

Tout cela eut lieu plus tard, mais au moment de la mésaventure, après avoir compris que, avec ou sans passeport, le voyage n'aurait pas lieu, Pavel Anatol'evič se rallia gaiement aux discussions sur son étourderie, qui se produisaient dans le contexte habituel de l'enseignement, des cours, des conversations (ces dernières occupant probablement la première place) et des réflexions sur des livres et des articles lus ou des choses entendues, sur ce qui a été ou sera dit, écrit ou vécu. Par inertie, le cours à Lausanne demeurait parmi les projets les plus proches.

Le texte de la conférence (plus exactement les notes, car les cours et les exposés de Pavel Klubkov étaient toujours dans une grande mesure des improvisations) fut envoyé aux collègues avec la note suivante : «L'homme ne doit pas être l'esclave des circonstances, mais parfois les circonstances agissent sur nous avec la rectitude de la matraque, et il ne nous reste plus qu'à nous soumettre.»

Sans doute, Klubkov lui-même aurait coupé court à toute tentative de voir là voir quelque «sens prophétique» ou même une coïncidence, par exemple entre le texte et la réalité. Il connaissait trop de vraies coïncidences historiques. En fait, il connaissait étonnamment beaucoup de choses et possédait un étonnant sens de l'histoire. Ce n'est pas par hasard que dans sa collection des banalités il y avait l'affirmation si populaire de nos jours, selon laquelle l'histoire ne supporte pas le mode conditionnel. «Pourquoi ? s'interrogeait Pavel Anatol'evič. Comment peut-on dès lors savoir si un événement est régi par des lois ou, au contraire, par le hasard ?» S'ensuivaient des raisonnements sur la nécessité et le hasard, avec des références à Spinoza, Hegel et Engels, avec des anecdotes sur quelques professeurs de philosophie marxiste-léniniste, et des excursus vers l'histoire mondiale avec sa partie intégrant des événements de la vie de Pavel Anatol'evič Klubkov.

C'est exactement de cette façon qu'est construit ce dernier cours, où les frères Strougatski, les auteurs favoris de sa prime jeunesse, côtoient le

mathématicien et philosophe Henri Poincaré, qui est «important... *maintenant*» (je souligne). Ce «maintenant» couvre au moins les quinze dernières années; parce qu'il y a quinze ans environ, Klubkov avait affirmé pour la première fois que c'était à Poincaré que Saussure avait emprunté la notion de *valeur*. Cet emprunt ne fut pas examiné du point de vue de la paternité ou, Dieu m'en garde ! du plagiat (comme dans le cas du problème «Saussure – Brugmann» ou «Saussure – Baudouin»), mais dans le contexte du climat intellectuel de l'époque, celui des «corrélations d'événements, de caractères et de circonstances». Ce n'est pas étonnant si l'article de Hugo Schuchardt sur la personnalité de l'auteur, qui n'a «toujours pas été lu comme il se doit», parut dans ce même contexte.

C'est aussi logique (pour Klubkov) que cet exposé soit suivi par le plan détaillé de «l'étude de la composition des effectifs de la linguistique soviétique», c'est-à-dire «des destins humains, des conflits et des drames». Cela aussi fait penser aux coïncidences tristes. Mais, ici non plus, il n'y a pas de coïncidences. C'était le destin d'un savant comme Klubkov de ne pas réaliser tous ses projets et ses idées, parce qu'il en avait trop. Certains d'entre eux, qu'on le veuille ou non, demeureront inachevés, et certains autres prendront un jour la forme de Testament pour ceux qui restent.

Chers collègues!

Il ne fait aucun doute que l'homme ne doit pas être esclave des circonstances. Mais il y a des occasions où ces circonstances nous frappent si fort qu'il ne nous reste qu'à nous soumettre à leur volonté. Je suis désolé de ne pas être présent parmi vous. Je vous prie d'accepter mes excuses.

\*\*\*

Une des banalités les plus populaires de notre époque dit que «l'Histoire ne connaît pas le mode conditionnel». De façon générale, il n'en est pas ainsi. C'est le procès-verbal qui ignore le mode conditionnel, et non l'Histoire. On imagine difficilement trouver dans un procès-verbal de police la phrase «Si nous avons jeté un coup d'œil sous le lit, nous aurions probablement découvert une hache». Dans l'Histoire, tout est fort différent.

On peut parler d'histoire uniquement dans le cas où nous ne nous limitons pas seulement à fixer les événements, mais lorsque nous établissons entre eux des liens définis de cause à effet, lorsque nous essayons de retrouver une logique dans leur enchevêtrement. On découvre alors que l'histoire a justement surtout affaire au mode subjonctif. Dès qu'on évoque les causes et les conséquences, et en général la corrélation des événements, les caractères, les circonstances, la narration historique passe aussitôt au mode subjonctif. Ainsi fait un historien lorsqu'il affirme que certaines circonstances étaient, supposons, à la base du conflit armé et dit que, «si l'événement A n'était pas arrivé, l'événement B ne se serait jamais produit».

L'histoire des sciences a de multiples aspects, tout comme l'Histoire en général. C'est plus qu'une histoire des idées, c'est aussi l'histoire de la communauté scientifique, des instituts et des collèges, ce sont les destinées humaines, leurs conflits et leurs drames. «Le facteur humain», pour désagréable que soit cette expression, joue un rôle essentiel dans la science.

Il est important de se rappeler que la science, tout comme le langage, n'est pas uniquement *Ergon*, un corpus des textes spéciaux, mais aussi et surtout *Energieia*.

Le remarquable article de H. Schuhardt sur la Personnalité de l'auteur dans l'étude linguistique («L'individualisme dans la linguistique», 1925) n'est toujours pas apprécié à sa juste valeur. Un autre ouvrage important pour moi actuellement est l'ouvrage d'Henri Poincaré sur la philosophie de la science, et en particulier *La valeur de la science* (1905).

J'aimerais commencer le présent cours avec une transgression d'ordre autobiographique.

De nos jours, quand on dit d'un enfant qu'il a des inclinations pour les sciences humaines, cela ne veut d'habitude rien dire d'autre qu'il a deux en maths et juste trois en physique.

Jusqu'à ma 8<sup>e</sup> ou 9<sup>e</sup> année de collège, j'étais un véritable surdoué en maths. Olympiades des écoles, prix, décorations. Dès mon plus jeune âge, je savais clairement que je deviendrais astronome. Mes parents m'ont entouré de livres populaires vulgarisant l'astronomie. *L'énigme de Mars* de Sigel, *L'astronomie* de Perel'man, *Le soleil et sa famille* de Volkov, etc. Enfin, un Flammarion tout jauni sortit je ne sais d'où.

Mais à partir d'un certain moment j'ai commencé à lire plus activement des livres se rapportant plutôt à la langue qu'aux sciences exactes.

Alors les mathématiques perdirent de leur attrait.

Cependant, changer de camp pour passer à celui des «sciences humaines» était quelque peu mal vu. Et voilà que je découvris, dans le répertoire des disciplines, le compromis désiré.

Six mois avant de terminer mes études, je décidai fermement de m'inscrire au département de linguistique mathématique.

La personnalité est organisée de façon systématique. Je comprends ici le mot personnalité dans le sens qu'a actuellement le mot barbare *identičnost*.

A partir de septembre 1966, à la question «Qu'est-ce que tu fais ?», je répondais «je suis un linguiste mathématicien».

Sauf qu'être un linguiste mathématicien n'est pas une profession. Qui a déjà vu un linguiste mathématicien? Quand ? Où ?

Ce mot n'a en effet qu'une seule signification : il désigne un étudiant du Département de linguistique mathématique.

On lit sur mon diplôme : «linguiste; spécialiste en linguistique structurale et appliquée».

La vision linguistique du monde fait partie de la conception du monde en tant que telle.

*Weltanschauung n'est pas la même chose que Weltbild, ce n'est pas un simple fragment du tableau du monde, mais plutôt un angle de vue, ou, si on préfère, des lunettes à travers lesquelles nous regardons le monde.*

Aussi, s'agit-il non pas de notre compréhension du langage mais de la déformation professionnelle de la personnalité.

Lisons une des définitions de la sémiotique : la sémiotique est l'utilisation des méthodes linguistiques en dehors de l'étude de la langue au sens propre du terme.

La LINGUISTIQUE MATHÉMATIQUE est une science consistant à appliquer ce que l'on connaît des mathématiques à ce que l'on sait de la linguistique.

En 1966, le département de linguistique mathématique de la faculté des lettres était en quelque sorte une école du non-conformisme.

Je l'ai senti pleinement dans le petit village de Rečka dans la région d'Oredež, où tous les étudiants de première année avaient été envoyés pour récolter des pommes de terre.

Debout sur les lits de planches, je proclamais : «Si ce n'est pas nous, alors nos enfants ou nos petits-enfants enfonceront le pieu dans la

tombe de la linguistique comme discipline des sciences humaines». C'était à la fois moqueur et stupide.

Les anglicistes et les russisants n'y croyaient pas... Et ils avaient raison.

J'étais, je pense, déjà en troisième année lorsque j'ai vu sur le mur d'affichage, près de l'immense feuille du journal mural *Le slaviste*, un petit journal intitulé *Le vilain petit canard*. C'était la manière de s'exprimer de nos étudiants de première année. Le ton de leur journal était plutôt vexé. Certes, les étudiants promettaient de se transformer en cygnes dans des conditions favorables, mais pour l'instant, ils ne recevaient que des coups.

On entend souvent dire que les gens s'étonnent, demandent des explications. «Qu'est-ce que la linguistique mathématique?». Et on nous donnait des conseils pour répondre à ces questions de profanes. Nous répondions que nous avions des tâches tout à fait concrètes pratiques, à savoir :

1. La traduction automatique
2. Le stockage et la recherche de l'information
3. L'analyse automatique et la saisie de l'information dans l'ordinateur au moyen d'une langue naturelle
4. L'enseignement programmé [*Programmed Teaching*].

Nous étions formés sous l'emprise des idées qui s'approchaient du concept du mythe dynamique proposé par Abraham Moles (1920-1992).

Le mythe dynamique, c'est le rêve de quelque chose de possible, une sorte de chimère à laquelle aspire la communauté scientifique. Le but peut se révéler inaccessible, mais le désir peut être fécond en lui-même. Comme exemples de mythes dynamiques, on peut citer non seulement la pierre philosophale ou l'élixir de l'immortalité, mais aussi, par exemple, la théorie universelle du champ, la synthèse thermonucléaire. Un de principaux mythes dynamiques de la linguistique du milieu du XX<sup>e</sup> siècle, c'était la traduction automatique.

Il y avait là quelque chose de chimérique, or un grand nombre d'étudiants était découragé face à la difficulté. Je me rappelle quelle offense a été pour nous la déclaration de l'un des pionniers de la traduction automatique, Yeoshua Bar-Hillel (1915-1975), sur l'impossibilité de la traduction automatique dans un futur proche. Cela signifiait que nous devions suivre notre propre route.

\*\*\*

Le non-conformisme était cultivé par d'autres moyens encore. Nous étudions la linguistique structurale. *Entre nous* on nous expliquait que la base philosophique de la linguistique structurale, c'était le néopositivisme, ce qui nous faisait passer d'agréables frissons dans le dos; en effet, nous vivions quand même dans le pays du matérialisme dialectique victorieux, et Vladimir Il'ïch avait déjà dit en son temps tout ce qu'il fallait contre le néopositivisme dans son *Matérialisme et empiriocriticisme*.

Nous, nous avions déjà les regards tournés vers, sinon l'iconostase, du moins vers un tableau d'honneur imaginaire, au centre duquel se trouvaient Saussure et Baudouin de Courtenay (soit dit en passant, militant du parti des démocrates constitutionnels). Côte à côte, on admirait le noble Troubetzkoy avec ses oppositions, l'énigmatique glossématicien Hjelmslev, Jakobson le binaire avec ses invariants, Harris avec ses transformations, Chomsky en train d'engendrer quelque chose de pas encore très terrible...

«Suivre les idées d'un grand homme est une science des plus amusantes», – disait Pouchkine. Et nous suivions. Une fois par semaine, nous fréquentions le rayon des nouvelles acquisitions de la bibliothèque Gorki. On voulait être les premiers à découvrir un nouvel article de quelqu'un qui, pour NOUS, faisait figure d'autorité. Les autres jours, il était si bon d'arpenter le grand couloir des salles de lecture pour étudiants donnant sur la Fontanka.

Le chic de la profession s'exprimait alors dans une masse de bagatelles, à commencer par l'utilisation active des signes des quantifications existentielle et universelle (le A et le E à l'envers) dans nos notes de cours. Ces termes imprégnaient notre lexique. Nous discutons des faits de la vie courante avec le langage de notre profession. On pouvait ainsi dire que quelqu'un se trouvait avec quelqu'un en «distribution complémentaire», et que, dès lors, ces deux personnes devaient être identiques au niveau émique. Nous étions différents de tous les autres étudiants en lettres.

\*\*\*

On ressentait le poids de l'opposition connue entre Pétersbourg (Leningrad) et Moscou. On détestait M.V. Panov pour ses moqueries caustiques sur l'École phonologique de Leningrad. Et il fut agréable de lire, près de trente ans plus tard, chez le Moscovite V. Ivanov cette reconnaissance : «“La phonologie naturelle”, proche des idées de l'École de Leningrad qui dans notre Conseil et notre Section était représentée par L.R. Zinder, connu, dans les années 1970, une large expansion dans la science mondiale notamment en réaction à l'approche abstraite de la phonologie dans laquelle les liens de cette dernière avec la phonétique devenaient peu sensibles, ce qui diminuait la possibilité de son utilisation pour des tâches appliquées» (Ivanov 1988).

Nous prononcions *ALGORIFM* avec une fierté frisant le comique pour contrarier Belokamennaja, mais ne pouvions manquer l'exposé de Mel'čuk ou d'Apresjan.

De temps en temps on entendait dire : «Le structuralisme, c'est la déshumanisation de la science du langage» (Abaev, 1965), «Le structuralisme n'est pas seulement une fronde, mais un véritable acte de sabotage idéologique sur le front linguistique de la science soviétique» (Ardentov, 1968).

\*\*\*

Au milieu des années 60, l'adjectif relatif au mot « structure » n'était pas tout à fait fixé. On disait aussi bien *structurnyj* que *structural'nyj*. Pour cette raison, dans les poésies idiotes que déclame le personnage des Strougatsky j'entends des notes élégiaques, comme celles que provoquent dans notre âme les archaïsmes *lanity* ['les joues'], *oči* ['les yeux'], *persi* ['les seins']...

Pour chaque cas il y a,  
Sur le «Navire» un spécialiste -  
Votre grand et puissant  
Linguiste structuralissime.

Avec le temps je me suis de plus en plus éloigné des mathématiques et en fin de compte je me suis senti philologue. La philologie, je la voyais non en tant que science, mais comme une sorte d'activité pratique. Le philologue, c'est un spécialiste de la lecture des textes. L'objet le plus habituel de l'étude philologique, ce sont les textes des belles-lettres. Je crois que les textes scientifiques (dans notre cas – linguistiques) méritent eux aussi l'attention du philologue. Leur étude doit s'appuyer sur une très large base de données qui dépasse largement les textes reflétés dans les listes bibliographiques. Une approche sérieuse du matériau présuppose un regard sur la linguistique.

Je propose de passer à l'élaboration du projet de l'étude de la «composition personnelle» de la linguistique soviétique.

Dans les conditions actuelles, le plus simple, c'est de faire une base de données bio-bibliographiques. Mais ce n'est qu'une première étape. La condition *sine qua non* pour une étude systématique de la linguistique soviétique doit être sa description prosopographique, la composition d'une biographie collective comprenant les informations sur ce cercle de personnes que nous appelons les linguistes soviétiques. En dehors des informations plus ou moins formelles (leurs dates de vie, leur origine sociale, leurs résidence et travaux, leur formation, etc.), on doit prendre en considération également leurs cercles de relations, les personnes qu'ils considéraient comme faisant autorité, leurs lectures, ce qu'ils pensaient les uns des autres, leurs opinions politiques et sociales, les traits caractéristiques de leur personnalité scientifique, etc.

La période soviétique de l'histoire intellectuelle a ses spécificités. Dans chaque sphère d'activité se détachait un seul leader absolu. Pour l'homme soviétique, rien de plus facile que d'indiquer le principal poète (Pouchkine), le principal écrivain (Tolstoï), le plus grand compositeur (Tchaïkovski), peintre (Repine), ou chimiste (Mendeleïev), etc. A coup sûr, la reconnaissance de la valeur de l'époque soviétique n'a fait qu'ajouter un

nom à chaque catégorie. Mařakovski a pris place à côté de Pouchkine, Gorki à côté de Tolstoï.

Cette hiérarchie a trouvé son reflet canonique dans les définitions de la deuxième édition de la *Grande encyclopédie soviétique* parue dans les années 1950. Ainsi, tous les poètes y étaient divisés en grands poètes, éminents poètes, poètes connus et poètes tout courts (sans épithète).

Dans l'historiographie soviétique de la linguistique, chaque étape avait aussi ses grandeurs absolues – les classiques et «les classiques vivants». Lomonosov, Vostokov, Buslaev, Fortunatov et Chakhmatov composaient l'ensemble principal des classiques de la linguistique nationale. Par la suite, on y avait ajouté Baudouin de Courtenay. Les classiques vivants étaient Marr, et dès la fin des années 1950, Vinogradov. Un peu plus bas, on trouvait les classiques et les autorités de deuxième série. On supposait que tout le contenu scientifique méritant de l'attention était concentré dans les textes «des principaux linguistes». Cependant, il est tout à fait clair que l'espace discursif de la linguistique russe (soviétique) ne se limitait pas à ces textes.

Malheureusement, dans une société hiérarchisée comme la société soviétique, seuls les membres de l'Académie des Sciences pouvaient conserver leurs archives. J'ai à ma disposition quelques fonds d'archives des linguistes soviétiques. J'ai mis la main dessus un peu par hasard. Si je n'avais pas apporté ces tas d'archives chez moi, ils auraient disparu dans le vieux papier. D'ailleurs, c'est peut-être ce qui va arriver. Malheureusement, nous ne sommes pas éternels.

Les archives des collègues décédés produisent une impression forte, mais triste. Nous voyons les traces d'un travail immense de plusieurs années qui n'a trouvé qu'un reflet insignifiant dans leurs publications. De nombreux résumés, des notes, des brouillons de travaux non écrits, des notes prises en vitesse, des procès-verbaux de discussions, des compte rendus «internes», des plans...

Vladimir Vasil'evič Karakulakov (1917-1982) la monographie «Marcus Terentius Varron et sa place dans l'histoire de la linguistique».

Vladimir Alexandrovič Trofimov (1881-1969), cours en quatre volumes *La langue russe de l'époque actuelle*. Dans les années 1950 sont parus les deux premiers volumes (la phonétique et la morphologie), les volumes sur la syntaxe et l'étymologie (formation des mots) sont restés à l'état de manuscrit.

Alexandr Konstantinovič Vlasov (1910-1982). Dans les années 1930, il s'occupait du problème de la parole d'autrui. V.V. Vinogradov le voyait en 1938 comme «un des russisants les plus érudits». Dans sa thèse *La langue de F. Gladkov* (1943), il caractérise la méthode artistique de l'écrivain comme un «industrialisme mystique».

Lev L'vovič Bulanin (1934-2001), auteur de *La Phonétique de la langue russe moderne*, *Les questions difficiles de la morphologie*, etc. De vastes archives.

Je crois qu'il faut rendre systématique, dans un cadre organisationnel, la récolte de documents d'archives.

© Pavel Klubkov, héritiers.

© Yuri Kleiner, publication, préface, notes.  
traduit du russe par Elena Simonato

## Sommaire

E. Simonato, S. Moret :	<i>Présentation</i> .....	1
E. Simonato :	« <i>Le jongleur</i> » de Vladimir Sterligov.....	5
† V. Sterligov :	<i>Le cirque</i> .....	7
E. Simonato :	<i>Les rouges et les blancs. Décryptage linguistique</i> .....	9
I. Thomières :	<i>Une affaire d'état : La théorie des états de Lev Ščerba et l'évolution des idées grammaticales</i> .....	29
N. Svetozarova :	<i>La phonologie et la phonétique appliquée au département de phonétique de l'université de Leningrad (1950-1970)</i> .....	45
I. Znaeševa :	<i>La stylistique en Russie : description vs prescription</i> .....	71
I. Ivanova :	<i>Le problème du dialogue dans les travaux de Viktor Vinogradov (1920-1930)</i> .....	87
A. Isanina :	<i>Comment faire une théorie de la traduction</i> .....	115

N. Suhaciov, S. Kokoškina :

*La géographie linguistique en URSS. Les atlas linguistiques.....* 131

?????

Y. Kleiner :

*Mémoires d'un linguiste. En souvenir de Pavel Klubkov.....* 155

*Sommaire.....* 165